IMAGES
No. 653 — LE CAIRE (EGYPTE) 16 MARS 1942



LES W.A.A.S. EN EGYPTE
Les W.A.A.S. sont soumises à une discipline parfois sévère. Les voici à l'entraînement, au pas de parade, où leur grâce ne perd rien sous l'uniforme.

DANS CE NUMERO :

U.R.S.S. CONTRE JAPON

20 millièmes
En PALESTINE : 25 mils
En SYRIE & LIBAN : 25 piastres





Nos lecteurs écrivent...

Ajax Brun

L'expérience dont vous semblez bénéficier et les bons conseils que vous prodiguez à vos lecteurs me poussent à vous soumettre mon cas. Il est bien pénible et presque insoluble. Jugez-en vous-même. Je suis marié depuis de longues années et j'aime profondément ma femme. Mon bonheur est pourtant incomplet. Malgré toutes les tentatives et les soins les meilleurs, ma femme ne peut avoir un enfant. Je me trouve donc acculé à ce dilemme : continuer ma vie actuelle ou divorcer. Dans le premier cas, je serais bien malheureux. J'aurais en effet à endurer : privation de la douce joie d'avoir un enfant, platitude d'une vie sans but intéressant et, pour finir, vieillesse sans affection. Dans le second cas, le facteur principal de mon indécision est la peine que je ferais à ma femme ; d'autre part, je serais moi-même bien malheureux de me séparer d'elle. Et puis je ne sais ce qu'un autre mariage pourra me réserver. Telle est ma triste situation. Un palliatif serait peut-être l'adoption d'un enfant, comme d'ailleurs ma femme me l'a suggéré, mais cette solution ne me sourit guère. Que pensez-vous de tout cela, Horatius ? Y a-t-il un remède à mon mal ?

Comme vous me l'aviez demandé, vous avais exceptionnellement répondu à la poste restante, sous les initiales que vous m'aviez indiquées. Votre deuxième lettre m'apprend que la poste ne délivre que le courrier mentionnant le nom complet du destinataire. Je vous réponds donc ici même.

Votre situation paraît en effet inextricable. Mais laissez-moi vous dire que le seul moyen de tout arranger serait d'adopter un enfant. En toute sincérité, je puis vous affirmer qu'un mien ami, qui se trouvait absolument dans votre cas, n'a pas reculé devant cette solution et qu'il n'a pas eu à le regretter un seul instant. Bien au contraire, sa femme et lui ont connu, depuis, la joie d'avoir auprès d'eux un être chéri et de le voir grandir — il aura bientôt cinq ans — au milieu de leurs soins et de leur tendresse. A telles enseignes qu'ils ne veulent même plus admettre qu'il n'est pas leur propre enfant.

Faites de même, cher ami. Faites la tournée des asiles et des orphelinats. Je suis sûr que vous trouverez le garçon ou la fille que vous voudrez faire vôtre. Choisissez-le, cependant, en très bas âge et prenez la précaution, avant de vous décider définitivement, de lui faire subir l'examen du sang. Je suis convaincu que vous n'aurez pas à le regretter.

Ame en peine

Je m'ennuie terriblement. Encore célibataire, j'ai trente ans, je n'ai pu me résoudre au mariage. Croyez-vous que celui-ci soit une solution ? Un mariage mal assorti peut être une catastrophe, ne croyez-vous pas ?

Allons, allons, pas de pessimisme exagéré. Le mariage est une très belle chose quand on sait choisir sa compagne, celle qui, non seulement doit être une épouse et une mère, mais une collaboratrice et une amie. Sans vous presser, regardez autour de vous. Nombre de jeunes filles sont là, toutes prêtes à faire le bonheur d'un homme. Vivre seul est un état anormal et je conçois votre neurasthénie. Au contraire, une fois marié, bien marié j'entends, quelle joie de retrouver au foyer celle qui vous attend, qui saura apporter à votre existence la sérénité du cœur et de l'esprit ! Vous paraissez jouir d'une situation aisée et d'une bonne santé. N'hésitez donc pas. Mariez-vous à bon escient. Bonne chance donc et ne promenez désormais plus une humeur maussade. Le bonheur est peut-être là, tout près de vous.

HORATIUS

IMAGES

Hebdomadaire paraissant le Lundi
Publié par la Maison d'Edition "Al Hilal"

E. & C. ZAIDAN

Directeurs-Propriétaires

Bureaux : Au Caire : Immeuble Al Hilal, Rue El Amir Kadadar, Téléphone : 46064 (5 lignes). Alexandrie : 42, rue Nébi Daniel, Tél. 27412.

ABONNEMENTS

Egypte et Soudan (nouveau tarif) .... **P.T. 100**
Pays faisant partie de l'Union Postale Universelle **P.T. 130**
Autres pays .... **P.T. 160**
Adresse : Poste Centrale - Le Caire

L'ÉCRAN de la Semaine

La mission de Cripps

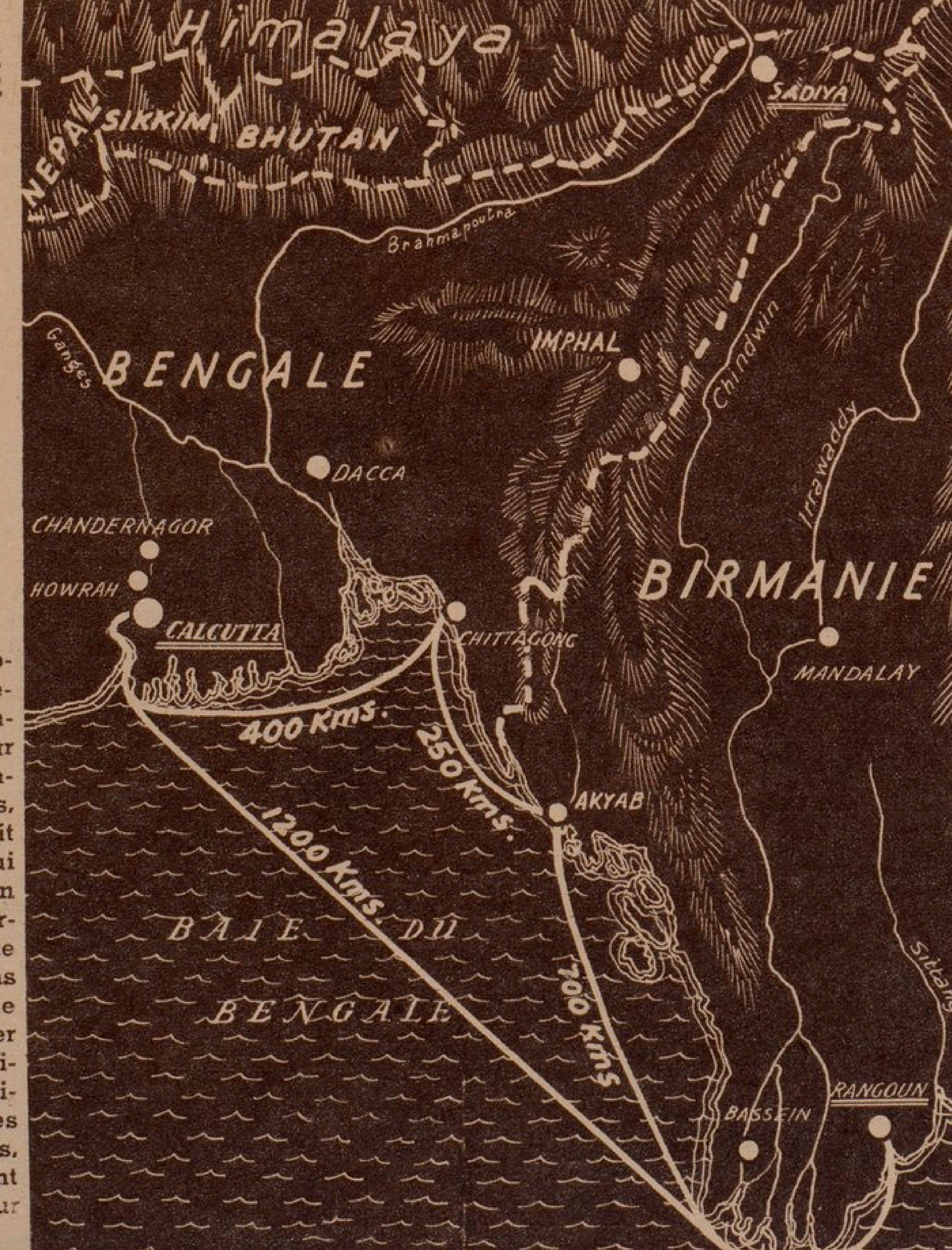
Le départ pour les Indes de Stafford Cripps comme délégué plénipotentiaire du cabinet de guerre britannique aux fins de résoudre le problème ardu du statut des Indes constitue le pôle d'attraction de l'intérêt général. Cette décision d'une portée capitale est significative de la soudaine aggravation de la situation militaire en Extrême-Orient, aggravation qu'il serait vain de se dissimuler.

L'éloignement pour 5 à 6 semaines du lord du Sceau Privé et chef des Communes ne signifie nullement par ailleurs un changement dans la politique générale du gouvernement anglais, telle qu'elle découlait de l'entrée de cette importante personnalité travailliste dans le cabinet de M. Churchill. L'orientation nouvelle imprimée par les derniers remaniements ministériels reste totalement sauvegardée, et les pourparlers que Cripps va entamer aux Indes intéressent du reste, dans leurs conséquences militaires et politiques, autant la Grande-Bretagne que l'Union Soviétique à laquelle le même Stafford Cripps s'est engagé à apporter l'aide totale de son pays. Il n'était donc pas question de confier une mission aussi importante à un autre membre du cabinet de guerre, car Sir Stafford est l'homme le plus apte à y réussir, et les affinités comme la communauté d'intérêts existant actuellement entre la Grande-Bretagne, les Indes et la Russie soviétique sont garantes du succès de sa tâche.

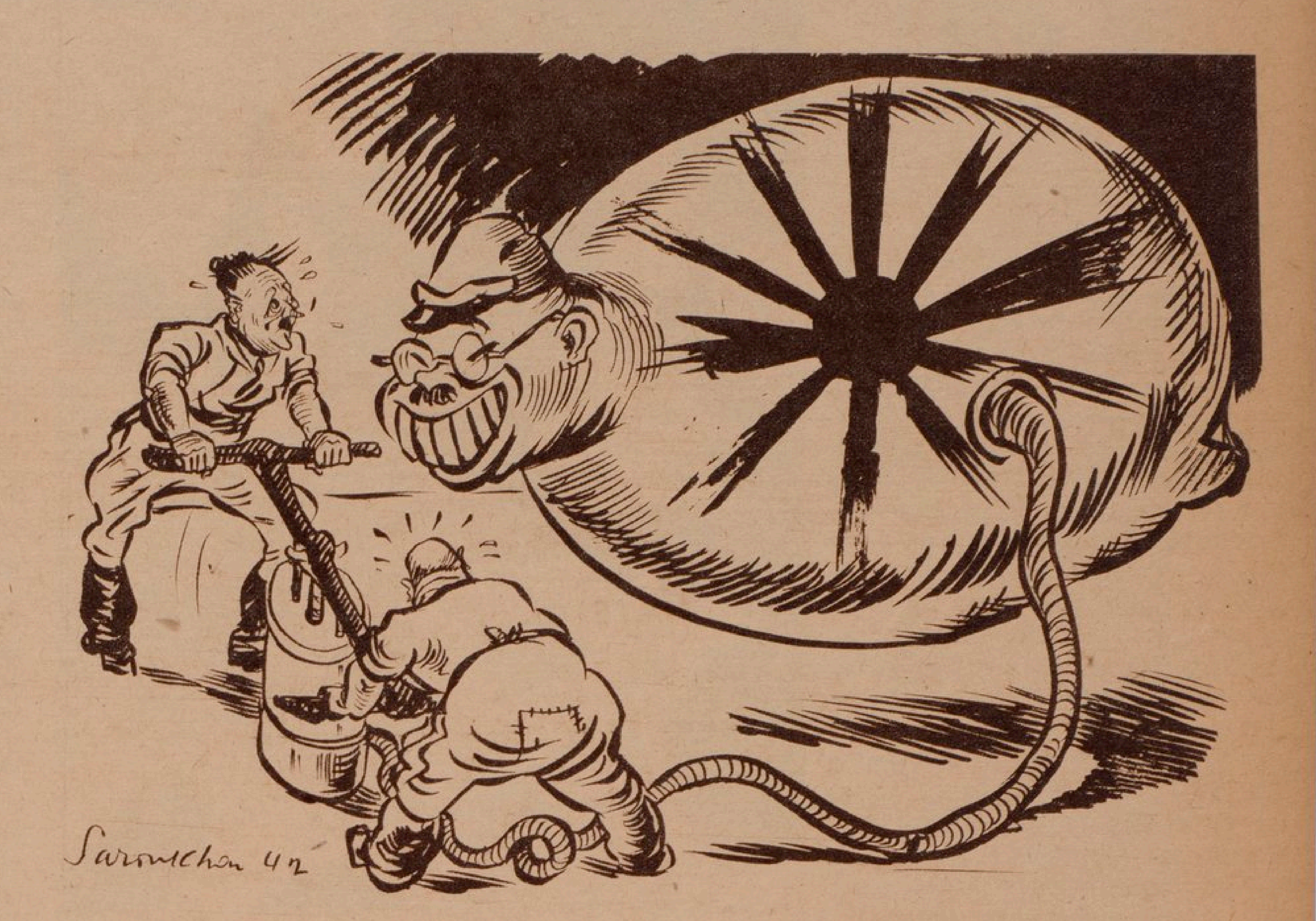
Sur le plan militaire, la question qui ressortira à la mission de Stafford Cripps et qui se pose à tous les esprits est de savoir où et quand la poussée nippone sera contenue puis refoulée. Pour ce qui est des Indes, il n'y a pas lieu d'être particulièrement alarmé. Les Japonais ont avancé avec une rapidité étonnante. Certes, l'on était loin de soupçonner la force explosive de l'expansion militaire nippone. Si les Alliés ont dû renoncer à défendre certains points d'une importance incontestable, c'est qu'ils furent pris de vitesse et qu'ils ne furent jamais en mesure jusqu'ici de livrer bataille à égalité d'armes et de nombre. Mais on peut affirmer que de cet avantage, les Japonais ne pourront pas disposer contre les Indes.

Les Indes sont protégées en effet de toute menace provenant de la Birmanie par une chaine de montagnes continues, constituant de puissantes défenses naturelles qui séparent le bassin de l'Iraouaddy en Birmanie de celui du Brahmapoutre dans les Indes. Toute tentative d'invasion à travers ces montagnes serait extrêmement aventureuse pour les Japonais. Du côté de la mer, les ports de l'océan Indien, notamment Madras, constituent de puissantes bases navales que les Anglais ne cessent de développer. C'est pourquoi il paraît plus raisonnable de penser que l'objectif immédiat des Nippons dans ce secteur de la Birmanie est de remonter l'Iraouaddy pour gagner la fameuse route de Birmanie et, par là, viser Tchoung-King. C'est une menace très grave, mais les Alliés ne sont pas sans ressources pour l'affronter. Opérant en conjonction avec les Chinois, ils pourront, en mettant à profit la possibilité de renforts qui leur est donnée dans cette zone de combats, faire longtemps piétiner l'ennemi commun. Les déboires des Nippons pourraient bien commencer là.

DES MONTAGNES SEPARENT L'INDE DE LA BIRMANIE



Les Indes sont protégées naturellement contre une invasion ennemie par une chaîne de montagnes continues, comme on le voit sur notre carte, qui séparent le bassin d'Iraouaddy en Birmanie de celui de Brahmapoutre dans les Indes. Toute tentative de passer à travers ces territoires, qui constituent de puissantes défenses naturelles, serait extrêmement aventureuse pour les Nippons.



LE DUCE. — Je ne sais si nos ennemis en sont effrayés, mais moi je commence à le redouter. (par Saroukhan)

L'INDE, dominion de la Couronne ?

Les dépêches nous ont appris, ces jours-ci, que le gouvernement de Grande-Bretagne envisageait l'éventualité de conférer à l'Inde le statut de Dominion, à l'instar des autres membres du Commonwealth britannique tels que le Canada, l'Australie, la Nouvelle-Zélande, l'Union Sud-Africaine, l'Eire et Terre-Neuve. Sir Stafford Cripps s'apprête à se rendre aux Indes dans ce but.

Quelles sont les caractéristiques essentielles du régime des Dominions britanniques ? Leur mécanisme repose sur deux principes fondamentaux :

1°) Dans tous les territoires assujettis directement ou indirectement à la règle britannique, l'objectif principal doit être le bien-être des habitants de ces territoires. Dans le cas où les intérêts de ces populations seraient en contradiction avec ceux du peuple du Royaume-Uni, le devoir du gouvernement britannique est de donner la préférence aux résidents du Dominion.

2°) Chaque nation des Dominions a le droit de se gouverner d'une façon presque totalement autonome. Le gouvernement britannique doit s'abstenir de toute ingérence dans la direction des affaires publiques des Dominions.

* * *

Voici maintenant les caractéristiques principales de la règlementation législative des Dominions :

GESTION INTERNE

★ Le gouvernement britannique renonce à tout droit d'ingérence dans toute législation édictée par les parlements des Dominions.

★ Les constitutions des Dominions peuvent être modifiées par les pouvoirs locaux, pourvu que la procédure légale soit suivie.

★ Les recours en Appel devant la Cour Suprême britannique peuvent être accordés ou refusés par les gouvernements autonomes des Dominions.

★ Le lien officiel entre les Dominions et la Grande-Bretagne est un gouverneur général qui est délégué dans le Dominion en qualité de représentant de la Couronne et non pas en qualité de mandataire du gouvernement britannique.

★ Le gouvernement britannique n'a pas le droit d'intervenir dans les décisions du cabinet représentant le pouvoir exécutif dans chaque Dominion.

★ Tous les citoyens des Dominions sont sujets britanniques, et en cette qualité ont droit à toute protection et assistance de la part du gouvernement britannique.

★ Les représentants de chaque Dominion prennent contact entre eux et avec les dirigeants du Royaume-Uni, au cours d'une conférence impériale qui se tient périodiquement à Londres.

AFFAIRES ETRANGERES

★ Lors de l'existence de la Société des Nations, chaque Dominion était membre de la Ligue et avait droit de vote, même à l'encontre de l'opinion des représentants de la Grande-Bretagne.

★ Les Dominions peuvent avoir leur diplomatie propre, mais ils ont le droit d'avoir recours aux services diplomatiques de la Grande-Bretagne.

★ Aucun Dominion ne peut passer un accord avec une puissance étrangère, sans en informer au préalable les autres membres du Commonwealth. Toutefois, après cette formalité, chaque Dominion garde une liberté d'action complète.

★ Les Dominions sont absolument libres d'accepter ou de rejeter les traités passés par la Grande-Bretagne.

★ Le gouvernement britannique tient les dirigeants des Dominions au courant de ses vues en politique extérieure, et considère pleinement toute objection ou opinion émises par les gouvernants des Dominions.

★ En ce qui concerne la défense, l'autonomie des Dominions est complète. Ce sont leurs gouvernements qui décident de l'importance et de l'équipement des forces de défense, et les conseillers britanniques interviennent seulement sur demande expresse de la part des gouvernements des Dominions.

★ En cas de guerre, les Dominions ont pleine liberté de décider s'ils prendront part au conflit aux côtés de la Grande-Bretagne ou bien s'ils resteront neutres.

MANŒUVRES...

La calme routine d'une jeune femme de Tennessee fut troublée ces jours derniers par des manœuvres effectuées par l'armée américaine. Alors qu'elle approchait du pont qu'elle avait l'habitude de traverser tous les jours, une sentinelle l'arrête.

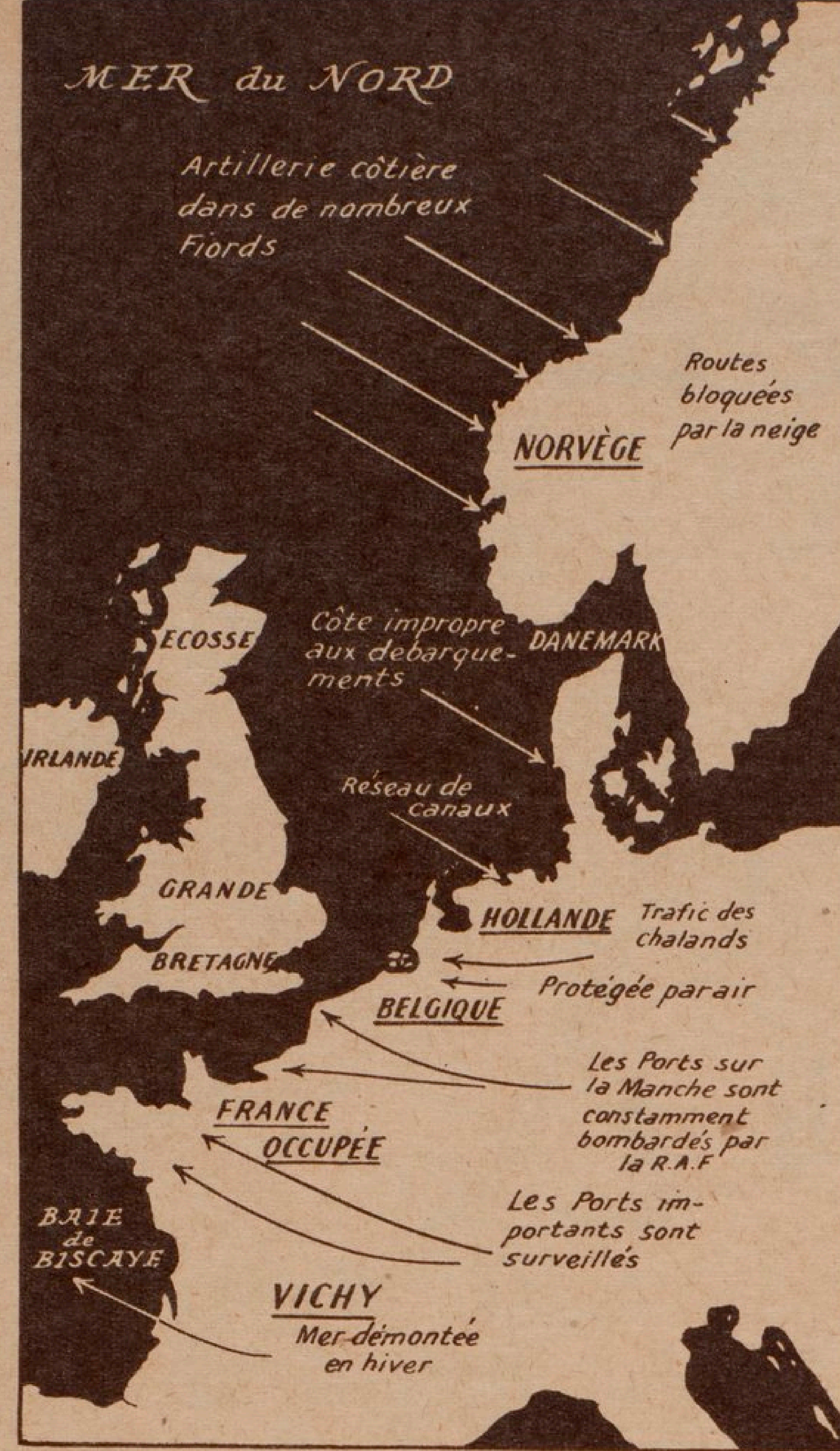
— Madame, lui dit-elle, vous ne pouvez passer à travers ce pont, il vient d'être démoli.

La laissant pétrifiée, car le pont était bel et bien debout, la sentinelle s'éloigne. Comme elle se demandait si le soldat n'avait pas perdu la raison, elle aperçoit un autre, marchant vers elle. Au moment de le croiser, elle s'enquiert :

— Dites-moi, mon brave. Pour quelle raison je ne puis traverser ce pont ?

— Madame, lui répond laconiquement celui-ci, je ne peux rien vous dire. Je suis mort depuis trois jours.

LES COMMANDOS inquiètent les nazis



Lorsqu'il assuma le commandement suprême de son armée, Hitler lança un appel à ses soldats — c'était le 19 décembre dernier — dans lequel il définit le front de l'Ouest. Ce front s'étend, dit-il, depuis Kirkenes, au nord de la Norvège, jusqu'à la frontière de l'Espagne. Hitler assura alors son peuple, de plus en plus démoralisé par les opérations combinées de la Royal Navy et de la R.A.F. sur les côtes de Norvège, que ce front allait être fortifié. On se souvient en effet que pour justifier leur piteuse défense de Lofoten, les nazis avaient allégué que le littoral à surveiller était si long qu'un contrôle absolu ne pouvait s'exercer sur chacun de ses points. Cette étrange explication, loin de satisfaire les Allemands, aggrava encore leurs alarmes. Hitler montrait les difficultés qu'avait à surmonter l'organisation des voies de communication avec un pareil front qui s'étendait sur un continent entier pour toucher aux rivages africains: mais il ajoutait gravement : « Cela aussi, nous l'accomplirons avec succès ».

On ne sait pas exactement quels travaux ont été entrepris pour la défense de la longue côte de Norvège. Les forces britanniques cependant ont repéré des emplacements d'artillerie aux points précis où elles ont récemment débarqué, et elles ont recueilli de nombreuses indications qui témoignent de la nervosité croissante avec laquelle l'ennemi semble se préparer à un débarquement des Anglais. A un moment donné, lorsque le soleil d'Hitler était à son zénith, le Führer tenait la Norvège comme la plate-forme idéale pour son assaut contre la Grande-Bretagne. Ses troupes s'exerçaient à l'embarquement dans les fjords — opération qui, soit dit en passant, leur était particulièrement désagréable : les Allemands n'aiment pas la mer. Une importante armée fut gardée en Norvège. Des terrains d'atterrissage furent aménagés, des routes stratégiques construites par le travail forcé des Norvégiens. Tout préparait l'invasion de l'île.

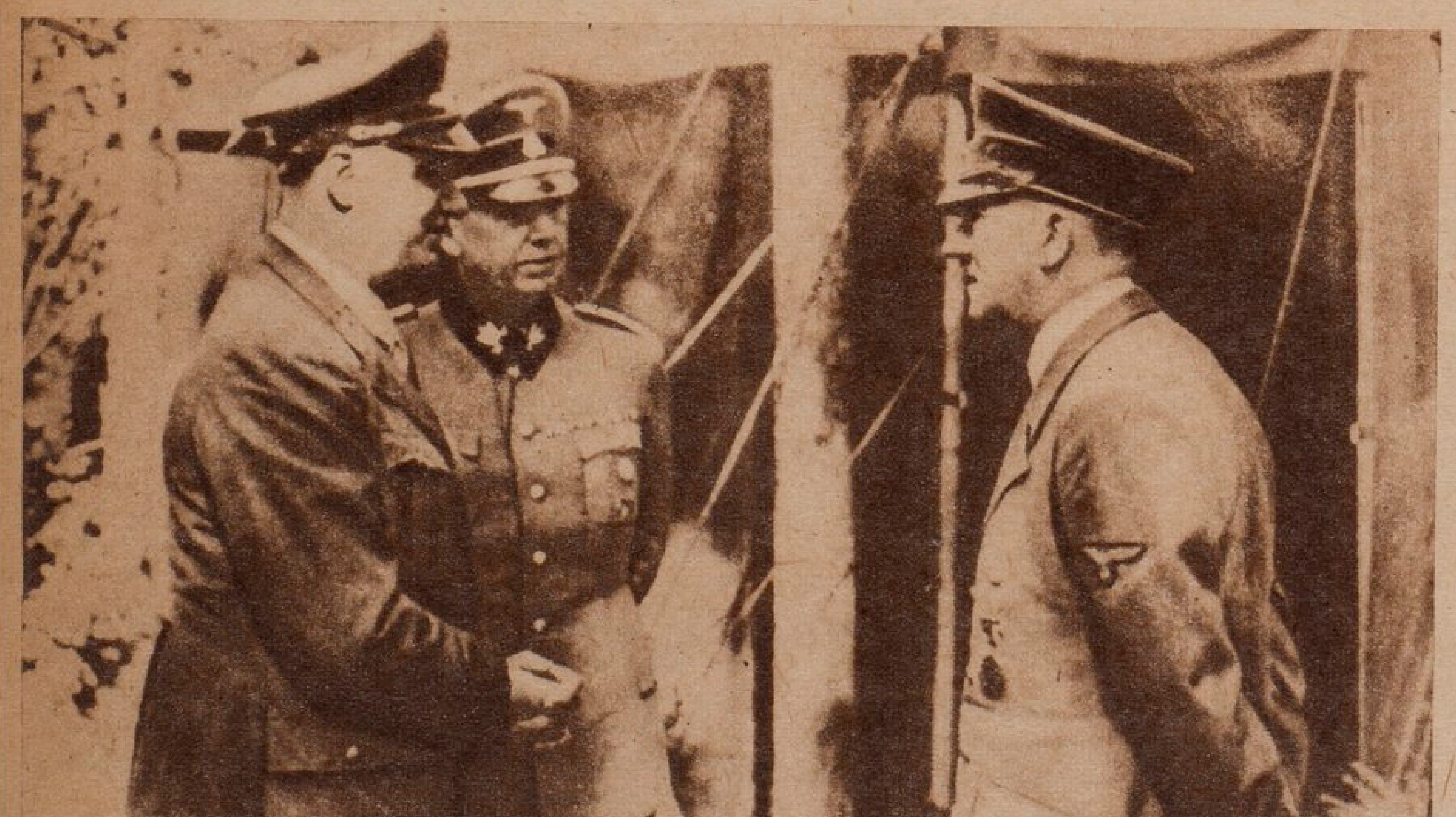
Mais après juin de l'année dernière, une différence sensible devint perceptible. La préoccupation dominante des nazis était constituée par la défense d'un littoral dont l'étendue offrait d'incroyables facilités pour une invasion en Norvège. En maintes localités, la population civile, qui consiste en pêcheurs très indépendants et hostiles à l'envahisseur, fut évacuée ; les paysans durent quitter leurs terres, des zones « interdites » furent instituées. Il ne fut plus possible de pénétrer dans certains ports de mer sans un permis spécial. Au début d'août, un état général d'alerte fut proclamé et les pouvoirs des autorités militaires allemandes se virent accrus par l'établissement de la loi martiale. Une activité fiévreuse s'empara des occupants depuis Trondhjem au nord jusqu'à Mandal au sud. Dirigés par des ingénieurs allemands, des milliers de Norvégiens s'employèrent à construire une chaîne de défense — connue sous le nom de Ligne Falkenhorst — et qui passe pour être aussi puissante que la chaîne de travaux similaires exécutés sur la côte française.

Le Danemark a également été fortifié. On prétend que le Jutland entier constitue une zone de défense, pourvue de routes stratégiques en correspondance avec les voies ferrées existant déjà. Mais on sait aussi que le « rendement » de ces ouvrages est fortement diminué par les actes de sabotage des Danois.

Il ne semble pas que des fortifications particulièrement importantes aient été érigées en Hollande. Pour la défense des Pays-Bas, les Allemands compteraient-ils uniquement sur l'aviation ? De nombreux aérodromes y ont été installés, et camouflés suivant les procédés les plus savants. En plus d'un lieu, ils affectent l'allure paisible des villages néerlandais.

La côte belge est apparemment bien gardée. Des trains entiers y ont longtemps déversé munitions, vivres et engins de toutes sortes.

Comme dans le nord de la France, Hitler ici déclare être convaincu de sa puissance à résister à une éventuelle attaque.



LE FÜHRER SUR LE FRONT ORIENTAL

Après avoir assumé le commandement des armées de terre nazies, Hitler s'est rendu sur le front oriental. Cela n'a pas empêché les Russes de poursuivre leur avance victorieuse et de faire subir à l'ennemi défaite sur défaite. Voici le Führer sur le front oriental, en compagnie du leader nazi, Alfred Rosenberg (à gauche), et du ministre d'Etat Henrich Lammers.

ATROCITES malgré le « Bushido »

Le monde entier a été soulevé d'indignation en apprenant les atrocités auxquelles se sont livrés les Japonais sur les populations des territoires qu'ils ont conquis et sur les prisonniers de guerre.

M. Anthony Eden a fait devant la Chambre des Communes un exposé poignant des méthodes barbares que les Nippons se plaisent à appliquer, en contradiction flagrante avec les règles du « Bushido ». C'est en se promettant d'appliquer ces règles qu'ils obtinrent la reddition de la garnison de Singapour.

Qu'est donc ce « Bushido » japonais qu'aucun Japonais ne respecte ? Le mot fut inventé en 1900 par le Dr Nitobe Inazo, qui écrivit un livre traitant de cet idéal. Le « Bushido » est une copie du code de la chevalerie européenne, mais adapté à la mentalité nippone : il devient, comme toutes les imitations japonaises des institutions étrangères, une sinistre parodie des sentiments que nous avons appris à honorer.

Le livre du Dr Nitobe eut un tel succès que bien des hommes à travers le monde furent convaincus que le Japon possédait un code de l'honneur pouvant rivaliser avec celui en vigueur en Europe. Peu de gens se rendirent compte que cet étalage de beaux sentiments n'était qu'une hypocrisie profonde, destinée à élever une façade pour cacher les agissements des sujets du Mikado.

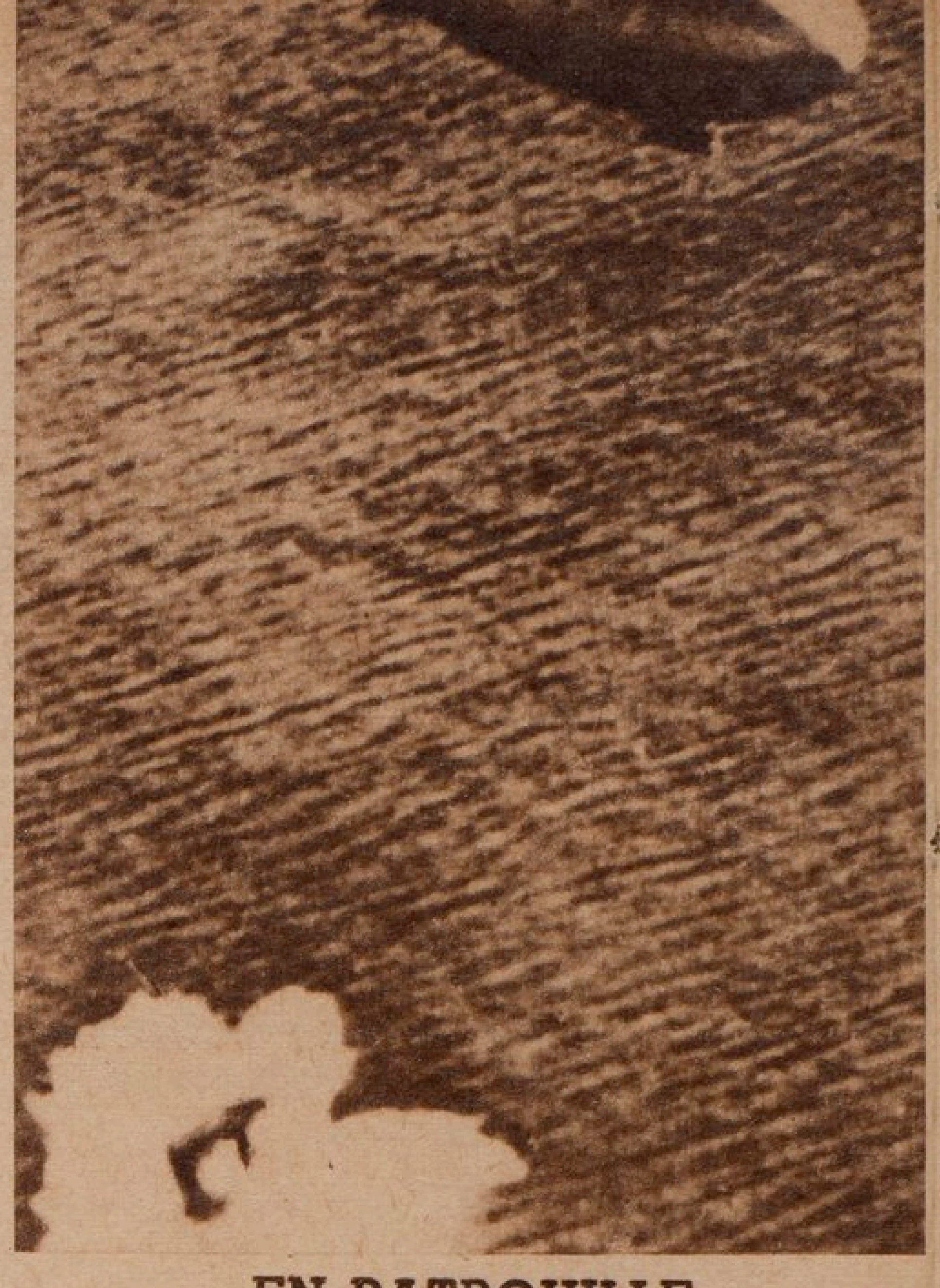
La définition du mot « Bushido », telle que la donnent les Japonais, est : « L'esprit du guerrier japonais ». Or, cet esprit, le monde l'a vu à l'œuvre en Chine, où les Japonais se sont livrés à des meurtres, des viols, des rapines sans nombre. « Bushido, sufu sono » (loyauté à l'Empereur), patriotisme des Nippons, sont devenues des expressions creuses, amères, depuis que le Japon a jeté le masque.

Les propagandistes japonais prétendent que le « Bushido » est une institution morale millénaire. Pourtant le système de « bushi-nomichi » fut inventé en réalité du XVIIIe siècle, par des professeurs confucianistes, dans le but d'enseigner la loyauté aux guerriers japonais. Les Samouraïs possédaient indiscutablement un code de l'honneur, mais sa direction et sa portée sont bien différentes des principes du « Bushido » tels qu'ils sont énoncés actuellement. Il suffit de lire les nouvelles de Saïkakou, pour se convaincre que le « Bushido » du Dr Nitobe est l'antithèse des méthodes en honneur chez les anciens Japonais.

Lorsque nous apprenons les massacres de femmes et d'enfants en Chine, en Malaisie et dans les Philippines, nous comprenons que le soldat japonais moderne s'en tient beaucoup plus aux exploits décrits dans les nouvelles de Saïkakou qu'aux préceptes de Nitobe. Le soldat nippon ne fait que jouir du privilège en honneur chez les Samouraïs, de pouvoir massacrer des civils, ne fût-ce que pour essayer le fil d'un nouveau sabre.

La morale réelle du « Bushido » est résumée par ce précepte en honneur au Japon : « Rampe cauteleusement derrière ton adversaire, frappe-le à la tête avec ton arme, jette-le par terre et piétine sa figure. »

Nous l'avons constaté, ce précepte a été suivi à la lettre par les sanglants guerriers du Mikado.



EN PATROUILLE DANS L'ATLANTIQUE

A la recherche de sous-marins ennemis dans l'Atlantique, cette « saucisse », au service de la marine américaine, a jeté une bombe sur une nappe d'eau huileuse suspecte. L'explosion provoquée par l'engin peut très bien signifier pour l'ennemi la perte d'un sous-marin.

LE « JEEP » : voiturette passe-partout

En septembre 1941, la Louisiane était le théâtre des grandes manœuvres de l'armée américaine. A un certain moment, une formation de tanks se lança à l'attaque de positions défendues par l'infanterie. Les experts assistèrent alors à un spectacle incroyable. Quelques dizaines de petites voitures, surgies d'on ne savait où, traînant chacune un canon antitank, passèrent comme des flèches, débordèrent les ailes de l'attaquant et, une fois en position, les chars blindés furent tous mis hors d'action.

L'héroïne de cet exploit remarquable est la petite voiture qui vient d'être mise en service dans l'armée des Etats-Unis. Elle porte plusieurs noms : punaise-blitz, Lena rampante, tueur-de-panzer, mais son appellation généralement adoptée est « Jeep ».

C'est une voiture longue de 2 mètres et demi, large d'un mètre et douze centimètres, haute de 80 centimètres, soit la moitié de la hauteur d'une auto ordinaire. Pesant moins de 1.000 kilos, elle peut être facilement transportée en avion. Elle n'a pas de portes, mais au long de sa carrosserie, à l'intérieur, sont fixées des poignées auxquelles les occupants peuvent s'accrocher lorsqu'elle rebondit sur un obstacle, ou bien prend à toute vitesse des virages à faire dresser les cheveux sur la tête. Elle est construite pour transporter trois passagers, mais en cas de besoin, cette charge peut être portée à six : elle possède six marches avant et deux marches arrière. Lorsqu'elle roule dans la boue, dans le sable ou dans la neige, la traction opère simultanément sur les quatre roues.

Le moteur du « jeep » est à 4 cylindres et développe 60 chevaux-vapeur. Les réparations sont faciles, vu la simplicité des pièces de rechange. Un crochet, à l'arrière, permet de fixer un canon antitank sur roues.

Plusieurs se demandent pourquoi on n'essaye pas de combattre des tanks avec des tanks. Quelques chiffres répondront parfaitement à cette question. Un « jeep » coûte Lst. 200, alors que le moindre char blindé atteint le prix de 8.000 livres. De plus, ces destructeurs de tanks sont extrêmement efficaces. Dans la bataille, ils rééditent le duel de David et Goliath, mais avec cette différence que pour chaque Goliath il y a dix David.

Des expériences ont prouvé que le « jeep » peut s'aventurer sur des terrains défendus inaccessibles aux motocyclettes. Un seul ennemi embusqué peut avoir raison d'une estafette sur deux roues et s'emparer des plis qu'elle transporte. Le « jeep » rend l'embuscade beaucoup plus difficile, car il transporte des hommes armés et des mitrailleuses. De plus, ce véhicule à la vitesse foudroyante se met en position de tir en une fraction de seconde.

Le « jeep » peut également être employé pour les reconnaissances. Il peut servir en qualité de patrouilleur porteur de radio, il peut être utilisé pour lever un écran de fumée, cachant les mouvements de l'artillerie lourde. Il peut aussi transporter des munitions et des ravitaillements aux avant-postes, évacuer des blessés ou des troupes. Le « jeep » traverse des ponts inaccessibles aux véhicules lourds, et le terrain le plus accidenté ne l'effraye pas. Porteur d'une mitrailleuse lourde, il combat efficacement les avions essayant d'attaquer une troupe.

Les stratèges admirent la silhouette surbaissée du « jeep ». Pour peu que la contrée soit brouissailleuse, la merveilleuse voiture devient difficilement repérable par l'ennemi. Elle ne porte pas de cuirasse, car un blindage augmentant considérablement son poids diminuerait sa vitesse.

Les rivières constituent les obstacles les plus difficiles à franchir par une armée. Les ponts en construction sont des cibles splendides pour les bombardiers ennemis, de même que les radeaux. Montés sur des petites plates-formes flottantes, les « jeeps » peuvent traverser n'importe quel cours d'eau sans offrir trop de prise au feu de l'ennemi. Si l'eau n'est pas trop profonde, les « jeeps » n'ont pas peur de « se mouiller les pieds ». Leur appareillage électrique est placé très haut dans le capot, et reste toujours hors de portée de l'humidité. La petite voiture de quatre-vingts centimètres de hauteur peut aisément traverser par ses propres moyens des mares profondes de 40 centimètres.

L'usage des « jeeps » ne se limite pas aux opérations militaires. A la fin de la guerre, cette petite voiture aux qualités innombrables pourra rendre de précieux services à la campagne, aussi bien qu'à la ville.



UNE NOUVELLE INSURRECTION DES KURDES

Deux problèmes se sont posés aux dirigeants iraniens depuis que leur pays a été débarrassé des agents de l'Axe : celui du ravitaillement et celui de la sécurité intérieure. Si l'entrée des Alliés et l'intégration de l'Iran dans leur système économique ont définitivement résolu la première question, il semble que les autorités de Téhéran rencontrent encore quelques difficultés pour le complet rétablissement de l'ordre public sur leur territoire. L'Iran est un pays montagneux qui, par les retranchements de son terrain, offre à la turbulence un champ d'action idéal. D'autres contrées — et d'Europe — présentent sous ce rapport des analogies avec la Perse : En Corse, en Grèce, en Albanie, le banditisme a longtemps constitué un grave souci.

Il n'en reste pas moins que l'insurrection des Kurdes, dont la chute du ministère Ferroughi paraît en partie une conséquence, dépasse un peu le cadre local.

Peuple très ancien, les Kurdes sont de purs Aryens et parents vraisemblablement de ces Iraniens contre le gouvernement desquels ils se soulèvent aujourd'hui. Les Arabes les ont convertis à l'Islam. Ils parlent une langue voisine du persan, mais fortement accrue de mots arabes et turcs. Avec l'Empire ottoman, leurs rapports ont été constants. Guerriers et pillards, les Kurdes ont derrière eux une longue tradition de révoltes et de massacres. Terreur de leurs voisins, ils se sont illustrés à la fin du siècle dernier par leurs sanglantes opérations contre les Arméniens. La Porte entreprit plus d'une expédition pour les mater. Peine perdue. L'insurrection était latente. Elle reprit encore, malgré la destruction de Dersim, une de leurs places.

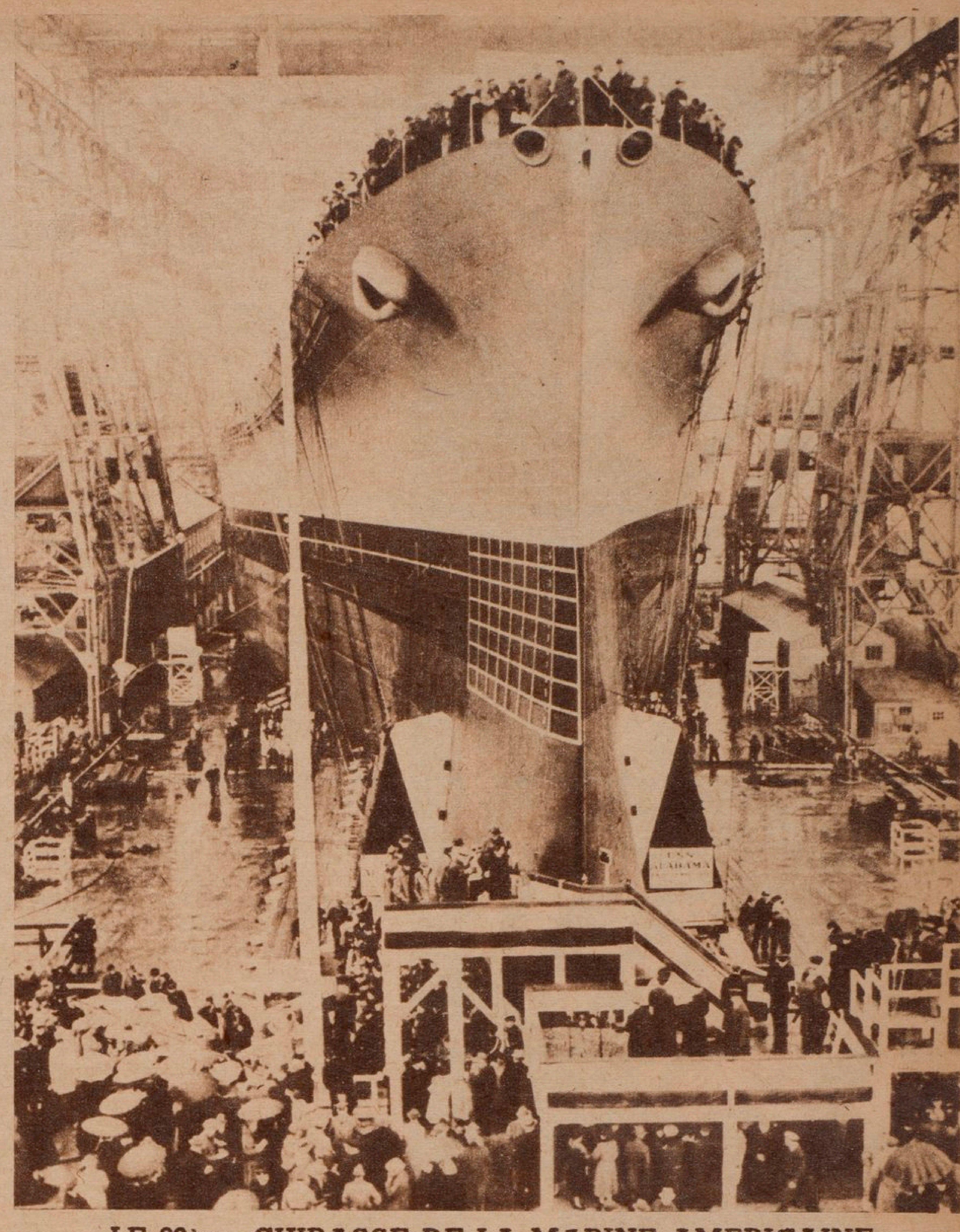
Après la chute de cet empire, les Kurdes voyaient le massif qu'ils habitaient partagé entre quatre pays : la Turquie kemaliste, la Perse, l'Irak et l'Union Soviétique. Des quatre parties, le Kurdistan soviétique a été le plus tranquille. Le Géorgien Staline, venant d'un peuple voisin, a bien compris qu'il faut une tolérance de langue et de coutumes nationales et l'opportunité de prospérité nationale, combinées avec la plus grande sévérité envers les rebelles.

Pour la Turquie kemaliste, qui avait acquis plus de Kurdes, le problème était plus sérieux. On se souvient de la révolte de cheikh Saïd. Mais, peu à peu, la fermeté de Kemal Ataturk et le développement économique de la Turquie orientale ont amené le bon sens et une nouvelle façon de vivre. L'Irak, lui aussi, avait des difficultés avec ses Kurdes. Ils ont massacré les Assyriens, et Bagdad a dû déployer de l'énergie pour empêcher leurs expéditions meurtrières dans tout le nord du pays. Mais avec le rétablissement de l'ordre est venu un développement économique et culturel et les Kurdes iraniens sont aujourd'hui incorporés dans la vie nationale, à tel point que le cabinet du général Nouri El-Saïd comporte deux ministres d'origine kurde.

En Perse, au contraire, les mesures que pendant vingt ans la police de l'ex-chah a décidées pour les maintenir hors d'état de nuire n'étaient que purement répressives, et n'ont donné aux montagnards pauvres et fiers aucune opportunité de développement paisible. Naturellement, des agents allemands et italiens les avaient « travaillés » pendant leur séjour en Iran. On ne serait pas étonné d'apprendre que les émissaires nazis ont encore une fois, dans cette partie de l'Orient, marché dans les pas des hommes du Kaiser. En 1914, Guillaume II avait dépêché, dans ces parages, un personnage dont beaucoup de gens conservent le souvenir à la lisière de l'Afghanistan et de la Perse. Wassmuss est célèbre pour l'utilisation qu'il avait faite des tribus nomades pendant la guerre mondiale. Sa mission était de gêner les postes anglais à la frontière de l'Inde. Wassmuss, qui est devenu un héros officiel des nazis, a peut-être suscité des imitateurs. C'est vue sous cet angle général que l'insurrection des Kurdes est digne de retenir l'attention.

La déposition de l'ex-chah et l'occupation de la Perse par les Soviets et la Grande-Bretagne ont de nouveau soulevé l'espoir des Kurdes, qui s'est manifesté de la seule manière qu'ils connaissent : la révolte. Heureusement, il y a des raisons de croire que le nouveau chah comprend la futilité d'une politique de pure répression, et que lui et son gouvernement ont l'intention d'accorder aux Kurdes, une fois l'ordre rétabli, une grande mesure de tolérance politique et d'opportunités économiques.

Quels que soient, en fin de compte, les tenants de la révolte kurde, les aboutissants n'en semblent pas devoir être particulièrement dangereux, si le successeur de M. Ferroughi, auquel on souhaite que les Alliés ne ménagent ni appui ni conseils, sait faire montre à la fois de fermeté et de souplesse. L'Iran a besoin de paix.



LE 20ème CUIRASSE DE LA MARINE AMERICAINE

Il a fallu neuf mois et 80 millions de dollars pour construire ce cuirassé géant de la marine américaine, que l'on a baptisé du nom d' « Alabama ». Ceci porte à 20 le nombre des cuirassés de la marine des Etats-Unis, chiffre battant tous les records. Voici l' « Alabama » prêt à être lancé, dans un chantier naval des Etats-Unis.

UN SUICIDE MANQUE A BUDAPEST

Quelle compagnie d'assurances risquerait encore de traiter avec les premiers ministres hongrois ? Depuis la mainmise de M. Hitler sur les Magyars, leur charge comporte un risque certain et qui devance le terme naturel : les présidents hongrois ne meurent plus. Ils se suicident. Plus heureux que son prédécesseur le comte Teleki, M. Bardossy s'en tire quand même pour les émotions de sa tentative manquée. Mais le sort des gouvernants de Budapest n'est guère enviable. On se souvient en effet dans quelles conditions l'ancien président du Conseil s'est donné la mort. Il avait été victime de la grande illusion qui a dupé l'Europe centrale entière. Comme d'autres pays, la Hongrie croyait pouvoir rester neutre. Elle a fait confiance au Reich. Le comte Csaky, ministre des Affaires Etrangères de Hongrie, s'était rendu en Yougoslavie et avait assuré les Yougoslaves que jamais leurs voisins hongrois ne les attaqueraient. Parole d'honneur ? Vaine parole. Cédant à la pression nazie, les Hongrois entrèrent en Yougoslavie dans les fourgons de l'Allemagne. Pour ne pas commettre ce parjure, le gentilhomme qu'était Teleki s'était suicidé, huit jours avant l'offensive hongroise...

La carrière de M. Bardossy débute sous ces tristes auspices. Il avait succédé à Csaky comme ministre des Affaires Etrangères. Il devait recueillir aussi la charge de son chef disparu. M. Bardossy devint premier ministre.

M. Bardossy appartient à une famille de petite noblesse hongroise : celle que les Magyars appellent la « gentry », du nom de son équivalent anglais. Il avait servi à l'étranger. A Sofia, il avait pris la place qu'occupait à la légation de Hongrie M. Rudnay, dont le fameux archiduc Albrecht — celui que Hitler voulait appeler à la régence — avait «enlevé» la femme pendant qu'il chassait, avec son mari, l'ours des Karpathes probablement. De Bulgarie, Bardossy passe à Bucarest toujours comme ministre plénipotentiaire. M. Bardossy fait connaissance avec les douceurs de l'occupation allemande. Se fait-il des amitiés parmi les nouveaux venus ? Leur rend-il service ?Le fait est que la Transylvanie retourne aux Hongrois, grâce à un arbitrage du Reich, et que Hitler, invisible patron de l'amiral Horthy, ne formule contre lui aucun veto, lorsque Budapest le rappelle pour lui confier le portefeuille de M. Csaky. L'homme était enchaîné. On sait la suite. Qu'est-ce qui a bien pu déterminer, immédiatement, l'acte de désespoir auquel s'est livré M. Bardossy ? On pourrait invoquer, pour expliquer son geste, une asthénie pareille à celle dont le précédent régent se plaignait, il y a quinze jours. Pour tenir le coup à Budapest, il faut avoir la tête solide. Sous les pressions contraires du Reich qui demande de fraîches levées de troupes et de l'Italie qui s'oppose au Reich, le premier ministre hongrois a-t-il enfin entrevu l'abîme vers lequel il conduit sa patrie ?

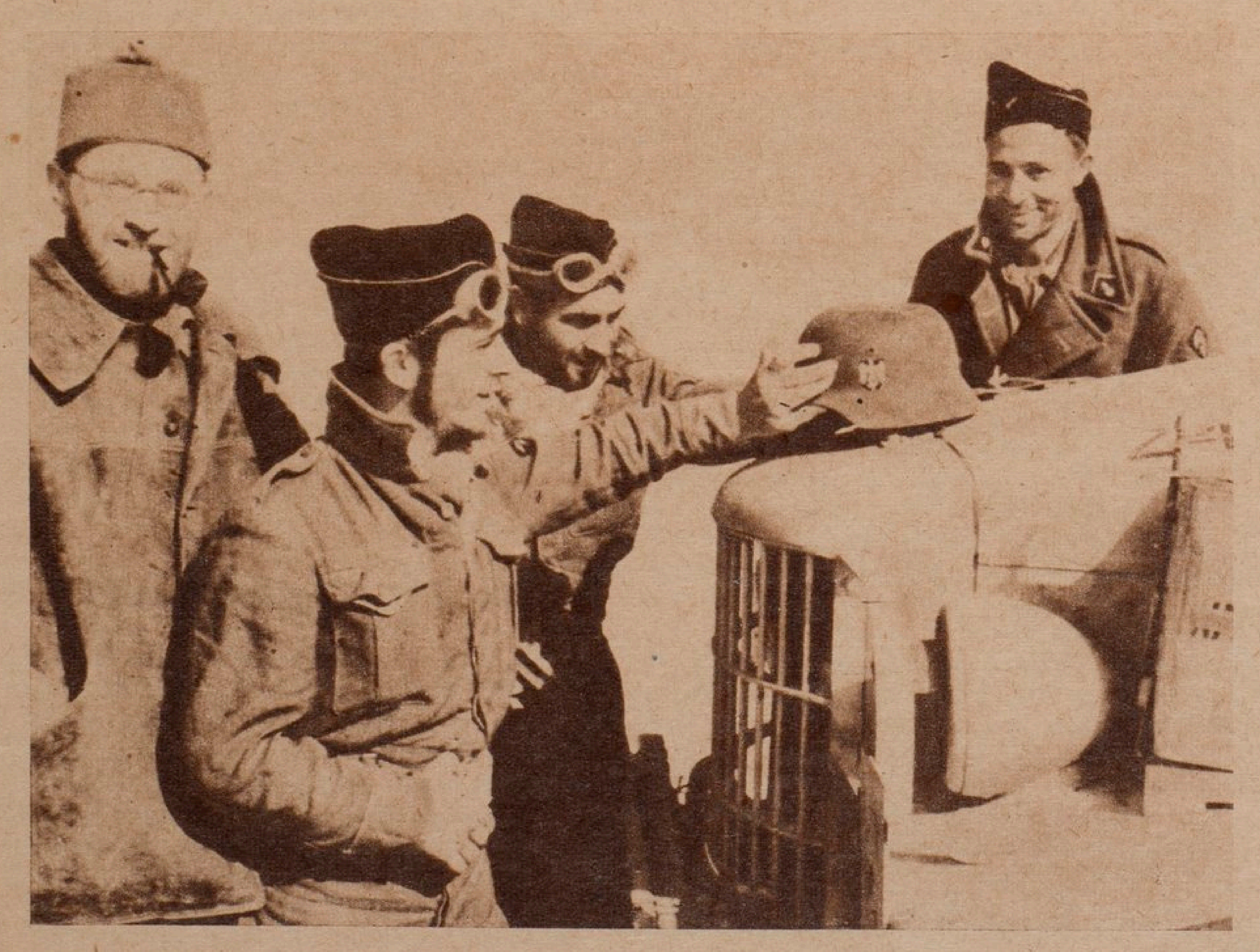
LE DOYEN DES ROIS

Gustave V de Suède est malade. S'il eut le privilège de savourer longuement et en toute sa plénitude la nostalgique joie de vivre que le XIXe siècle réserva aux familles royales, le doyen d'âge des souverains régnants aura également vu des cataclysmes sans nombre balayer les trônes et bouleverser de fond en comble la carte de l'Europe.

C'est le 16 juin 1858 à Stockholm qu'une princesse royale de Suède et de Norvège, Sophie de Nassau, donna naissance à un petit Bernadotte du sexe fort.

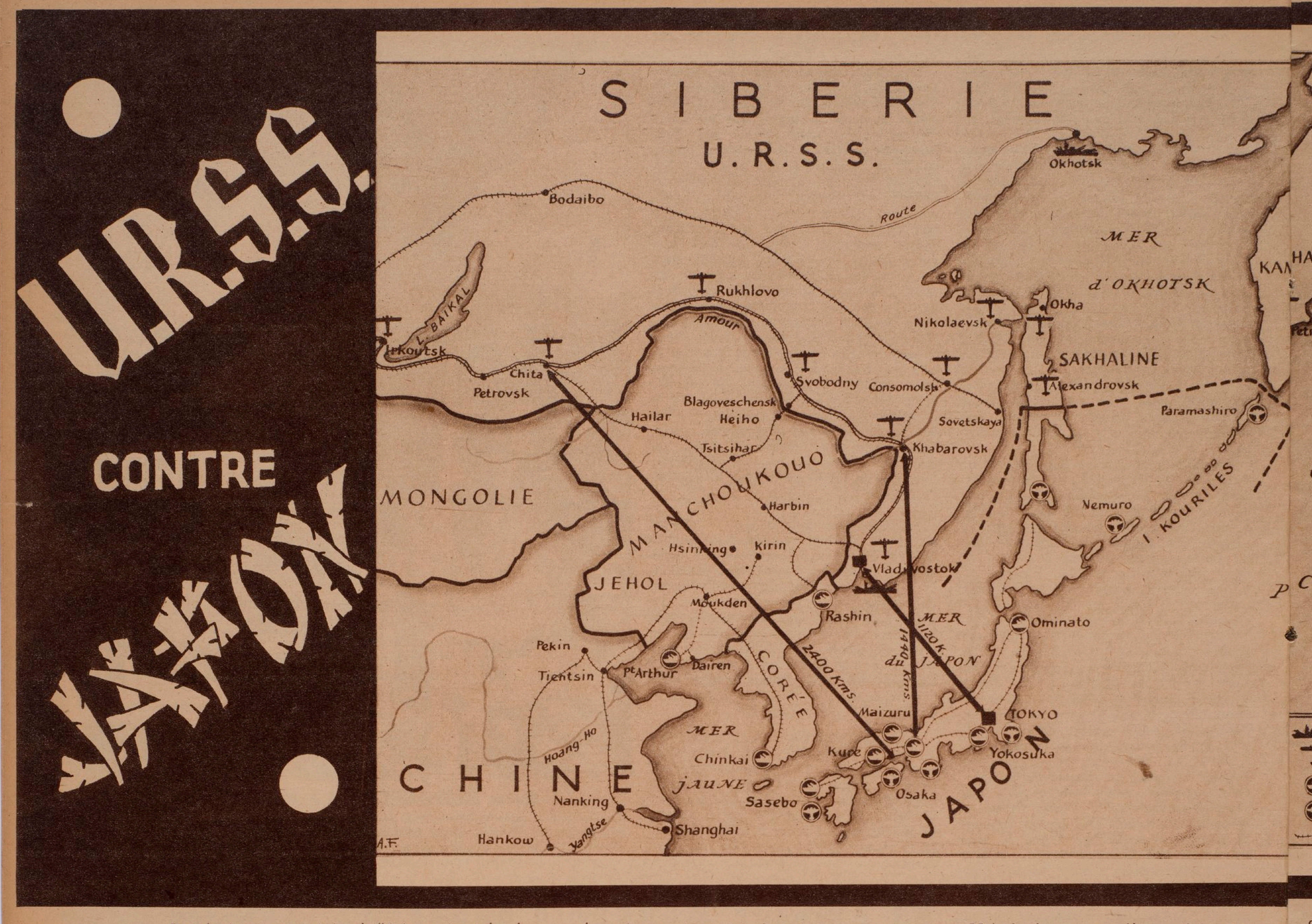
Proclamé majeur à 18 ans, le prince qui recevait une éduction militaire troqua le képi de sous-lieutenant de la garde contre la casquette blanche d'étudiant pour suivre une sélection de cours à l'Université d'Upsal. Premier contact avec les hommes : le voici mêlé quotidiennement à l'élite nationale dont il connaîtra à fond les aspirations et les idées, et où il recrutera plus tard ses collaborateurs. C'est là qu'il se lie d'amitié avec un garçon méditatif et pâle dont la rencontre détermine régulièrement l'orientation politique du futur roi : Hjalmar Branting, futur chef du socialisme suédois.

Gustave V a commencé son règne par un acte symbolique : le monarque renonçait à se faire sacrer roi suivant le rituel séculaire. Il repoussait les fastes d'un couronnement officiel. Il invoquait pour se justifier non seulement des considérations d'économie, mais que cette cérémonie désuète était en opposition avec l'« esprit de l'époque ». Etrange souverain... Mais ce qui risquait de scandaliser les hauts dignitaires de sa cour atteignait au vif l'imagination et l'intelligence populaires. Les Suédois avaient compris. On connaît trop les réformes intérieures de celui que son peuple appelle le « marchand de bonheur » pour qu'il soit nécessaire de les rappeler ici. Il n'est personne dans son pays qui ne lui rende hommage sur ce terrain. La Suède a, comme tout les Etats du monde, des partis d'opposition et des « fractions avancées » dans ces partis. Tous sont unanimes à respecter leur souverain.



UN CURIEUX FETICHE

La première division des Forces Françaises Libres dans le désert de l'Ouest a pour fétiche un casque d'acier pris à l'ennemi.



Dans les immenses contrées de l'Asie continentale, deux grandes puissances se sont toujours trouvées face à face, depuis le début de ce siècle : le Japon et la Russie. La révolution russe a semblé, pour un certain temps, avoir mis fin à ce conflit dont les années n'ont pas pu atténuer l'acuité. Mais penser que Joseph Staline a définitivement détourné son attention de l'Asie, c'était mal connaître l'homme du Kremlin.

En attendant ce choc inévitable qui mettra aux prises les Russes d'un côté et les Nippons de l'autre, un coup d'œil sur le passé et un autre sur l'avenir s'imposent. C'est l'objet de nos deux articles qu'on lira ci-après. La documentation du premier est tirée de «The riddle of the Kremlin» de Eileen Bigland et celle du second d'un reportage publié par le magazine américain «Colliers».

DEUX PUISSANCES ORIENTALES

qui devront tôt ou tard s'affronter

Dès 1923, alors que Hitler, qui se targue d'être le promoteur du slogan « Drang Nach Osten », essuyait l'échec total de son putsch de Munich et commençait à écrire son « Mein Kampf », Staline traçait en lettres de feu le gigantesque programme qu'il comptait mettre en action en Asie.

A cette époque, l'Union Soviétique était exténuée et brisée par la guerre civile, la famine et les dissensions au sein de son gouvernement. Les « Kulacks », qui se comptaient par millions, refusaient catégoriquement de se soumettre aux lois édictées par les gouvernants soviétiques, et à Moscou même, Trotsky, encore au pouvoir, accumulait faute sur faute. Staline ne s'arrêtait pas à ces difficultés. Le programme relatif à l'Extrême-Orient devait être appliqué. Car le Géorgien savait que tôt ou tard le Japon belliqueux allait saisir d'une main avide la Mandchourie. Aussi tint-il à se préparer. Son premier soin fut de s'assurer l'exclusivité des marchés de l'Extrême-Orient.

Entre 1924 et 1931, un flot ininterrompu de produits prit la route de l'Est, malgré l'état de pénurie dans lequel se trouvait l'U.R.S.S. Lorsque, le 18 septembre 1931, les Japonais frappèrent Moukden, tous les marchés de la région se trouvaient entre les mains de Staline, qui put user de représailles efficaces.

LA FRONTIÈRE INCERTAINE

Sur le plan diplomatique, la Russie était également prête à combattre les revendications japonaises. Du temps des tsars, de nombreuses et interminables discussions avaient eu lieu pour déterminer une ligne frontière entre la Russie et la Mandchourie. Il en résulta une série de traités et d'accords, rédigés en un style tellement sibyllin et obscur, qu'entre le traité de Nerchinsk de 1689 et celui de Hounch'oun de 1886, un esprit occidental y aurait perdu la raison. Néanmoins, à travers la tortuosité des textes, un point apparaît clairement, à savoir que le Russe Boranov et le Chinois Wu Ta-cheng se mettaient d'accord pour tracer la ligne frontière soviéto-chinoise à partir de l'embouchure du fleuve Tumen jusqu'au lac Khanka (appelé aussi Hsing-khaï). Ayant accompli cette besogne, les deux diplomates se séparèrent et tout sembla rentrer dans l'ordre. Personne d'ailleurs n'avait prêté une grande attention au règlement de cette question, parce qu'à l'époque, la délimitation exacte de cette frontière lointaine ne présentait aucune nécessité impérieuse. Ainsi, le traité de Hounch'oun fut-il relégué dans l'oubli.

Il est très probable que des copies du traité, accompagnées de cartes, furent échangées entre Boranov et Wu Tacheng. Il est également plus que probable que Staline ait retrouvé la copie russe de la carte dans les archives du Kremlin, et qu'il l'ait minutieusement étudiée avant de prendre les premières mesures décisives, consacrant le début de sa diplomatie subtile en Asie: en 1924 il signa deux accords rétablissant les relations diplomatiques entre l'U.R.S.S. et la Chine, l'un avec le gouvernement chinois de Pékin et l'autre avec le gouvernement de Tchang-Tso-Lin en Mandchourie. Ces accords spécifiaient clairement que les frontières délimitées par le traité de Hounch'oun seraient maintenues, mais, d'autre part, ils contenaient une clause vague prévoyant « une démarcation nouvelle des frontières nationales au cours d'une conférence, conformément à l'article II du présent traité. Jusque-là les présentes frontières devaient être maintenues ».

Les Chinois étaient enchantés parce qu'ils interprétaient cet étonnant paragraphe comme une promesse des Soviets de leur retourner certains territoires et certains privilèges dont la Mandchourie avait été frustrée du temps des tsars.

Mais la fameuse conférence fut renvoyée à plus d'une reprise. Elle finit toutefois par être inaugurée le 26 août 1925, après un retard de quatorze mois, et depuis l'inauguration jusqu'au printemps de l'année suivante, les délégués russes inondèrent leurs collègues chinois d'une cascade à jets continus de discours fleuris. Cette avalanche de paroles eut pour résultat de faire rentrer chez eux les doctes hommes d'Etat chinois, convaincus que la question de la frontière avait été réglée, alors qu'en réalité rien n'avait été fait et que le nébuleux traité de Hounch'oun était encore en vigueur.

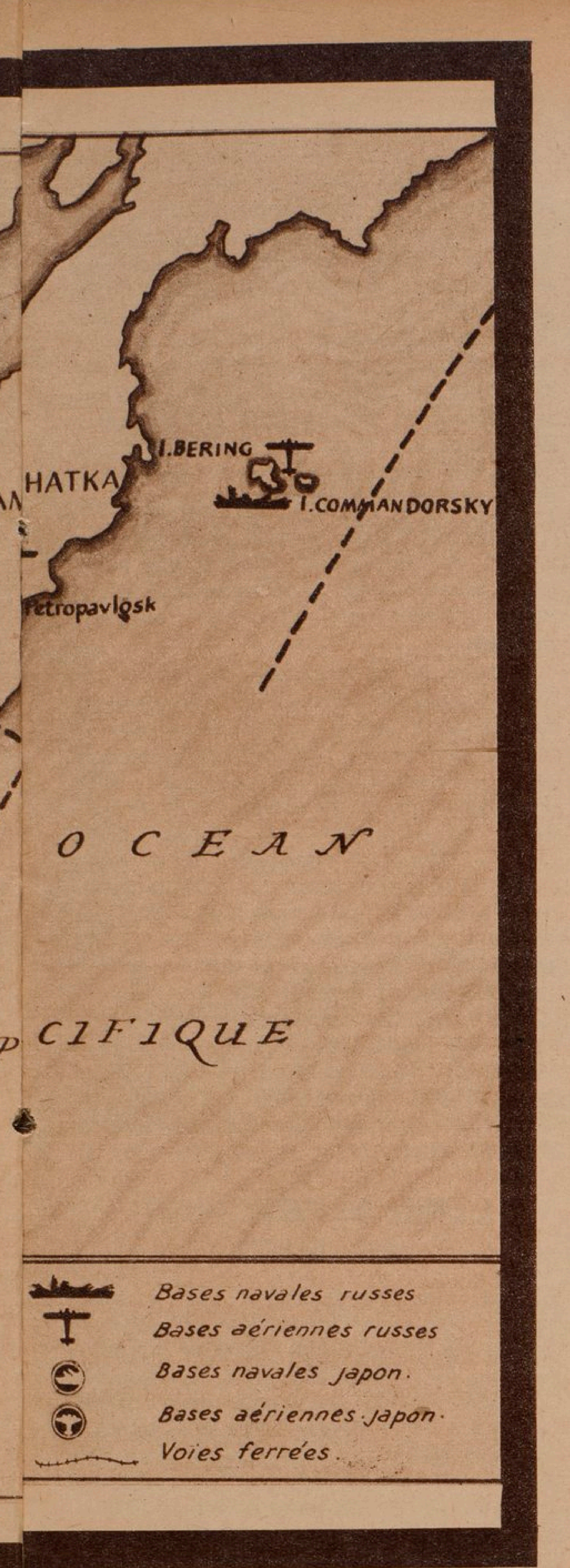
Staline sourit, renforça les défenses de Vladivostok et tourna son attention vers le lac Khasan. Or, à l'ouest du lac s'élève une chaîne de montagnes, comprenant celle de Chang-Kou-Feng. Chang-Kou-Feng représentait un point vital au point de vue stratégique, et les Soviets devaient en avoir la possession. Staline déclara aux dirigeants du parti: « Les démarcations fixées par le traité de Hounch'oun démontrent clairement que ce point nous appartient. »

Mais il ne fit pas de déclaration pareille aux Chinois. A quoi bon? Il continua à mettre en œuvre ses plans, renforçant tranquillement ses raports avec les communistes chinois en Chine orientale, établissant de nouvelles bases aériennes dans le Pamir, étudiant les possibilités de construction d'une nouvelle route reliant le Turkestan à la Chine du Sud-Ouest.

PREMIÈRES ESCARMOUCHES

En 1931 survint l'incident de Moukden. Staline se tut pendant trois mois, puis il offrit aux Japonais de signer un pacte de non-agression, offre qu'il renouvela plusieurs fois en disant: « Je ne demande qu'à entretenir des relations amicales avec vous. Je désire collaborer pour la cause de la paix. Après tout, nos frontières ne se touchent que sur une longueur d'une vingtaine de kilomètres, sur les rives du Tumen dans la Corée du Nord-Est. »

Cette offre était astucieuse, diaboli-



quement astucieuse. Les Japonais, imbus d'esprit fasciste, secouèrent leurs têtes jaunes, refusant de signer un pacte et continuèrent leur avance en Mandchourie, jusqu'à menacer la frontière de la Mongolie extérieure. Staline garantit l'intégrité territoriale de la Mongolie.

Avec l'occupation de la Mandchourie par les Japonais, le petit tronçon de frontière qui les séparait des Soviets s'allongea, pour devenir une ligne interminable de deux à trois mille kilomètres. Et tout le long de cette ligne, les différends se multiplièrent.

— Ce point et ce point nous appartiennent parce que le traité de Hounch'oun les mentionne comme faisant partie du territoire mandchou.

— Ah! répondit calmement Staline, produisez une copie du traité ainsi que la carte qui l'accompagne. Montrez-moi également les poteaux-frontières de Tumen au lac Khanka.

Sur 31 poteaux indicateurs, il en restait 15 seulement. Les Chinois devaient posséder une copie de la carte officielle: le gouvernement chinois affirma que ce document avait été égaré au cours de la révolte des Boxers en 1900. On se référa à un ancien journal, datant de 1891, dans lequel figuraient deux reproductions, étrangement différentes de la carte en question, la première mentionnant le lac Khasan comme territoire chinois, l'autre, par contre, faisant passer la frontière en deçà du lac.

Les Japonais, furieux, optèrent naturellement pour la première. Poliment, le Kremlin les renvoya au texte du traité qui disait notamment: « La frontière passe à l'ouest du lac Khasan. »

— Mais sans doute, dirent les Japonais, les archives des Soviets contiennent une copie de la carte officielle?

Les Soviets répondirent qu'à leur grand regret, ils n'étaient pas parvenus à mettre la main sur ce document. Il avait dû s'égarer pendant la révolution, si jamais il avait existé. Ils se voyaient donc dans l'obligation de s'en tenir au texte du traité, et de conserver Chang-Kou-Feng ainsi que les montagnes environnantes. Entre temps, le Japon ne serait-il pas intéressé par un pacte de non-agression?

Les Japonais, dépités, répondirent par un « non » violent et, immédiatement, toute une série d'« incidents de frontière » eut lieu avec la Mongolie extérieure.

A l'époque, le monde crut à une série de manœuvres japonaises pour s'assurer la possession des territoires en contestation et fixer la frontière d'une façon définitive. Mais il est plus que probable que plusieurs de ces incidents furent provoqués par les Russes. Staline connaissait ses Japonais, et il savait qu'ils ne se seraient jamais contentés de la Mandchourie et que, bientôt, ils allaient s'attaquer à la Chine. Par ces incidents qu'il provoquait, il voulait leur donner du fil à retordre dans le Nord, jusqu'au moment où il aurait mis au point ses arrangements avec les Chinois. Mais, à aucun prix, il ne désirait en ce moment une guerre ouverte contre le Japon.

Voilà donc l'origine de ces innombrables incidents de frontière qui eurent lieu avec une monotone régularité, jusqu'aux escarmouches sur les rives du fleuve Amour, en 1937, suivies par l'incident de Loukouchiao du 7 juillet qui marqua l'ouverture des hostilités sino-japonaises.

Les escarmouches de l'Amour ne provoquèrent pas un grand intérêt dans le monde. Sibérie, Mongolie, Mandchourie ne représentaient, pour la grande majorité des Européens et des Américains, que des noms de régions mystérieuses de l'Asie. Ceux qui s'étaient penchés avec quelque intérêt sur les affaires d'Extrême-Orient voulurent y voir un signe de la déplorable faiblesse de l'armée rouge, car sinon les Soviets n'auraient fait qu'une bouchée de la Mandchourie, repoussant les Japonais jusqu'à la mer. Personne ne voulut croire que Staline poursuivait une politique de patience, tellement normale en Extrême-Orient.

Cependant, malgré cette faiblesse apparente, pas un pouce de territoire soviétique ne fut cédé au Japon dont la force était continuellement sapée par la perte en hommes et le coût du colossal effort consistant à maintenir une armée tout au long de l'interminable frontière mandchourienne.

Une fois de plus, Staline tendit au Japon un pacte de non-agression, mais il retira promptement son offre lorsqu'il entendit parler de « zones démilitarisées » ou d'autres propositions qui avantageaient singulièrement le Japon. Et tout en tendant le pacte d'une main, de l'autre il offrait un traité à Tchang-Kaï-Chek.

LE JAPON SE RABAT SUR LA CHINE

A part une erreur psychologique au sujet de Tchang-Kaï-Chek, qu'il croyait faire cause commune avec les communistes chinois, la politique de Staline à l'égard de la Chine fut clairvoyante. Il s'était depuis longtemps rendu compte que la Chine avait besoin « d'être secouée » et que, pour atteindre ce but, il devait, tant par son flirt avec le généralissime que par les incidents de frontière ininterrompus, faire enrager le

(*Lire la suite en page 11*)

VLADIVOSTOK

base soviétique à 2 heures de vol de Tokio

Base avancée à l'extrême pointe orientale de l'Asie, Vladivostok est une arme chargée, braquée dans le dos des forces nippones.

Pour le moment, la Russie demeure dans l'expectative. Mais il se peut que dans un avenir assez proche, Staline décide de passer à l'action. C'est à ce moment que la place forte de Vladivostok sera appelée à jouer son rôle de premier plan.

La plus grande force de Vladivostok réside dans sa position de base aérienne offensive. Si, pour une raison ou pour une autre, son activité aérienne devait être réduite, Vladivostok perdrait une bonne partie de sa puissance.

A l'instar des Japonais, il est probable que les Russes désirent commencer la guerre en Extrême-Orient par des coups de surprise. Ces coups peuvent être frappés seulement en partant de Vladivostok.

UNE VILLE PAUVRE, UN ARSENAL SOUTERRAIN

La ville elle-même ne présente aucun aspect particulier. Elle ressemble aux autres villes pauvres de la région. De loin, il semble que les maisons de Vladivostok, construites sur les flancs des collines, aient glissé jusqu'à la rive. Ces habitations sont pauvres en général, et plusieurs d'entre elles ne sont faites que de huttes en bois. Quelques-unes sont en maçonnerie, mais aucune construction ne possède plus d'un étage. Une seule rue, dans toute la ville, la Leninskaya, est entièrement pavée. Les habitants sont pauvrement vêtus. Ce sont en majorité des Russes, auxquels sont venus se mêler des Mongols et d'autres indigènes originaires des steppes avoisinantes. Par contre, les soldats et les marins portent des uniformes en bon état; ils sont bien équipés et bien armés.

Vladivostok est une ville industrielle, mais ses industries visent à des buts de guerre. C'est en même temps une forteresse, une base navale et une base aérienne. Les statisticiens soviétiques ont déclaré récemment que la population de la ville se montait à 500.000 âmes. Mais au moins la moitié de cette population n'habite pas les maisonnettes et les huttes. 250.000 soldats et marins vivent dans des casernes invisibles, bâties à plusieurs mètres sous terre, complètement protégées et armées. Vladivostok ne constitue pas l'arrière d'une zone militaire. C'est bel et bien une première ligne, dans laquelle tout a été prévu en attendant le choc qui devra se produire un jour ou l'autre.

Des collines sans aucune végétation, qui étalent leurs flancs jaunes de terre glaise et d'argile, des signes trigonométriques se détachent. Ils ne portent pas de noms. Ce ne sont que des chiffres, enregistrés sur les tablettes de tir des garnisons des forteresses. Dans les petites vallées courent des chemins qui, souvent, semblent se terminer en culs-de-sac. Ces prétendus culs-de-sac cachent les entrées des passages souterrains, et les caves sont remplies d'armes.

Çà et là, quelques rochers gris émergent du sol. Ce sont des dômes en acier camouflés par une couche de terre glaise. D'une ouverture actuellement bouchée, un canon géant surgira, pointant vers l'horizon sa gueule menaçante.

Chaque colline contient dans ses flancs plusieurs canons de seize pouces, des batteries côtières sur plate-formes. Chaque colline est peuplée par quelques-uns des 250.000 hommes qui n'habitent pas dans les maisons délabrées de la ville. Ils vivent près de leurs armes et de leurs munitions dont les stocks sont assez importants pour leur permettre de soutenir un long siège.

La disposition des batteries est parfaite du point de vue technique. Chaque groupe de bouches à feu domine une cible particulière. Pas une petite baie, pas un passage étroit entre les îles et les îlots, pas un point de débarquement possible qui ne se trouve sous le feu direct de cette puissante artillerie. L'attaquant éventuel devra passer à travers le réseau de cibles, dans lequel chaque point particulier est enregistré.

Les objectifs sont numérotés. Le n° 42 représente un étroit chenal que traverse en ce moment un torpilleur soviétique. Des unités ennemies sont sur le point d'entrer dans le chenal. Numéro 42! A cet ordre, tous les canons reliés à ce chiffre tonneront sans arrêt, envoyant leurs messages de mort dans une direction déterminée, et chaque obus atteindra l'objectif. Vladivostok est souvent couverte de brouillard, mais l'ennemi ne pourra pas en profiter pour rendre son approche invisible, car un bon nombre d'écouteurs a été installé sur la côte, et il pourra être détecté !

PRÉCAUTIONS CONTRE UN VOISIN DANGEREUX

A quelques milles au sud-ouest se trouve la frontière du corridor mandchourien-coréen. Là, d'importants effectifs japonais tiennent garnison, prêts à passer à l'attaque. Mais ces troupes également essuyeront le feu terrible de grosses batteries et devront traverser de grands champs dont chaque mètre carré a été miné, et où sauteront tous leurs chars blindés. Loin dans le nord, un dense réseau de fortifications s'étend sur une grande profondeur, protégeant Vladivostok d'une attaque de ce côté, si jamais l'ennemi arrive à percer en direction de Vorochilov.

Cette forteresse géante, encore plus puissante, techniquement, que Léningrad et Sébastopol, est entourée d'autres ouvrages puissants: ce sont les hangars souterrains, les véritables armes menaçant directement le cœur de l'Empire du Soleil-Levant. Naguère, l'aviation soviétique ne constituait, dans le meilleur des cas, qu'une assez bonne arme défensive. Actuellement, renforcée par des bombardiers lourds qui peuvent couvrir d'un seul coup d'aile des trajets de plusieurs milliers de kilomètres, elle constitue la plus grande menace offensive contre les îles japonaises.

Tokio, Yokohama et Osaka se trouvent à environ 1.200 kilomètres de Vladivostok. Kobé et Tsourouga n'en sont pas plus éloignées. Des bombardiers opérant contre ces villes n'ont pas besoin d'être surchargés par des tonnes d'explosifs. Les bombes incendiaires, tout en permettant une charge supérieure en essence, seront très efficaces contre des objectifs construits en matériaux particulièrement inflammables. Les Japonais savent parfaitement que quelques escadrilles seraient suffisantes pour réduire



Les Russes continuent à ravitailler les troupes chinoises. Voici une caravane de chameaux transportant vivres et munitions à travers la route montagneuse de Pamir, en direction de Si-Kiang. De nouvelles routes, jadis impraticables durant plusieurs mois de l'année, ont été aménagées à travers ce territoire.

en cendres une grande partie de leurs villes principales en une seule nuit. Par contre, les Russes se sont efforcés de rendre leurs aérodromes aussi sûrs que possible contre une attaque-surprise de la part des Japonais.

De leur côté, les Japonais installèrent un certain nombre d'aérodromes aussi près que possible de la frontière. Raichin et la base d'aviation maritime de Posseit sont connues. Les Russes prétendent que les Nippons possèdent au moins deux autres bases dans cette région et qu'ils en connaissent l'emplacement.

La guerre dans cette partie de l'Extrême-Orient commencera par une course dramatique. Des essaims de bombardiers japonais essayeront de détruire les bases et les appareils soviétiques. Des groupes nombreux de bombardiers russes essayeront de franchir la mer du Japon pour aller semer la destruction dans les villes nippones, avant que les chasseurs ennemis ne puissent les intercepter. Les Soviets savent que les Japonais ne comptent pas avec la vie, qu'aucun chasseur n'hésitera, pour abattre un appareil ennemi, de foncer sur lui avec son propre avion.

LA LUTTE SERA DURE

La tâche des Russes ne sera pas très facile. Des postes d'écoute japonais, installés sur la frontière, détecteront le départ des escadrilles soviétiques. Des formations de chasse prendront immédiatement l'air à leur poursuite. A une certaine époque de l'année, les Russes peuvent marquer un avantage: c'est lorsque le brouillard qui couvre Vladivostok peut leur permettre de rendre les bombardiers invisibles, jusqu'à ce qu'ils se trouvent au large. S'ils arrivent à franchir un premier barrage, les Japonais ont encore la ressource d'alerter les bases installées dans les îles. Les bombardiers russes devront affronter des centaines d'appareils ennemis, et ils devront les affronter seuls, car les chasseurs ne pourront pas les suivre sur de pareilles distances.

Les actions offensives japonaises contre les aérodromes souterrains de Vladivostok ne peuvent être efficaces que si les attaques se produisent au moment du décollage des escadrilles. Mais en U.R.S.S., la cinquième colonne n'existe pas; personne ne communiquera les plans soviétiques à l'ennemi.

La forteresse de Vladivostok est à l'abri des bombes, ainsi que les collines qui abritent les ouvrages militaires. Probablement la ville elle-même sera détruite, mais dans toute la Russie il n'y aura personne pour verser une seule larme. Les communiqués japonais annonceront la nouvelle avec fierté, mais elle sera accueillie de la part de leurs adversaires par des sourires ironiques.

Néanmoins, tout a été prévu pour une défense antiaérienne de premier plan. Le port de Vladivostok est un ensemble de baies formées par des îlots. Sur ces portions de terres entourées d'eau ont été aménagés les emplacements pour les batteries de D.C.A. Pendant la bataille de Moscou, le barrage antiaérien russe a prouvé une efficacité unique. Les Allemands n'ont pas pu détruire la ville, bien qu'à un certain moment ils se trouvassent pratiquement aux portes de la capitale. La D.C.A. de Vladivostok est aussi forte que celle de Moscou.

Le nombre de bombardiers que les Russes possèdent à Vladivostok est limité par l'étendue des aérodromes et des hangars souterrains. Ce sont des appareils modernes, ayant un rayon d'action très long. La base aérienne a fait son plein d'appareils. En cas de guerre, toutefois, si les pertes soviétiques s'avèrent lourdes, Vladivostok pourra assez facilement recevoir des renforts en bombardiers des Etats-Unis, et probablement les Russes aménageront dans la presqu'île du Kamtchatka des aérodromes de relais pour raccourcir la distance.

Les chasseurs à Vladivostok sont beaucoup plus nombreux et se comptent par plusieurs centaines. Le remplacement de ces appareils serait assez difficile. Ayant un rayon d'action relativement court, ils devraient voyager à travers toute la Sibérie, en volant par étapes.

L'artillerie de forteresse qui défend Vladivostok se monte à un millier de pièces, y compris les canons de gros calibre. Les canons de campagne sont moins nombreux. Les troupes de Vladivostok ne seront pas employées hors de leurs forteresses. L'attaque du Mandchoukouo et de la Corée incombe à d'autres effectifs stationnés dans le Nord-Est.

UNE FLOTTE DE PETITES UNITÉS MODERNES

La situation navale, finalement, est très claire: toute la flotte soviétique de l'Extrême-Orient est concentrée dans les eaux de Vladivostok; les bases de l'embouchure de l'Amour et dans le Kamtchatka n'ont plus actuellement qu'une importance secondaire. Des rangées de destroyers sont ancrés dans les petites baies: ce sont pour la plupart des unités jaugeant un millier de tonnes, légèrement armées et extrêmement rapides. Les grosses unités n'existent pas. Les quelques croiseurs légers qui complètent la flotte sont des navires vieux de quelque quarante ans, modernisés. Mais la partie la plus efficiente des forces navales soviétiques d'Extrême-Orient est constituée par un grand nombre de torpilleurs légers, et surtout par les sous-marins, qui se montent à plus d'une centaine. L'Amirauté russe, ne pouvant pas construire à temps une flotte de surface capable de tenir tête aux unités japonaises, s'est préparée à employer les tactiques navales allemandes dans les eaux asiatiques. Aujourd'hui, avec ses nombreuses armées qui combattent sur le continent et qui défendent des ravitaillements par voie de mer, les Japonais sont particulièrement vulnérables à la guerre sous-marine. Les sous-marins soviétiques, dont une trentaine jaugent de 1.000 à 1.500 tonnes, pourraient porter des coups terribles aux transports ennemis. De plus, le ravitaillement alimentaire du Japon dépend, en grande partie, des produits de la pêche. Les meilleures pêcheries alimentant le Japon se trouvant dans la partie nord de la mer du Japon, suffisamment près de Vladivostok pour permettre aux sous-marins russes de rendre la vie impossible aux pêcheurs japonais.

LE GÉNÉRAL STERN, AME DE L'ARMÉE SIBÉRIENNE

Le ravitaillement alimentaire de Vladivostok ne dépend pas de la chasse ou de la pêche. Les gouvernants soviétiques y ont emmagasiné suffisamment de réserves pour protéger sa population de la famine pendant longtemps. Les dépôts de vivres sont également aménagés sous terre. Seuls quelques entrepôts et quelques élévateurs de céréales sont visibles à la surface, et pourtant les vivres affluent dans la ville continuellement. Au nord de Vladivostok s'étendent des champs de blé sur plusieurs centaines de milles. Toutes ces ressources sont destinées à assurer le potentiel de guerre de la forteresse.

L'âme de l'armée soviétique de l'Extrême-Orient est le général Stern, le grand tacticien russe. Staline eut recours à lui lorsque les attaques russes se brisaient sur la ligne Mannerheim. Stern eut raison des Finlandais. Après l'agression allemande, même aux moments les plus critiques pour l'armée rouge, Stern n'a jamais été appelé à combattre sur le front occidental. Le front d'Extrême-Orient ne doit pas rester un seul jour sans son chef indispensable.

L'œuvre la plus marquante du général Stern a été la subdivision de l'armée d'Extrême-Orient. Il a toujours prévu que le Transsibérien pourrait être coupé en plusieurs points, et il organisa ses armées, ses réserves de vivres et de matériel de telle sorte que n'importe quelle attaque japonaise contre la ligne de chemin de fer ne pourra porter un coup à la puissance combattive des unités soviétiques. Les différentes armes composant les forces de Sibérie ont été distribuées sur tout le territoire en tenant compte de la nature du terrain. Tous les avions de première ligne ont été envoyés à Vladivostok, prêts à prendre l'offensive. Les appareils plus anciens, au nombre de 3.000, sont stationnés en des points où une action terrestre peut se développer. Les véhicules motorisés ont été adaptés à consommer de l'esprit de bois, se rendant indépendants des ravitaillements en combustible dans ces régions abondamment boisées.

Dans le Taïga, terres marécageuses à l'est de Chita, dix divisions de cavalerie, parfaitement pourvues d'un armement automatique moderne, ont été placées.

Autour de la puissante forteresse de Khabarovsk est concentrée l'imposante flottille de l'Amour, composée de canonnières modernes, pouvant efficacement coopérer avec la D.C.A. de terre, dans la défense du pont stratégique de l'Amour. La destruction de ce pont isolerait Vladivostok pendant très longtemps. Par conséquent, en cas de guerre, Khabarovsk sera mise aussi vite que possible en état de défense contre les Japonais, dont les avant-postes sont à quelques milles à peine. De Khabarovsk et de Chita, au moment du déclenchement des hostilités, les colonnes russes essayeront de développer un mouvement de pince enserrant Harbin. Une fois Harbin entre les mains des Russes, tout le Mandchoukouo sera en danger.

L'ARMÉE D'EXTRÊME-ORIENT EST INTACTE

Il est très peu probable que le haut commandement soviétique ait déplacé sur le front ouest des effectifs qui gardent les frontières de l'Extrême-Orient. Les mouvements de troupes entre le 24 avril 1941 et le 5 mai n'ont pas dépassé cinq divisions qui constituent une espèce de réserve commune aux armées d'Orient et d'Occident. L'armée d'Extrême-Orient recrute maintenant ses hommes sur place.

Les Japonais sont depuis longtemps sûr leurs gardes. Alors que le trafic maritime entre Vladivostok et Tsourouga est devenu presque insignifiant et que les quelques voyageurs sont en peine pour trouver un bateau, le consulat japonais à Vladivostok a été considérablement renforcé; une agence consulaire japonaise a même été ouverte à Chita.

En juin 1941, Vladivostok comptait également un consulat allemand. Le consul du Reich habitait une maison au sommet d'une colline d'où il dominait le port. Il était connu comme un passionné de la photographie, et il aimait prendre des instantanés de ses amis, avec un arrière-plan romantique. Jusqu'au jour où la Guépéou lui fit remarquer poliment que les arrière-plans de ses photos n'avaient rien de romantique, mais plutôt représentaient l'extérieur d'ouvrages militaires.

Mais les Allemands aussi bien que les Japonais échouèrent dans leurs tentatives de s'engager à leur service des traîtres parmi la population indigène. Vladivostok demeure le canon braqué dans le dos du Japon. Et ses habitants militaires aussi bien que civils attendent le moment où l'ordre leur parviendra d'ouvrir le feu.

SUR LE FRONT SOVIETIQUE



Les victoires de l'armée soviétique se poursuivent sans arrêt. Au nord-est d'Orel les Russes ont percé les lignes allemandes, tandis que dans le voisinage de Kharkov les troupes de Timochenko refoulent toutes les attaques de l'ennemi. On s'attend aussi à une nouvelle offensive du général Yakhov sur le front central de Moscou. Une reconnaissance de scouts russes aux abords d'un village enfoui sous la neige.



Une grande offensive soviétique se développe dans le bassin du Donetz, et le haut commandement allemand est en train d'envoyer sur le front toutes ses réserves disponibles. Notre photo montre des canons abandonnés par les nazis dans les rues de Kerch, au moment de leur retraite.

NOS COTES SONT BIEN DEFENDUES

Les troupes britanniques du désert occidental se livrent à des manœuvres continuelles en vue d'une attaque-surprise de l'ennemi. Voici un reportage photographique qui illustre la façon dont les soldats anglais s'exercent sur nos côtes.



UNE ATTAQUE SIMULEE D'ENVAHISSEURS ENNEMIS SUR LA COTE OCCIDENTALE.





LES TROUPES DE DEFENSE SORTENT DE LEURS CACHETTES POUR CONTRE-ATTAQUER L'ENVAHISSEUR.



LES « ENVAHISSEURS » AVANÇANT LE LONG DE LA COTE SONT SURPRIS PAR UNE EMBUSCADE.

L' « ENNEMI » SE REND.



S.E. Moustapha El Nahas pacha à son bureau à la Présidence du Conseil, au cours d'une interview accordée à M. Kennedy de l'Associated Press.

L'allocution que le chef du gouvernement a prononcée à la radio comptera parmi les plus importantes, si ce n'est la plus importante de celles qui furent prononcées par un chef de gouvernement en Egypte. Pour la cinquième fois, Nahas pacha prend le pouvoir et comme chaque fois, et plus que chaque fois, dans des circonstances graves « pour obéir, dit-il, à la voix de ma conscience, à l'ordre de mon roi et à l'intérêt suprême de ma patrie ». Cette fois, pourtant, la situation est encore plus délicate, car il ne s'agit pas seulement de mettre de l'ordre dans la maison et de rétablir ce qui fut détruit, mais de dominer une situation de tous côtés périlleuse. La politique de l'Egypte tant intérieure qu'extérieure se présente aujourd'hui sous l'angle de la guerre « dont nous aussi subissons, directement ou indirectement, dit Nahas pacha, les rigueurs matérielles et morales ». L'Egypte est entraînée fatalement dans la marche des peuples vers l'avenir. Cela, les chefs successifs du gouvernement égyptien depuis la guerre ne l'ont pas tous compris, ou du moins ils ne l'ont pas compris avec le sérieux qu'il fallait. Cette incompréhension a été la cause de bien des erreurs dont quelques-unes risquaient de placer le pays en face d'un dilemme tragique. Plus clairvoyant, d'une probité intellectuelle rare, Nahas pacha a tenu le langage viril et honnête, courageux aussi, d'un vrai chef, d'un véritable homme d'Etat.

C'est en fonction de la guerre qu'il mesure ses nouvelles responsabilités. Il ne s'en cache pas. Rien ne lui répugne plus que les jeux étranges de la politique pure. « Nous vivons des temps graves, des temps exceptionnels, déclare-t-il, et je n'ignore pas que les conditions de la vie publique et privée ont subi des transformations importantes, mais qu'on ne croit pas que ces transformations seront passagères. Elles constituent la préface d'une évolution profonde. Demain, quoi qu'on dise ou fasse, l'aspect du monde sera différent de celui que nous avons connu. Les souffrances endurées, les désillusions, les leçons de la guerre, la lumière projetée sur le passé récent forment le climat de l'humanité nouvelle dans l'orientation sociale dont le gouvernement est plus que personne intéressé à appliquer les bienfaits à l'Egypte et aux Egyptiens. » Détaillant plus loin les nuances de sa pensée, il ajoute : « Politique intérieure, politique extérieure, je voudrais qu'elles forment ensemble un tout honnête et harmonieux et que nous poursuivions, les uns et les autres, à l'abri des intrigues, l'œuvre de redressement dont dépendent, dans l'avenir, la grandeur de l'Egypte et, dans le présent, son évolution et son salut. » Et enfin: «Je ne crois pas qu'à aucun moment la tâche ait été plus lourde pour un chef de gouvernement, mais cette tâche me paraîtra légère si j'ai la force de remplir quelques-unes des réformes attendues, soulager quelques-unes des misères publiques, corriger les errements du passé et considérer l'avenir sous la vision des modifications inévitables qui doivent précéder l'aube d'un ordre meilleur et plus humain. »

On ne pouvait mieux définir la position prise par le nouveau gouvernement, ni indiquer plus clairement ses intentions, ni affronter plus nettement ses responsabilités. Une chose est certaine : c'est qu'en ce moment, Nahas pacha seul avait assez d'autorité et de désintéressement pour oser parler avec une modération aussi inattendue que significative des problèmes vitaux de l'heure. Rien n'est plus émouvant que l'attitude de l'homme sur qui repose tout le poids du pays, attitude à la fois de modestie et de simplicité, inspirée autant par l'optimisme foncier qui fit toujours sa force que par la clairvoyance de son esprit. C'est le moment de répéter que son intelligence est exactement celle du chef, non seulement d'un mouvement national, mais d'un gouvernement national dans une étape décisive. Intelligence directe qui sacrifie volontiers l'éclat à l'unité et ne se disperse jamais ; intelligence ramassée, robuste, ennemie de la frivolité, intelligence positive et d'une belle indépendance. Si l'on ajoute à cela une sensibilité fraîche et vive, une cordialité pleine de bonhomie, on comprendra qu'il ait aussi rapidement acquis un prestige que n'a jamais eu aucun autre chef politique.

LA POLITIQUE EXTÉRIEURE

Ainsi, toute la politique du nouveau gouvernement est commandée par la triste réalité de la guerre. Nahas pacha ne perd pas de vue, naturellement, que l'Egypte n'est pas une combattante dans le sens exact du mot. La guerre, cependant, est à ses portes et elle a même subi de grands dommages du fait des raids aériens, sans compter que bien des vies humaines ont été sacrifiées. De plus, les conséquences mondiales des hostilités, elle les ressent par les privations qu'elle endure et par l'inévitable déséquilibre de sa vie économique et sociale. La guerre ne peut donc être ignorée par elle, et elle ne peut pas s'en désintéresser. C'est Nahas pacha luimême qui a qualifié la guerre actuelle de révolution universelle. Par là, ne laisse-t-il pas entendre qu'en face de cette révolution la plus grande faute d'une nation, d'un gouvernement et d'un peuple est de faire de l'égoïsme une vertu patriotique ?

La situation de l'Egypte est donc bien définie. Elle veut vivre libre et indépendante. Mais cette indépendance et cette liberté, elle ne saurait (ni elle, ni aucune nation, et même la plus puissante) en assurer l'exercice dans la solitude d'un splendide isolement ou la vaine fierté d'un chauvinisme exclusif. La pensée de Nahas pacha n'hésite pas. Tout au plus s'exprime-t-elle par de subtiles nuances. Le traité qu'il a négocié, qu'il a signé et dont il fut le principal artisan, il le tient pour le pivot de la politique extérieure de l'Egypte. Ce nationaliste et ce démocrate éprouvé admet que le nationalisme est toujours plus riche de vertus quand il s'insère dans le cadre d'une sincère solidarité internationale et que la démocratie n'a de réalité que si elle unit, à travers les mers et les continents, des hommes se réclamant des mêmes principes et prêts à consentir les mêmes sacrifices pour le triomphe d'un même idéal d'humanité.

Dans les circonstances où il fut signé, le traité anglo-égyptien avait, aux yeux de Nahas pacha, une portée toute spéciale, aussi importante par la lettre que par l'esprit du texte. Ne précise-t-il pas, d'ailleurs, « que ce traité a été signé autant pour la sauvegarde de l'indépendance nationale qu'en prévision des jours comme ceux que nous vivons » ? Une telle déclaration a son prix et sa signification. « Demain ne sera lumineux, dit-il, que si le soleil se lève sur la victoire de la liberté et de la morale.» Et l'homme d'Etat va s'expliquer : « Pour nous, Egyptiens, nous devons nous dépouiller des préjugés qui font la faiblesse des peuples aussi bien que des individus, car, placés en face du plus troublant problème qui se soit posé aux hommes, depuis des siècles, nous devons comprendre que la pire faute serait de ruser avec la réalité et de nous accrocher à l'accessoire en oubliant le principal. » On écoute avec soulagement l'honnête politique s'exprimer avec une telle hauteur de vues. Il ne craint pas la vérité qui a des droits sur nous tous, individuellement et collectivement, la vérité qui seule, et en politique comme pour le reste, peut nous éclairer utilement.

Le traité est donc, pour l'Egypte, l'expression d'une réalité agissante. Dans le monde en gestation, il est souhaitable, en effet, que la solidarité entre les fils d'une même patrie se complète de la solidarité des peuples entre eux. L'amitié inscrite au traité d'alliance, Nahas pacha la tient, patriote ardent, pour la plus intelligente et la plus active des nécessités. Ceux qui pensent autrement ne sont sincères, à notre sens, ni vis-à-vis d'eux-mêmes ni vis-à-vis de leur pays. Le traité n'est pas une charge accablante, mais la simple expression d'une politique clairvoyante et véritablement nationale. Nahas pacha veut aller vite et voir clair. Il entend, pour le temps qu'il faudra, défendre le traité comme une partie du patrimoine national, et c'est la meilleure façon, affirme-t-il, de réaliser aujourd'hui le destin de la patrie égyptienne.

LA POLITIQUE SOCIALE

Cette vue réaliste du nationalisme en politique extérieure qu'exprime par ses actes autant que par sa pensée Nahas pacha au nouveau tournant de sa carrière, s'accompagne d'une vue non moins réaliste en politique intérieure. Mais le réalisme de Nahas pacha n'a rien de court ni d'arbitraire : « Je ne crois pas qu'on puisse faire œuvre utile si on n'a pas conscience de la réalité et si, en même temps, cette réalité ne s'efforce pas de s'inspirer d'un idéal. » Il ne pouvait pas mieux expliquer l'attitude qu'il a toujours prise vis-à-vis des multiples problèmes dont il avait à discuter, soit dans l'opposition, soit au gouvernement.

Depuis longtemps, la politique intérieure, la politique proprement dite, s'est présentée à ses yeux sous la forme finale d'une politique sociale. Mais une politique sociale ne peut être réalisée par aucun extrémisme, ni de droite, ni de gauche. Or Nahas pacha a toujours vécu dans un climat étonnant, vraiment unique par le bouillonnement sentimental, les élans irrésistibles, la hardiesse des légitimes révoltes, bref le dynamisme exaspéré des volontés tendues vers un but de libération, et c'est pourquoi il est mieux armé que personne pour aborder de face, avec une riche expérience de la politique, des événements et des hommes, le grand problème social qui constitue pour l'Egypte, et avant tout pour les classes humbles égyptiennes, une question de vie ou de mort.

Il faut apprécier la modération qu'il apporte à ne rien brusquer et, surtout, à ne pas se laisser entraîner sur le terrain des réformes improvisées. Les revendications sociales n'ont jamais cessé, même sous les régimes les plus aristocratiques, de vivre d'une vie ralentie dans les profondeurs de la société. C'est ici qu'on reconnaît l'éminente sagesse d'un chef qui, venu du peuple, se refuse aux flatteries faciles et ne s'arrête pas aux théories où les idées opposées peuvent se modeler indifféremment au goût du jour, où la philosophie elle-même formule ses contradictoires hypothèses. Il y a des réalités plus angoissantes, il y a la guerre et ses causes lointaines, il y a l'Egypte qui souffre de ses répercussions multiples, il y a l'anxiété de chacun devant le mystère qui s'annonce. Il y a surtout le peuple de ce pays, modeste entre tous et entre tous travailleur et patient qui, dans ses couches profondes, est véritablement malheureux, presque démuni de l'essentiel.

La politique sociale de son gouvernement, Nahas pacha ne la définit ni en

termes pompeux, ni en périphrases emphatiques. Elle est dans les actes immédiats. Le gouvernement a prêché d'exemple en reconnaissant à l'ouvrier au service des administrations officielles un minimum de salaire. Voilà une décision importante. Elle était urgente, mais le Président du Conseil n'entend pas qu'on y voit une sorte de mesure révolutionnaire. Il hésite à lui donner forme de loi. Il voudrait qu'elle eût la vertu de l'exemple : « C'est un point de départ, déclare-t-il, et je voudrais que ce départ ne soit manqué par personne et que les chefs d'entreprises et d'industrie, que les hommes d'affaires apportent d'eux-mêmes à la charte du travail les réformes indispensables, évitant ainsi que les lois interviennent pour fixer les modalités des nouveaux rapports entre l'employeur et l'employé. Les lois sont meilleures et plus efficaces lorsqu'elles renforcent les mesures prises et consacrent un état social déjà entré dans les mœurs, car les lois doivent, toujours et autant que possible, être tolérantes et devenir elles-mêmes le miroir où se reflète la tolérance des mœurs ». Conseil pressant qui doit être suivi si l'on veut éviter la destruction totale d'un état social où le travailleur est opprimé chaque jour davantage. Nahas pacha en donnant ce conseil affirme cependant, avec force, que le plus grand danger résiderait dans un bouleversement qui modifierait du tout les rapports du capital et du travail : « Ce serait une des mauvaises conceptions de la nouvelle évolution des idées qui se traduirait immédiatement par des catastrophes. » Cela, il veut l'éviter, mais en même temps il a conscience que le moment est extrêmement grave. Le triste présent est commandé par les cruelles expériences sociales qui furent une des causes de la guerre et qui nous forcent, dit encore Nahas pacha, à réfléchir sur la somme des erreurs de toutes sortes qui ont créé entre les continents, les pays, les classes et les hommes eux-mêmes des barrières inadmissibles. C'est sur ces mots qui expriment une émotion retenue et d'autant plus poignante que le chef du gouvernement nous invite, en concluant, à mettre nos pas les uns dans les autres.

Il vient d'esquisser une politique. Elle est à ses débuts, mais chacun est attentif au succès de cette première expérience. Par elle, et ce sera le grand honneur de Nahas pacha, l'Egypte est entrée dans la voie des réalisations sociales. Il appartient désormais à ceux qui, hors du gouvernement, partagent avec lui les redoutables responsabilités de l'heure, d'aider à une évolution inévitable. Le gouvernement le plus sage est celui qui prétend concilier ce qui longtemps parut inconciliable et qui, en fait, peut et doit à l'avenir se concilier : les classes hier opposées. Mais si les arguments ne manquent pas en faveur de la multitude des classes sociales, en vue précisément d'une contribution harmonieuse de l'effort général, il est prudent qu'un nivellement, au moins partiel, intensifie les énergies et élargisse les horizons.

GEORGES DUMANI

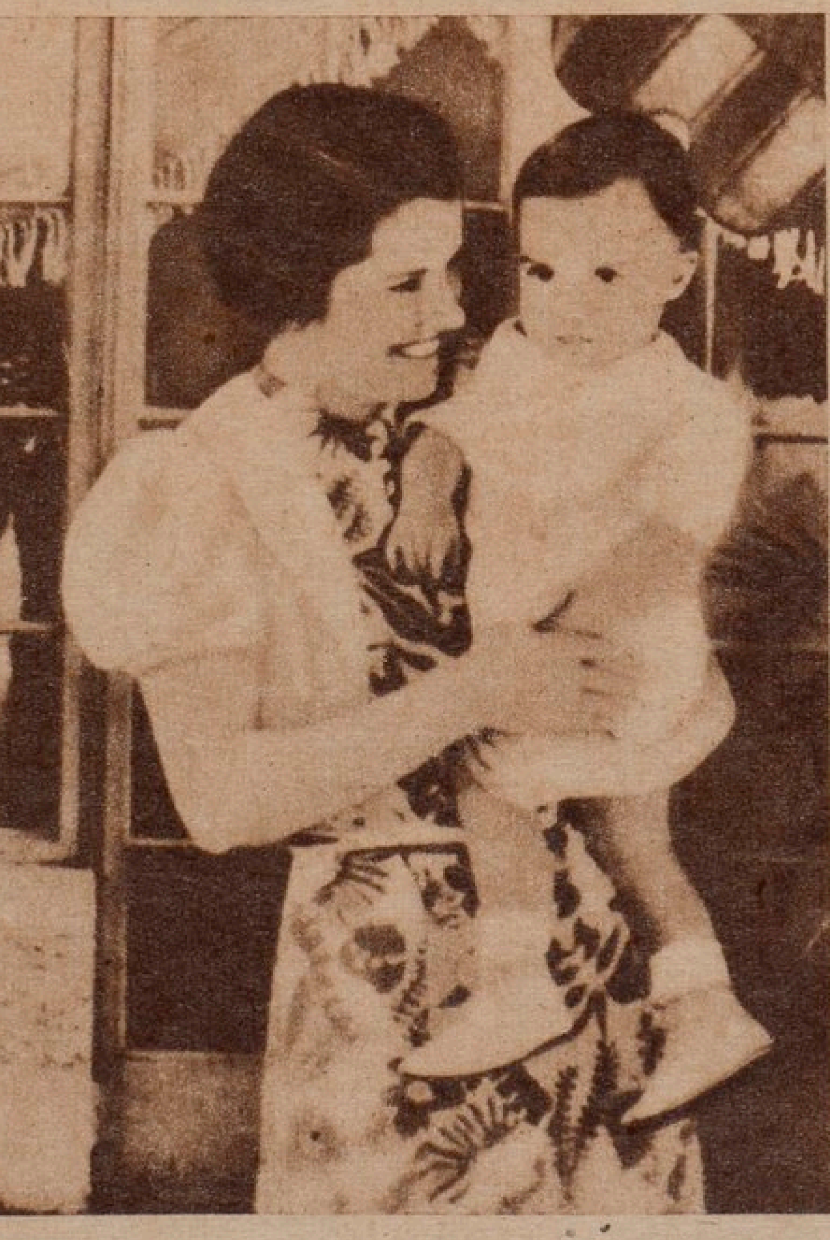


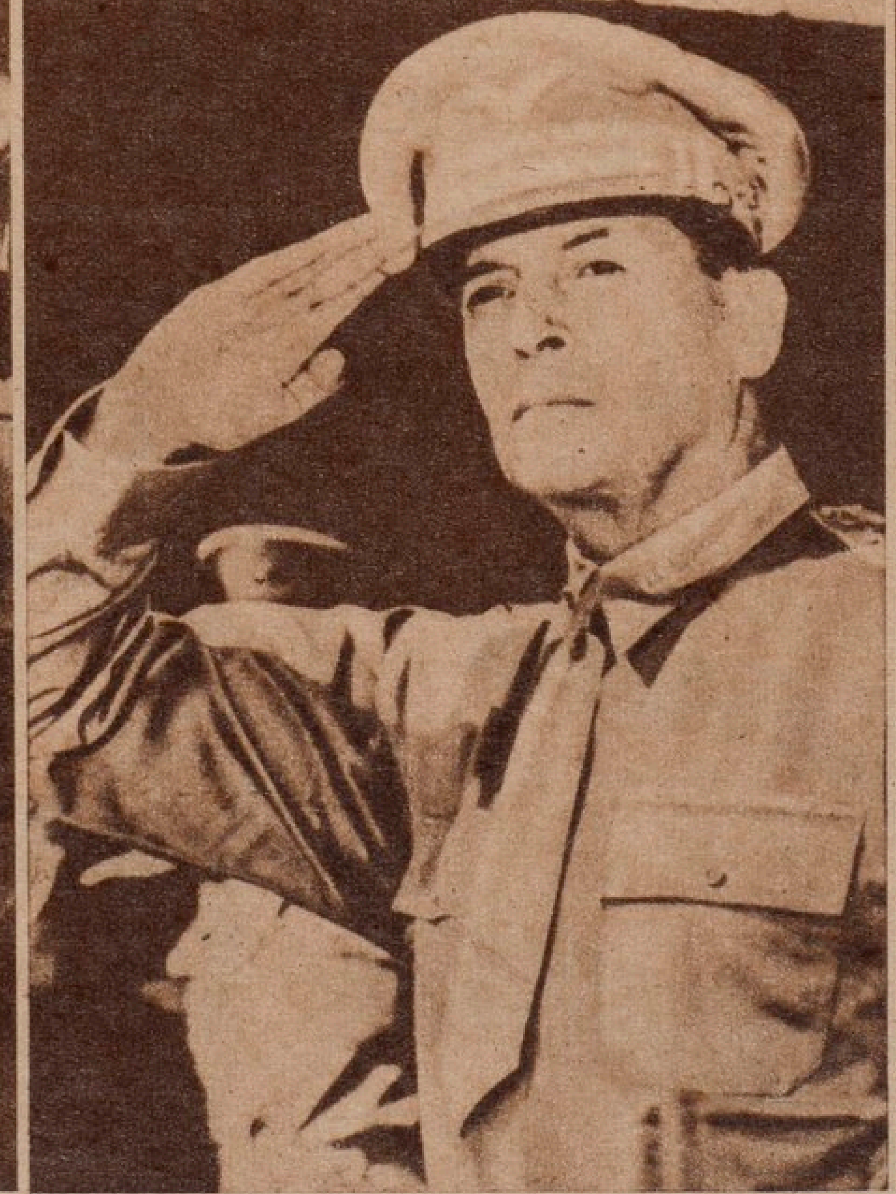
MAC ARTHUR RESISTE
à Corregidor et dans la presqu'île de Batan

Les Philippines continuent de résister vaillamment aux assauts répétés de l'offensive ennemie, et les troupes du général Mac Arthur se signalent par de remarquables exploits qui font l'admiration du monde. La supériorité écrasante des armées japonaises, tant terrestres qu'aériennes et navales, l'a obligé d'abandonner Manille et, aujourd'hui, c'est dans la presqu'île de Batan que se déroulent de furieuses batailles au cours desquelles les troupes de Mac Arthur se défendent bravement, faisant subir à l'ennemi des pertes considérables et empêchant son offensive de progresser.

C'est le 24 janvier exactement que l'ennemi commença son attaque massive sur l'île, débordant son flanc gauche, s'infiltrant à travers les côtes et atteignant la baie de Subic où se trouve la base navale américaine d'Olangapa. Par une manœuvre habile et une brillante contre-attaque, avec son artillerie et ses troupes, Mac Arthur réussit à dégager complètement son flanc droit menacé par l'ennemi.

Batan est formée, comme on le voit sur notre carte, par deux volcans éteints dont le cratère original, sis à 4.200 pieds de hauteur, sert aujourd'hui de forteresse aux troupes américaines. C'est là que celles-ci ont pris pied, comme aussi dans la petite île de Corregidor, empêchant ainsi les forces nippones de faire un usage étendu de la baie de Manille. Véritable épine dans le dos des troupes japonaises, la garnison de 50.000 hommes du général Mac Arthur tient tête à une armée trois fois supérieure.


La jeune femme du général Mac Arthur, que celui-ci a épousée en secondes noces, avec son enfant.


Le général Douglas Mac Arthur, commandant en chef des troupes américaines dans les Philippines.

DEUX PUISSANCES ORIENTALES...

(Suite de la page 7)

Japon au point de déclencher la guerre contre la Chine.

L'immense empire aurait eu à supporter des souffrances et des pertes, mais une saignée était peut-être le remède qu'il lui fallait. Quant à considérer l'éventualité d'une conquête de la part du Japon, il ne fallait même pas y songer: rien que par sa masse et par sa population, la Chine absorberait n'importe quel envahisseur.

Les stratèges allemands murmurèrent aux oreilles des chefs japonais « blitzkrieg », en pointant le doigt sur Pékin. Des préparatifs fiévreux furent entrepris, pour déclencher une bataille foudroyante qui aurait livré aux Nippons toute la Chine du Nord d'un coup.

Le blitzkrieg ne présentait pas une seule probabilité de succès en Orient et, très bientôt, les Japonais se trouvaient avec une armée immense, engouffrés dans un pays infiniment étendu, sans ressources, avec les troupes chinoises les harcelant continuellement et une population refusant systématiquement de cultiver du riz ou d'effectuer n'importe quel travail dont l'envahisseur aurait pu tirer avantage.

A coup sûr quelque chose n'allait pas. Toujours plus étonné, le Japon fut obligé de reconsidérer toutes ses belles notions de victoire-éclair et de s'apprêter à s'aventurer dans une guerre longue et désespérée qui devait absorber toutes ses ressources. Pendant une année l'armée japonaise usa sa puissance à Canton, Nankin, Fou-Tchéou, Hankéou. Mais, malgré les conseils, désormais revus et corrigés, de ses conseillers allemands, elle progressa très peu.

LE JAPON SIGNE LE PACTE

Soudain, une alarme vint du Nord. Une fois de plus il y avait des troubles sur la frontière mandchourienne. « L'armée rouge, dirent les Allemands aux Japonais, s'est incroyablement affaiblie par les purges de sang. Faites un coup de main sur le lac Khasan. Emparez-vous de Chang-Kou-Feng »

De très forts détachements de troupes furent retirés hâtivement de Chine, alors que des rumeurs étranges se répandaient dans le monde. Les Soviets étaient sur le point d'intervenir dans le conflit sino-nippon. Ils étaient sur le point de déclencher une seconde guerre russo-japonaise, pour venger la défaite de 1905.

En fait, les Soviets, solidement retranchés à Chang-Kou-Feng, attendaient l'arrivée des Japonais. Ils leur infligèrent une correction telle que les petits hommes jaunes durent reculer après avoir laissé des victimes nombreuses sur le terrain.

La voix du Kremlin se fit entendre une fois de plus: « En avez-vous eu assez? Etes-vous prêts à entamer des négociations pour la signature d'un pacte de non-agression? »

Les Japonais hésitaient encore. Admettre leur défaite après les rapports sur la faiblesse des forces armées russes, il ne fallait pas y penser. D'autre part, la situation en Chine empirait tous les jours, les finances japonaises étaient précaires, et l'alliée sur laquelle ils comptaient tellement, l'Allemagne, avait clairement déclaré qu'elle ne pouvait fournir aucune aide militaire pour l'affaire de Chang-Kou-Feng. En vain, les Nippons cherchèrent-ils une solution au dilemme auquel ils avaient à faire face. Ils n'en trouvèrent point. « Oui, finirent-ils par déclarer aux Soviets, nous acceptons de négocier. »

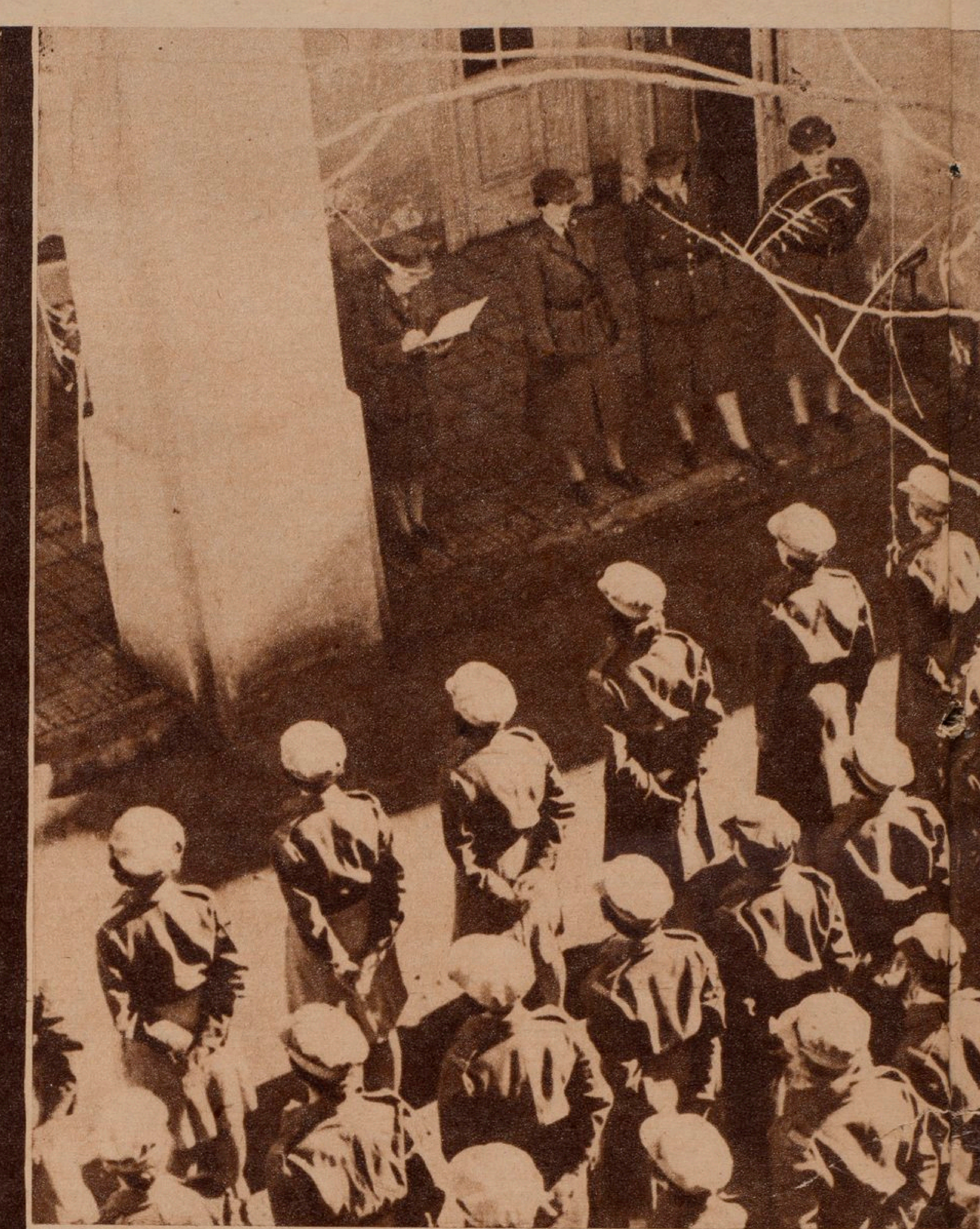
Pendant que Litvinov flirtait avec les Japonais, au sujet des zones démilitarisées, la Chine du Sud-Ouest recevait de l'U.R.S.S. des canons, des avions, des mécaniciens et des pilotes. Personne ne sut par quelle voie ce matériel parvint en Chine, car la route Turkestan-Si-Kiang était, à la connaissance de tous, inachevée. Pourtant, le fait est que les forces chinoises en prirent consignation.

Aujourd'hui le Japon s'est lancé dans une nouvelle guerre, contre des puissances de première grandeur. Et malgré les premiers succès qu'il a pu s'assurer, il est obligé de tourner constamment un regard angoissé vers le Nord-Ouest, vers Moscou, où un homme médite et peut agir ensuite avec la rapidité de l'éclair.

Les WAAS en parade



VOILA COMMENT UNE W.A.A.S. DOIT FAIRE LE SALUT MILITAIRE.



L'APPEL MATINAL.



LE PAS DE PARADE.



GAUCHE, DROITE. LES W.A.A.S. SONT PARFAITEMENT DISCIPLINE-

Chaque semaine les W.A.A.S., dirigées par un sergent-instructeur, subissent des cours spéciaux d'entraînement. Voici différentes phases des exercices auxquels elles sont soumises sous l'œil bienveillant de leurs instructeurs.

INE. LA LEÇON EST PARFOIS GAIE.



Le plus jeune membre apprenti de l'escadron yougoslave faisant partie des forces aériennes alliées dans le Moyen-Orient. Agé de 14 ans, il vint de Yougoslavie à travers la Grèce et son ambition est de devenir pilote.

LES YOUGOSLAVES poursuivent la lutte

Le 27 mars prochain, une année se sera écoulée depuis le coup d'Etat de Belgrade, à la suite duquel S.M. Pierre II assuma les responsabilités du pouvoir. Depuis, la Yougoslavie est en guerre avec l'Allemagne. Quelques jours après l'entrée des troupes nazies dans la capitale dévastée du roi Pierre II, le monde apprenait que la lutte avait recommencé dans les montagnes de Serbie, et que des groupes d'anciens soldats avaient repris les armes et harcelaient l'envahisseur. Bientôt, cette guérilla devait prendre une extension considérable. Les patriotes serbes s'organisèrent jusqu'à former une armée régulière, capable de livrer de véritables batailles à l'ennemi.

●

La résistance yougoslave avait trouvé un chef, dont la forte personnalité et l'indomptable courage devinrent bientôt célèbres.

Depuis plusieurs mois, les dépêches nous rapportent avec un laconisme nécessaire, de peur de fournir aux Allemands de précieuses indications, les exploits des Serbes qui combattent sous les ordres de Dragoslav-Drâza Mihaïlovitch, général de l'armée yougoslave et ministre de la Guerre du gouvernement de S.M. Pierre II.

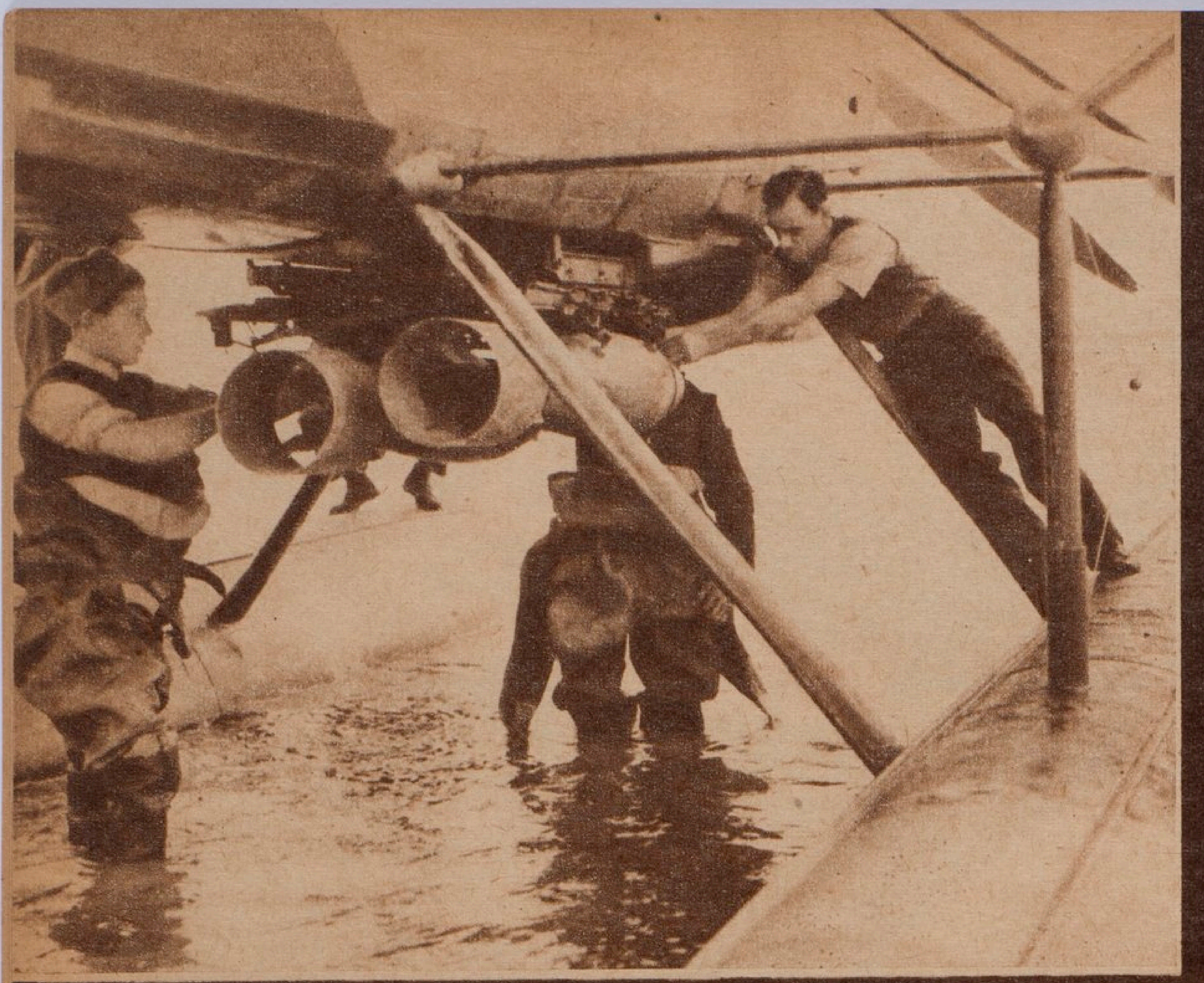
Le général « Drâza » représente le type de la « grande génération serbe » qui, de 1912 à 1918, à la suite de guerres victorieuses, réalisa l'unité des Serbes, des Croates et des Slovènes. Il est âgé de 45 ans et est doué d'une constitution physique à toute épreuve. Déjà, pendant la dernière occupation de son pays, entre 1915 et 1918, il avait commandé des détachements de guerilleros, sa nature hardie s'accommodant admirablement de la vie dangereuse du « commando ». Malgré sa jeunesse à l'époque, il accomplit des prodiges de valeur.

Mihaïlovitch monta graduellement tous les échelons de la hiérarchie militaire au service de l'état-major yougoslave. Fils d'une famille appartenant à un des clans paysans les plus anciens du centre de la Serbie, il jouit aujourd'hui, auprès des paysans, d'une popularité sans égale, qui lui permet de mener avec plus de facilité la lutte qu'il dirige contre les envahisseurs de son pays.

Il a toujours eu une prédilection pour l'infanterie où il servit en qualité de mitrailleur. Même après 1925, date à laquelle il fut breveté officier d'état-major, il demeura un fantassin passionné, suivant de près tous les progrès et toutes les évolutions de cette arme. Comprenant que les tactiques de guerre avaient complètement changé depuis le dernier conflit, il fut l'un des promoteurs des réformes qui devaient être appliquées à l'armée yougoslave. Pendant un certain temps, il servit en qualité d'officier de la garde royale. Sous son impulsion, cette unité devint en très peu de temps un modèle d'organisation. Comprenant que l'art militaire demandait des connaissances techniques très avancées, Mihaïlovitch se plongea dans de longues études et acquit une science sûre. Il fut appelé à donner des cours à l'Académie militaire. S'ils sont encore vivants, ses élèves doivent se trouver aujourd'hui à ses côtés, dans la forêt. Grâce à sa connaissance des langues étrangères — il parle entre autres couramment le français et l'anglais — Mihaïlovitch put élargir considérablement ses connaissances militaires et intellectuelles.

●

Lorsqu'on entend parler des exploits de Mihaïlovitch, on se l'imagine comme un soldat à la carrure imposante, à l'air martial et au visage farouche. Pourtant, à première vue, le général ressemble surtout à un savant, à un homme qui a passé sa vie penché sur des textes arides, et non à un chef qui pendant de longues années a connu la guerre dans toute son horreur et continue à diriger une lutte terrible. Encadré de lunettes aux cercles dorés, le visage pensif et intelligent du général Mihaïlovitch est celui de l'intellectuel, beaucoup plus que celui du soldat. Mais ce professeur d'Académie, cet homme studieux, peut devenir d'un moment à l'autre un foudre de guerre. Il paye de sa personne comme un simple soldat, se hasardant dans des expéditions folles. Il sait que si jamais il tom-





L'AVIATION YOUGOSLAVE AUX COTES DES ALLIES

Jour après jour, semaine après semaine, durant des mois, les aviateurs yougoslaves contrôlent une large sphère de la Méditerranée, à la recherche d'avions et de sous-marins ennemis. Ayant bravement combattu chez eux, ils quittèrent leur pays quand la situation devint critique, préférant continuer la lutte plutôt que de vivre sous le joug de l'ennemi. Ils vinrent dans le Proche-Orient où ils forment aujourd'hui un escadron valeureux dont les exploits ne se comptent plus. A gauche : un hydravion yougoslave s'apprête à prendre les airs. Au-dessus : un pilote yougoslave donne des instructions écrites à ses subordonnés avant de prendre son vol.

be entre les mains de l'ennemi, il terminera sa brillante carrière devant un feu de peloton.

Depuis toujours, sa devise a été : « L'Allemagne est l'ennemie mortelle de la Yougoslavie. Elle vise à la destruction de sa grandeur et de son indépendance. »

Un jour, dans les rues de Belgrade, il rencontra un groupe de jeunes gens faisant partie des jeunesses pro-hitlériennes et qui se livraient à une manifestation tapageuse. Bien que seul, il n'arriva pas à maîtriser son indignation devant un tel spectacle. Il affronta les têtes chaudes avec un calme glacial. Il leur dit que leur conduite était indigne, et voyant que les blancs-becs étaient peu disposés à l'écouter, il en gifla énergiquement quelques-uns, et tout seul mit les autres en fuite.

●

Aujourd'hui, Drâza Mihaïlovitch est le symbole de la liberté yougoslave. Ses ennemis, constatant qu'ils ne pouvaient pas s'assurer de sa personne par la violence, essayèrent des méthodes détournées pour venir à bout de leur opiniâtre adversaire. Ils offrirent de l'or et des avantages matériels à tout traître qui contribuerait à sa capture. Mais Mihaïlovitch est entouré de compagnons patriotes qui lui sont dévoués corps et âme.

Aujourd'hui, Belgrade, assiégé par les forces yougoslaves, est isolé du reste du pays. Les deux chefs ennemis ont compris que la menace de Mihaïlovitch n'était pas une simple rodomontade. Souvent, à la tête d'un détachement, il traverse les forêts qui entourent la capitale, et fait une apparition-éclair dans les faubourgs de la ville.

Voyant qu'il n'y avait aucun espoir de vaincre par la force, Dankelmann et Neditch essayèrent de parlementer avec lui.

C'est ainsi que, par une sombre nuit de décembre 1941, quelques officiers allemands, conduits par un homme de confiance de Neditch, se rendirent dans une clairière de la forêt aux environs de Belgrade, où les attendaient quelques hommes de Mihaïlovitch. Ceux-ci, après leur avoir bandé les yeux, conduisirent les parlementaires à travers les bois, d'abord à pied, ensuite en auto. Le voyage dura quelques heures, et lorsque les délégués ôtèrent leurs bandeaux, ils se trouvèrent en présence de Drâza. Ils ne purent s'empêcher de manifester leur surprise : ils s'attendaient à voir un comitadji hirsute et sauvage. Ils avaient devant eux un officier de l'armée régulière yougoslave, sanglé dans un uniforme et portant sur la poitrine les plus hautes décorations militaires. Mihaïlovitch les regarda calmement à travers ses lunettes et leur dit brièvement :

— Parlez.

Le commandant allemand lui exposa alors les conditions que le général Dankelmann lui offrait, contre une reddition : liberté de séjour dans une ville qu'il pourrait choisir à son gré et la vie sauve à tous les combattants. En même temps, une promesse formelle de la cessation des persécutions contre les civils.

Mihaïlovitch écouta impassible. Puis ses lèvres remuèrent :

— Quelles sont vos garanties ?

— La parole du général Dankelmann.

Mihaïlovitch répondit, et cette fois-ci ses paroles claquaient comme des coups de fouet :

— Votre Führer a plusieurs fois pris l'engagement solennel de respecter l'unité et l'indépendance du peuple yougoslave. Et chaque fois il a menti. Quelle valeur peut donc avoir pour nous la parole d'un quelconque de ses généraux ? La seule garantie qui pourrait nous satisfaire serait une évacuation immédiate du pays. Laissez-moi régler les comptes avec Neditch.

Naturellement, le général Dankelmann ne put accepter la proposition de son adversaire. La lutte reprit de plus belle, et les nazis s'acharnèrent plus que jamais contre la population civile.

●

Les forces qui combattent aujourd'hui, sous les ordres du général Mihaïlovitch, se montent à environ cent mille hommes. Les troupes régulières opèrent généralement par groupes de trente à quarante hommes, et pour certaines expéditions, leur nombre atteint cent vingt soldats. Chaque groupe forme une unité indépendante, placée sous le commandement d'un chef éprouvé. Dans l'armée de Mihaïlovitch, presque tous les combattants se connaissent personnellement, et cela leur permet d'agir avec souplesse et homogénéité. La méthode des opérations par groupes à affectifs réduits assure une plus grande élasticité de mouvements. La nature du terrain de bataille exige l'emploi presque exclusif de forces d'infanterie, qui se maintiennent en contact avec le commandement à l'aide de postes de T.S.F.

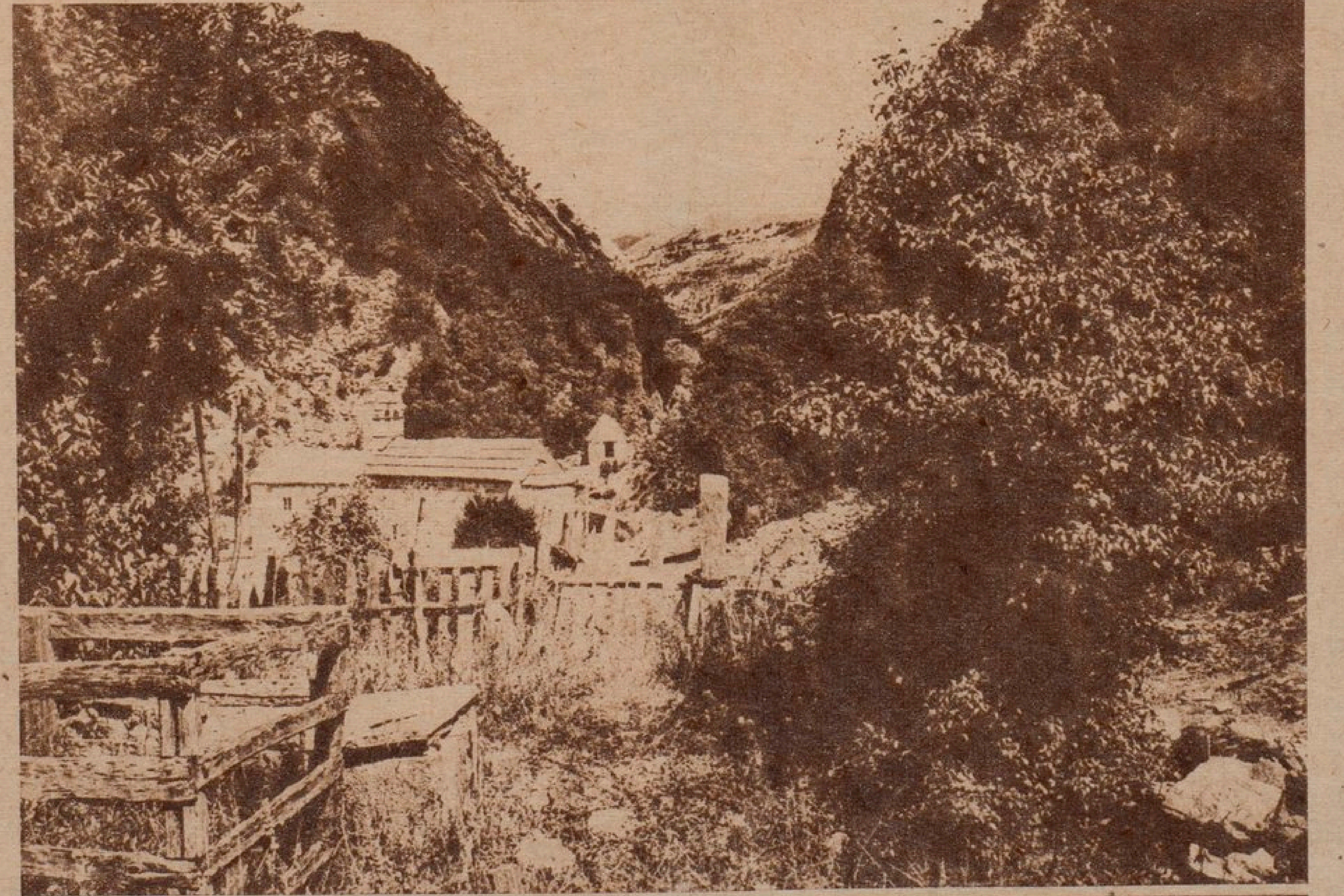
La cavalerie et l'infanterie motorisée opèrent la liaison entre les différents grands groupes.

Les hommes de Mihaïlovitch sont bien armés : fusils, mitrailleuses, armes automatiques, et canons de montagne transportés à dos de mulets. Au cours des grands combats qui se sont déroulés récemment dans l'ouest de la Serbie, les troupes yougoslaves employèrent également des canons de campagne qu'elles avaient pris à l'ennemi. Mais l'arme préférée des guerilleros est la grenade, qu'ils fabriquent eux-mêmes dans les montagnes.

Dans des cavernes naturelles ou creusées artificiellement à flanc de montagne se trouvent les dépôts de munitions et d'armes des forces de Mihaïlovitch. Des artisans confectionnent des crosses pour les pièces métalliques éparses, que les soldats ont réquisitionnées dans des arsenaux et des fabriques, ou ramassées sur le champ de bataille.

Les femmes serbes jouent également un rôle important dans la lutte pour la liberté. Elles s'occupent du ravitaillement ou bien servent en qualité d'infirmières dans les hôpitaux mobiles qui suivent les colonnes et dans ceux qui sont installés dans des aires inaccessibles au sommet des montagnes. Celles qui sont jeunes et de constitution solide combattent aux côtés de leurs maris et de leurs frères. Elles sont armées de fusils écourtés, plus légers et plus faciles à manier.

L'armé du général Mihaïlovitch ne se compose pas exclusivement de Serbes.



Un paysage typique de la Serbie de l'Ouest où le général Mihaïlovitch, à la tête de son armée, donne du fil à retordre aux troupes allemandes. Les gorges des fleuves et les profondes vallées de la région sont très propices aux embuscades dressées par les armées serbes.

Elle compte parmi ses rangs un grand nombre de Croates qui ont réussi à s'évader de la plaine occupée pour lutter dans les montagnes libres, et aussi plusieurs Bulgares qui, détestant les Allemands et animés par des sentiments panslaves, se sont ralliés aux Tchetniks de Mihaïlovitch. Cette force, en fait, s'est formée de tous les peuples slaves du Sud, et symbolise non seulement la Serbie, mais toute la « Sudslavie ».

A côté des forces régulières de Mihaïlovitch, de nombreux groupes de combattants irréguliers agissent indépendamment. On peut dire que, pratiquement, toute la nation serbe est révoltée contre les Allemands, les Italiens et les Hongrois qui l'oppressent.

●

Pour pouvoir maintenir son contrôle sur certaines régions, pour assurer un minimum de régularité dans ses communications, l'ennemi est obligé d'entretenir en Yougoslavie, d'après des renseignements authentiques, 31 divisions comprenant pas moins de 440.000 hommes. Ce chiffre dépasse de 30% les effectifs d'occupation en France et de 60% ceux de Norvège. Ces troupes tiennent garnison pour la plupart dans les régions de Serbie, du Monténégro et de la Bosnie-Herzégovine. Ainsi, les Italiens possèdent en Yougoslavie 15 divisions, soit 180.000 hommes, dont 5 divisions au Monténégro ; les Allemands 7 divisions, soit 112.000 hommes ; les Bulgares 6 divisions de 120.000 hommes et les Hongrois 3 divisions de 30.000 hommes. En outre, les deux Quislings Neditch et Pavélitch disposent chacun de cinquante à soixante mille mercenaires.

Le général Mihaïlovitch a non seulement réussi à établir son contrôle militaire sur certaines régions, mais il y a organisé une administration politique et civile.

La résistance yougoslave a sérieusement affecté le potentiel de l'Axe dans les Balkans. Aujourd'hui, toutes les voies de chemin de fer employées par les Allemands ont été déviées et contournent la Serbie, en passant par Bucarest et Sofia.

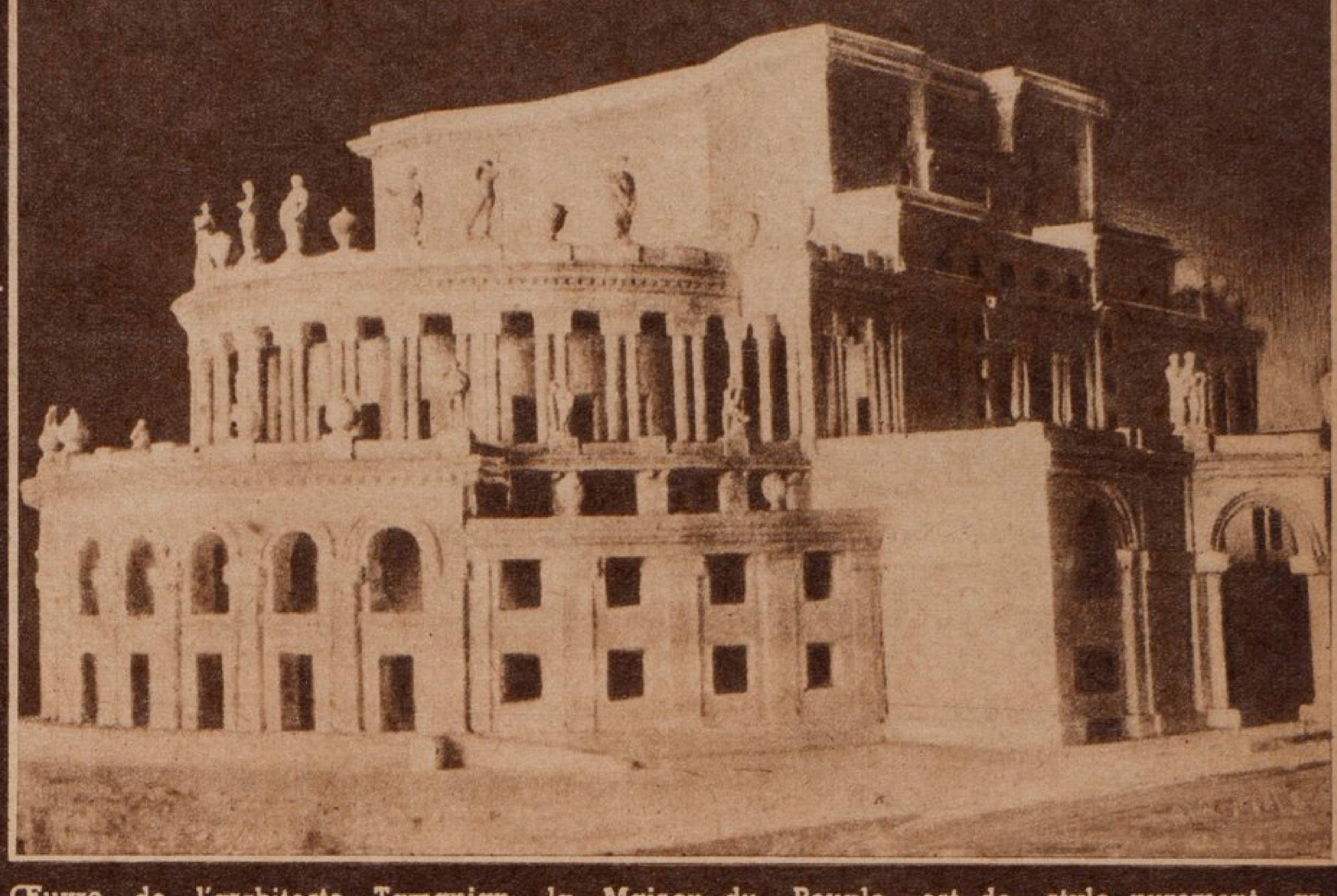
Avec les exigences du front oriental, qui engloutit les soldats allemands par milliers, la situation est devenue sérieuse pour les nazis. Le général Dankelmann a dernièrement attiré l'attention de Berlin sur les dangers qui pourraient résulter d'un retrait quelconque de troupes d'occupation en Yougoslavie pour les transférer sur le front russe. Une telle action, a-t-il dit, compromettrait sérieusement les possibilités pour les Allemands de tenir toute la partie serbe de la Yougoslavie.

Déjà, du propre aveu de la presse nazie, les Allemands ont perdu l'année dernière 200.000 wagons chargés de produits agricoles qu'ils voulaient exporter de Yougoslavie.

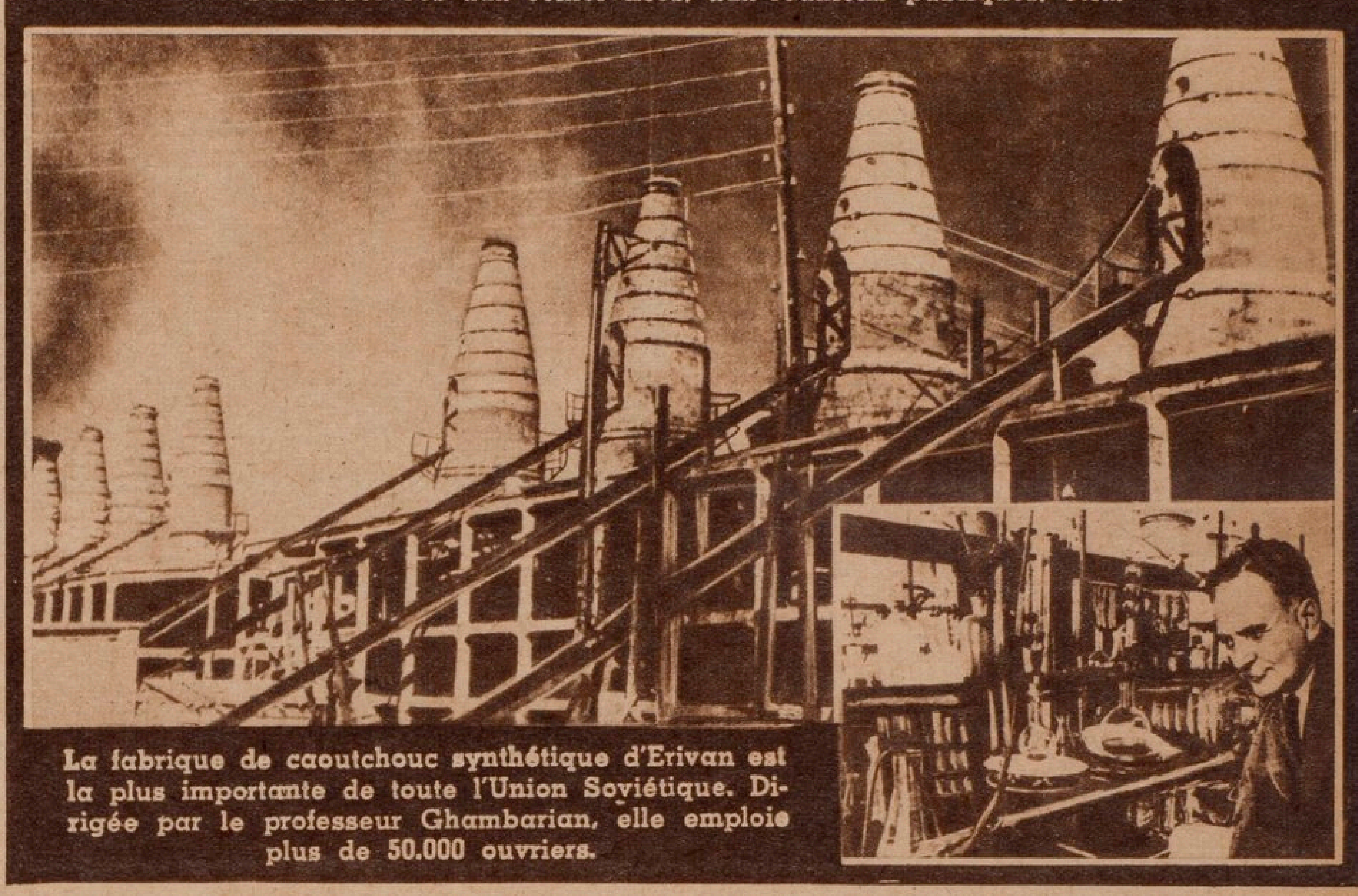
C'est là un témoignage éclatant de l'efficacité de la lutte entreprise par Mihaïlovitch et ses soldats.

L'ARMENIE

et son apport à l'effort de guerre



Œuvre de l'architecte Tamanian, la Maison du Peuple est de style purement arménien. Deux théâtres y sont contenus, un pour l'hiver et l'autre pour la saison estivale. Tous les perfectionnements de la technique théâtrale y ont été apportés. Plusieurs salles sont réservées aux conférences, aux réunions publiques, etc...



La fabrique de caoutchouc synthétique d'Erivan est la plus importante de toute l'Union Soviétique. Dirigée par le professeur Ghambarian, elle emploie plus de 50.000 ouvriers.

●

Une dépêche de Moscou annonçait récemment que des troupes fraîches originaires du Caucase étaient entrées en action sur les fronts de Kharkov et de Léningrad, où elles avaient pris part aux récentes contre-offensives soviétiques.

Cette nouvelle, jointe aux rumeurs selon lesquelles les nazis projetteraient, au printemps, une offensive en direction du Caucase, remet au premier plan de l'actualité cette région si convoitée.

Les différents peuples du Caucase sont en général assez mal connus du public. C'est là un tort, car leur histoire est extrêmement édifiante. Ainsi, le cas de l'Arménie est un exemple frappant des progrès extraordinaires que peut accomplir un petit peuple en un court laps de temps, pourvu qu'il jouisse de conditions économiques et sociales favorables. Une étude sur l'Arménie nous permettra de nous rendre compte du rôle important que joue actuellement ce peuple dans le grand effort de guerre de l'U.R.S.S.

●

UN PEUPLE CULTIVE ET HEUREUX

L'Arménie actuelle est aussi grande que la Belgique. Et le peuple arménien qui vit sur ce territoire et sur les terres limitrophes des deux républiques sœurs voisines, la Géorgie et l'Azerbaïdjan, se chiffre à près de 2 millions et demi.

L'Arménie constitue l'une des quinze républiques autonomes de l'Union Soviétique, avec Erivan pour capitale. Cette ville se trouve au centre de la plaine de l'Ararat, sur la rivière Zangou. Elle n'avait que 30.000 habitants en 1914. Aujourd'hui elle en a 250.000 et présente l'aspect d'une grande ville moderne, avec ses avenues asphaltées et ses boulevards, ses maisons à plusieurs étages, ses jardins publics, ses salles de théâtre et de cinéma, ses bibliothèques et ses clubs de toutes sortes. La Maison du Peuple à Erivan est une bâtisse qui suscite l'admiration des touristes avec ses nombreuses salles de conférences et avec sa salle principale de 3.000 places.

En Arménie, il n'existe pas de cabarets, salles de jeux, etc... Ils ont été remplacés par des groupements artistiques, des clubs littéraires, des terrains de sports et diverses autres institutions, dont les plus curieuses sont les clubs pour enfants et ceux des femmes parachutistes. C'est grâce à cette judicieuse organisation des loisirs, qu'en Arménie 92% de la population est lettrée et qu'il ne se produit que de rares cas de criminalité.

Mentionnons aussi qu'en Arménie les hôpitaux, sanatoriums, maternités, ainsi que les écoles sont absolument gratuits.

DU CAOUTCHOUC SYNTHETIQUE

L'apport de l'industrie arménienne à l'U.R.S.S. est appréciable.

En tête de cette industrie vient la fabrication du caoutchouc synthétique dont le centre principal est à Erivan. Fondée en 1930, cette usine s'agrandit d'année en année et sous peu elle occupera 40.000 ouvriers. C'est une usine modèle, comprenant de grands jardins, des terrains de sports, un hôpital, une bibliothèque, des laboratoires, etc... Elle est le grand fournisseur de l'aviation soviétique et équipe le matériel roulant de toute l'armée rouge. La direction de cette vaste organisation est assumée par le Prof. Ghambarian, un savant de grande renommée.

L'usine possède un outillage très moderne qui contribue pour une bonne part au maintien d'un prix de revient relativement bas et à la bonne qualité du produit. Mais le travail est facilité par le fait que la force motrice est fournie en abondance par les chutes d'eau du lac Sévan, qui actionnent des dynamos fournissant une puissance totale de 550.000 kwh.



L'Arménie est réputée pour ses fruits délicieux. De ses vignes célèbres sort le cognac Ararat, très apprécié par les connaisseurs.



Le lac Sévan est situé à près de 2.000 mètres au-dessus du niveau de la mer. Le projet de mettre à profit l'énergie disponible dans cette masse d'eau date de 1914. Mais son exécution fut ajournée, les ingénieurs de l'époque le jugeant irréalisable et les autorités hésitant à y investir les capitaux requis. La réalisation de la grande installation électrique actuelle est l'œuvre de l'ingénieur Ter Asvadzadourian, à qui les autorités soviétiques décernèrent la décoration de l'ordre de Lénine.

Aujourd'hui, la houille blanche est si abondante en Arménie que même les villages les plus retirés sont pourvus d'installations électriques.

Après la fabrique de caoutchouc synthétique et la centrale électrique du lac Sévan, il convient de citer les mines de cuivre et les fonderies de Ghapan et d'Allahverdi. Ce fameux centre minier qui fournissait les 27% de la production de cuivre de l'U.R.S.S. avant le début des hostilités à l'Est a considérablement accru sa production actuellement.

Citons encore la fabrique de machines électriques (dynamos, alternateurs, etc...) qui est unique en Proche-Orient et dont les produits rivalisent en qualité avec ceux d'Europe et d'Amérique.

L'agriculture est aussi florissante en Arménie que l'industrie. Parmi les plantes les plus cultivées, citons : le coton, le tabac, les plantes médicinales et les fruits qui sont recherchés dans toute l'U.R.S.S. Il est à noter que les meilleurs fruits sont ceux de la région de Sardarabad qui était, il y a quelques dizaines d'années, aride et stérile, et qui est devenue d'une étonnante fertilité grâce à un excellent système d'irrigation.

Le célèbre architecte Alépian, délégué de l'Arménie dans le Comité Central des Techniciens de l'U.R.S.S., dont il est d'ailleurs le président, a déclaré dernièrement au « Moscow News » : « L'effort de guerre en Arménie est considérable. On y construit les armes les plus perfectionnées. L'exploitation des mines de cuivre et de plomb, si nécessaires à l'industrie de guerre, se fait à un rythme sans précédent. »

LES FIGURES ARMENIENNES DE L'ARMEE SOVIETIQUE

L'Arménie, en proportion de sa population, participe à la défense de l'U.R.S.S.

Nombreuses sont les personnalités arméniennes qui jouent un rôle de premier plan dans la vie politique et militaire soviétique.

Citons pour commencer A. Mikoyan, Commissaire du Peuple au commerce de l'U.R.S.S. et membre du cabinet de guerre. Etant l'un des plus intimes collaborateurs de Staline, il a contribué à amasser, sans grande publicité, les matières premières nécessaires à la guerre actuelle dans les régions les plus éloignées de l'U.R.S.S.

Aussi célèbre est le frère de Mikoyan qui acquit une réputation mondiale grâce au type d'avion de chasse qu'il créa, le « Mik », et dont les aviateurs nazis craignent tant la présence dans le ciel soviétique.

Tévossian, le Commissaire du Peuple aux constructions maritimes, est une autre célébrité. Il a largement contribué à l'essor de la flotte soviétique dont nous connaissons les exploits en Baltique et dans la mer Noire.

Le général Krikorian, l'un des collaborateurs du général Zukhov, l'héroïque défenseur de Moscou, fit preuve de qualités exceptionnelles de sang-froid et de décision durant la bataille de Moscou. Citons aussi le général Pakrad Arouchian, ainsi que les commandants Guédikian et Artiounian, l'un spécialiste de la motorisation et l'autre commandant de forces blindées.

Ce bref aperçu nous donne une idée du rôle joué par les Arméniens dans cette guerre. Hitler pensait trouver dans les différents peuples du Caucase autant d'agents de sa cinquième colonne. 200.000 Arméniens qui combattent dans l'armée rouge se chargent de lui rappeler que l'Arménie est un pays libre et heureux et qu'elle entend le rester.

A. C. A.

LES AGENTS ENNEMIS que j'ai connus...

Chacun de nous, journalistes d'Orient, a eu l'occasion de connaître, au cours de ces dernières années, un ou plusieurs de ces agents de l'Axe : Allemands, Italiens, voire même Japonais. Ou, tout au moins, a-t-il dû en découvrir quelques-uns, sous l'aspect de ces diplomates onctueux, de ces commerçants prodigues de leur argent, de ces touristes peu intéressés aux vestiges du passé, enfin de tous ces orientalistes, journalistes, professeurs, banquiers, rentiers, ingénieurs, médecins, qui — jusqu'à la déclaration de la guerre et même jusqu'à tout dernièrement — s'en allaient d'une contrée à l'autre du Proche-Orient, y remplissant leur mission occulte et y tressant les trames de leurs intrigues.

Etabli en Egypte, ayant toujours gardé des attaches avec mon pays d'origine, le Liban ; entretenant des relations suivies avec de nombreuses personnalités politiques du monde arabe ; ayant participé d'une manière plus ou moins active aux mouvements nationalistes depuis l'autre guerre ; journaliste à la carrière quelque peu aventureuse, j'étais une proie alléchante pour ces messieurs. — H. J.

Le « Doktor-Ministre »

Parmi les agents que Joseph Gœbbels, sur la recommandation personnelle du Führer, expédia en Orient, Dr Grobba fut incontestablement la personnalité la plus saillante. Arthur Grobba connaissait le Proche-Orient depuis 1917. Il parlait très correctement l'arabe et en connaissait de nombreux idiomes. A l'en croire, il aurait été marié à une musulmane de Syrie, morte il y a quelques années en Allemagne, et serait luimême musulman. Il l'affichait, d'ailleurs, avec autant et peut-être plus d'ostentation que cet autre converti à l'islamisme, Hadj Abdallah, alias Philby. Mais Grobba est-il réellement devenu musulman, ou sa conversion ne fut-elle qu'un subterfuge ?

Le fait est que cet homme, dont le dernier poste fut celui de ministre du Reich en Irak et en Arabie Séoudite, joua un rôle prépondérant dans la propagande allemande en Orient, depuis 1933.

C'est, autant que je me le rappelle, vers cette date-là que nous nous rencontrâmes pour la première fois en Palestine. Je le revis, quelque temps plus tard, à Damas. A cette époque, l'agitation grandissait parmi les Arabes de Palestine. Les Syriens, mécontents, étaient à couteaux tirés avec les Français.

Grobba exultait. Les circonstances lui étaient singulièrement favorables pour opérer. Et il le fit sans perdre du temps. Dans son petit calepin, une liste de noms allait sans cesse grossissant. C'étaient ceux de leaders politiques, de journalistes, d'anciens insurgés, d'ex-officiers de l'armée fayçalienne ou de l'armée turque, d'agitateurs, de fonctionnaires, d'hommes d'affaires, de gens riches ou de jeunes décavés, tous méticuleusement choisis, classés, répertoriés et qui pouvaient, le cas échéant, être de quelque utilité.

Depuis qu'il assuma la tâche de diriger et de canaliser la propagande nazie en Orient, le «Doktor-Ministre» eût l'occasion de prendre contact avec de nombreux confrères. Toutefois, je ne mentionnerai parmi eux que Younès Bahri, journaliste irakien actuellement speaker arabe à Berlin, et véritable trouvaille de Grobba. Bahri ne s'en cache pas, d'ailleurs.

D'autres journalistes, dont je fis partie, furent invités à se rendre à Berlin, soit pour visiter les institutions nazies, soit pour collaborer aux émissions arabes par radio, émissions dont l'initiative et la réalisation sont également l'œuvre de Grobba. Mais les propositions allemandes, pour autant que je sache, ne semblent pas avoir abouti à un succès.

Le Dr Grobba m'a paru posséder au plus haut point le défaut caractéristique de sa race : l'erreur psychologique. Cet homme chargé de gagner des amis et des agents pour son gouvernement ne pouvait concevoir, en effet, qu'on rejetât ses offres à moins d'en avoir d'autres plus alléchantes et plus avantageuses. Si un Syrien, un Libanais ou un Irakien refusait de « travailler », cela signifiait pour lui que le réfractaire travaillait pour le compte d'une autre puissance.

Une des particularités de cet as de la propagande nazie était, par ailleurs, d'apaiser la susceptibilité du sujet récalcitrant par des phrases comme celle-ci :

— Mais on ne réclame rien de vous, mon ami ! On ne vous demande pas non plus de mettre votre activité et vos talents au service de l'Allemagne. Car l'Allemagne n'a aucune politique intéressée à pratiquer ici. On vous demande simplement de travailler pour votre pays, pour vos compatriotes.

C'est en touchant la corde sensible du nationalisme que le Dr Grobba, son ami Hachek et leurs autres collaborateurs obtinrent quelque succès dans leur mission et qu'ils purent leurrer quelques Arabes de bonne foi. Je ne parle pas, bien entendu, de ceux que l'or, jeté à profusion, a tentés et corrompus.

C'est à tort qu'on a considéré Le Caire, depuis l'avènement du nazisme en Allemagne, comme étant le centre de la propagande allemande en Orient. C'est plutôt Bagdad qui en était le foyer, et dans Bagdad, la légation d'Allemagne qui en fut l'officine la plus soigneusement organisée. C'est de là que les agents de Damas, de Jérusalem, de Beyrouth, du Caire, de Djeddah recevaient les instructions et attendaient les directives. La légation du Reich à Bagdad, luxueusement aménagée, fut une souricière où bien des gens naïfs, aigris ou mal intentionnés, se sont laissé prendre.

Dr Grobba est actuellement à la tête du Département de l'Afrique et du Proche-Orient au ministère des Affaires Etrangères à Berlin. Il y remplace Herr Heintig qui fut, lui aussi, un agent chargé de « travailler » l'Orient et les Arabes. L'un des principaux buts de Grobba en Orient fut de gagner à l'Allemagne le roi Ibn Séoud. Ce but, il n'a pu l'atteindre et il en doit être mortifié.

Agents-hommes d'affaires

En même temps que Grobba, un autre agent nazi, habile et fort versé dans les choses d'Orient, déploya une activité fébrile en Syrie, en Palestine et ailleurs. Il s'agit de Walter Bick (1).

C'est à Damas que j'ai connu Walter Bick. Industriel, commerçant, financier, cet homme fut incontestablement un agent de premier ordre de la propagande nazie et contribua considérablement à créer, en Syrie, en Palestine et en Transjordanie, le malaise qui faillit, à un certain moment, être fatal à la Grande-Bretagne et à la France.

C'est par l'appât du commerce et de l'industrie que cet agent de Gœbbels essayait d'attirer ses victimes :

— Ah ! quelle belle, quelle splendide, quelle superbe affaire on pourrait réaliser ensemble ! Il n'y a que nous qui vous comprenions, vous autres Arabes, et qui sachions utiliser vos capacités. Croyez-moi, intéressez-vous à l'industrie allemande, soyez avec nous et je vous ferai gagner beaucoup d'argent !

Inutile de dire que je refusai catégoriquement de prêter une oreille attentive à de pareils propos.

En Syrie, je connus aussi un mystérieux personnage dont je n'ai pu, par la suite, dévoiler l'identité. C'est un certain Frederick ou Friedrich. Ainsi s'appelait-il, du moins, lorsqu'un ami me présenta à lui à Damas. Mais, une dizaine de jours plus tard, me trouvant à Haïfa, en route pour l'Egypte, je rencontrai mon Frederick dans un hôtel. Il se faisait appeler alors Hermann. Comme je manifestai de l'étonnement, il m'expliqua :

— Je voyage en Syrie sous mon nom de famille. Ici, en Palestine, j'affiche seulement mon « p'tit nom ».

Cet homme, qui frisait la cinquantaine, me fit des propositions très précises :

— Je rentre dans deux jours en Allemagne, par avion. Voulez-vous que je vous arrange quelque chose avec notre département de la propagande pour l'Orient ?

— Oui, répondis-je sans hésiter.

Frederick Hermann ou Hermann Frederick me quitta sur cette acceptation. Je n'ai plus entendu parler de lui.

Etait-il un agent nazi ou un vulgaire farceur ?

Propagandistes italiens

Oui, il s'agit de lui : le populaire et sympathique Ugo Dadone, ou, si vous voulez : Capitano Dadone.

Qui de nous, qui écrivons dans les journaux, fréquentons les endroits où l'on danse, mange et boit, aimons les promenades hors du Caire et les randonnées dans le désert, qui de nous, dis-je, ne connaît, au moins pour l'avoir rencontré une fois, cet homme souriant, aimable et compagnon charmant ?

Capitaine Dadone était le grand manitou du service de propagande italien en Egypte. Il devait être, après la « victoire » de Graziani et l'occupation de l'Egypte, nommé gouverneur du Caire, cependant que le comte Mazzolini, ex-ministre d'Italie, devait assumer les fonctions de proconsul pour l'Egypte.

Rêve évanoui. Mais cela n'empêche que capitano Dadone fut un agent de propagande très actif.

— Causons, me dit-il un jour, en amis, en confrères, cartes sur table.

— Je veux bien, répondis-je.

En attendant, sur la table, il y avait deux verres bien remplis. Nous étions chez Groppi et c'était la première fois que nous nous parlions. Mais nous nous connaissions depuis assez longtemps de vue.

Inutile de répéter ici les propos que nous avons échangés, les discussions, les propositions concrètes formulées avec des serments à l'appui. Le résultat en fut nul et Dadone demeura le confrère charmant mais toujours furieux contre « l'Orient Arabe » et son directeur « qui ne voulait pas ou ne savait pas gagner de l'argent ».

Parlerai-je aussi de Cav. Mellini, apprenti-diplomate qui essaya de me circonvenir par d'attrayantes perspectives d'avenir ? Il fut rappelé du Caire pour aller occuper un poste, je crois, en Extrême-Orient. C'est surtout pendant la campagne d'Ethiopie que ce secrétaire de la légation d'Italie au Caire essaya de « faire marcher » quelques journalistes d'Egypte. Il n'y réussit que dans une mesure fort limitée.

Le tourisme et la propagande

Au Caire, nombreux étaient les agents nazis qui, pour la plupart, opéraient sous le couvert du commerce et de la propagande pour le tourisme.

D'ailleurs, le tourisme allemand avait son bureau, ou son office, luxueusement aménagé. Où se trouvent aujourd'hui le directeur et les employés de cet étrange comptoir ? M. Hans Bikov y trônait comme un roi. Ce nazi cent pour cent a su habilement allier la propagande pour le tourisme à la propagande tout court.

En 1936, j'avais fondé au Caire une Agence de Presse, « l'Orient Arabe », qui adopta un ton et une politique qui n'avaient rien d'agréable à l'endroit de l'Italie, et puis de l'Allemagne. A la veille de la guerre, plus précisément à l'époque de la tragi-comédie de Munich, l'Agence devint agressive dans ses publications. Un ami vint me trouver.

Il s'agissait, en l'occurrence, de me proposer une affaire : un contrat de propagande pour le tourisme en Allemagne. C'était le bureau, le fameux bureau de M. Bikov qui, par le truchement d'un tiers, cherchait à freiner l'ardeur de mon Agence de Presse.

Ces avances n'ayant pas abouti à un résultat, ce fut d'une autre direction qu'un nouvel assaillant surgit. Il s'agissait, cette fois, d'un ingénieur allemand au service d'une grande maison de commerce de la capitale qui me tint ce langage :

— Vous pouvez avoir des motifs particuliers qui vous poussent à combattre la politique italienne. Cela ne me regarde pas. Mais vous avez tort d'attaquer la politique allemande, qui ne peut que s'adapter à celle de tout pays d'Orient. On peut s'entendre, si vous voulez.

Cela voulait dire : attaquez l'Italie qui vient d'occuper l'Ethiopie, qui occupe la Libye et qui parle de l'Egypte et de la Syrie comme de futures victimes. Mais l'Allemagne ? Qu'a-t-elle fait ? Quel territoire veut-elle s'annexer ?

Et pendant que l'ingénieur, mué en agent de propagande, tentait de me convaincre et de me gagner, je me vis aussi assaillir par un tentateur... italien, cette fois.

L'agent de Grobba

Le journaliste Stelbueger, lui, était bourru, d'une franchise presque brutale et l'un des agents les plus remuants de l'Axe. Correspondant au Caire d'un grand journal de Berlin, Grobba avait une préférence marquée pour lui et il le chargea de « toucher » quelques journalistes en qui il entrevoyait de possibles collaborateurs. Il fit ma connaissance et commença par me proposer des envois de correspondances et de photos en Allemagne et la publication, dans les journaux d'Egypte, de textes ou d'illustrations que lui, Stelbueger, me remettrait gracieusement. Pendant qu'il négociait encore avec moi, je fis publier, dans mon bulletin de nouvelles de « l'Orient Arabe », une information sur un voyage projeté de Grobba au Hedjaz et le véritable but de ce voyage : la mainmise allemande sur les pétroles de l'Arabie Séoudite. Stelbueger était, dans cette information, personnellement pris à partie. Il se fâcha et coupa court à ses avances envers moi.

Un livre sur les Arabes

Au Caire, certains fonctionnaires de légations étrangères collaboraient étroitement avec les services de propagande de l'Axe. Un chargé d'affaires d'une puissance européenne, actuellement ralliée à l'Axe, vint un jour me trouver.

— Vous pouvez, me dit-il, me fournir des renseignements politiques sur la situation dans les pays arabes. On m'assure que vous êtes l'un de ceux qui peuvent m'aider le mieux dans la préparation de mon ouvrage : car je prépare un livre sur les peuples arabes, leurs revendications, leurs aspirations, leurs sentiments à l'égard des Européens.

L'offre était honnête. J'acceptai. Le chargé d'affaires devint un assidu de mon bureau. Nous sortions souvent ensemble et parlions de son ouvrage. Mais un jour, il éclata :

— Il n'est nullement question de livre à écrire sur l'Orient, voyons. Je veux vous fournir l'occasion de donner à votre agence l'extension qu'elle mérite, car c'est une entreprise fort intéressante.

HABIB JAMATI

(Lire la suite en page 18)

(1) Qu'on m'excuse si j'écris mal les noms : les agents ennemis que j'ai connus ne m'ont jamais fait l'honneur d'une signature et je puis facilement me tromper dans l'orthographe.

LES TCHANG ONT LE SOURIRE



A l'entrée du Taj Mahal, la maréchale Tchang-Kaï-Chek et Mme Vigayalaskshin.

UNE VISITE HISTORIQUE

Le séjour du maréchal et de Mme Tchang-Kaï-Chek aux Indes a été marqué par de brillantes réceptions et des manifestations de sympathie envers le généralissime, scellant les relations d'amitié entre les deux pays.



→ A la gare de New-Delhi, un groupe de notabilités vient faire ses adieux au maréchal et à Mme Tchang-Kaï-Chek au moment de leur départ pour Calcutta, en route pour la Chine.

A l'entrée du Taj Mahal, la maréchale Tchang-Kaï-Chek et Mme Vigayalaskshin. ↓





Madame Roosevelt reçoit...

— Madame Roosevelt serait charmée d'avoir votre compagnie à Hyde Park.

C'est par une invitation ainsi libellée que la femme du Président des Etats-Unis invite ses amis à venir passer une journée dans la magnifique résidence privée des Roosevelt.

Une « party » à Hyde Park veut toujours dire une manifestation de l'hospitalité la plus large. De grandes forêts touffues, de vertes prairies qui s'étendent jusqu'à l'horizon, de coquets jardins flanqués d'ifs plantés en lignes impeccables, de petits lacs qui reflètent le bleu du ciel, une piscine spacieuse, voici quels sont les principaux éléments du décor servant de cadre aux après-midi de Mme Roosevelt. Mais ce n'est pas l'ambiance champêtre qui constitue le principal attrait de ces manifestations.

Lorsque Mme Roosevelt reçoit, elle ressuscite des traditions charmantes, que l'esprit moderne juge surannées, et qui ne sont plus en honneur de nos jours. Ce n'est qu'en plaisantant que nos élégantes oseraient dire à leurs amies : « Venez me voir tel jour, je vous ferai un gâteau dont vous me direz des nouvelles ». Et pourtant, Mme Roosevelt, parfaite hôtesse, met elle-même la main à la pâte et prépare les friandises dont ses invités se délectent. Elle reçoit avec une simplicité qui met tout le monde à l'aise.

Récemment, la première dame des Etats-Unis invita les membres de la presse américaine à venir passer une journée à Hyde Park

— Je voudrais inviter votre personnel, écrivit-elle au chef d'un syndicat de journaux. Non pas vos fameux chroniqueurs et vos dessinateurs célèbres, mais ceux qui, du matin au soir, travaillent dans les bureaux, ignorant la gloire et la notoriété.

Et les journalistes, le jour venu, de se mettre en route vers la demeure des Roosevelt. Tout en roulant à vive allure sur la jetée de Manhattan, ils se demandent un peu inquiets comment sera la « party ». Mme Roosevelt est tellement occupée qu'ils sont tentés de croire qu'à l'heure dite elle arrivera du ciel en parachute, serrera quelques mains à la ronde, et puis partira à bord d'un avion.

Miss Malvina Thompson tire le petit groupe de ses rêveries :

— Suivez la route marquée 9 - G (c'est l'avenue violette) jusqu'à ce que vous arriviez à une station de benzine portant l'enseigne « Val Kill ». Deux cents mètres plus loin, vous verrez une grande prairie et, arrivés à une porte entre deux bornes en pierre, vous tournerez à droite. Traversez le petit pont et suivez la prairie. Vous arriverez devant la maison. Mais ne prenez pas le petit chemin circulaire, qui mène chez Miss Cook.

Après avoir traversé le petit pont, les journalistes rencontrent un jeune nègre, dont la peau brillante et du plus beau noir est mise en valeur par une culotte et une veste éclatantes de blancheur. Il leur indique de la main la direction à prendre, et pointe vers une maison que l'on aperçoit à une certaine distance. Plusieurs automobiles sont déjà parquées dans une clairière, sous un toit de frondaisons.

— Quoi, pas de portier galonné ? s'étonne l'un des invités.

Non, pas de portier galonné, mais seulement Mme Roosevelt qui de la maison s'avance à travers la pelouse, venant à la rencontre de ses invités. Le premier contact avec la femme du Président est toujours le même : on est immédiatement captivé par deux grands yeux violets que les appareils photographiques n'ont jamais pu mettre en valeur, et le sourire affable et charmant de la « First Lady ». Ce n'est qu'après quelques instants qu'on peut remarquer la robe qu'elle porte, si élégante, avec ses dessins blancs et noirs, mais en même temps simple au point de ressembler à une blouse de jardin.

— Et maintenant, dit Mme Roosevelt, après avoir serré toutes les mains, je pense que vous ferez un plongeon avec plaisir.

L'eau claire de la piscine, dont la surface miroite juste devant le perron de la maison, est une invitation puissante à laquelle on peut difficilement résister.

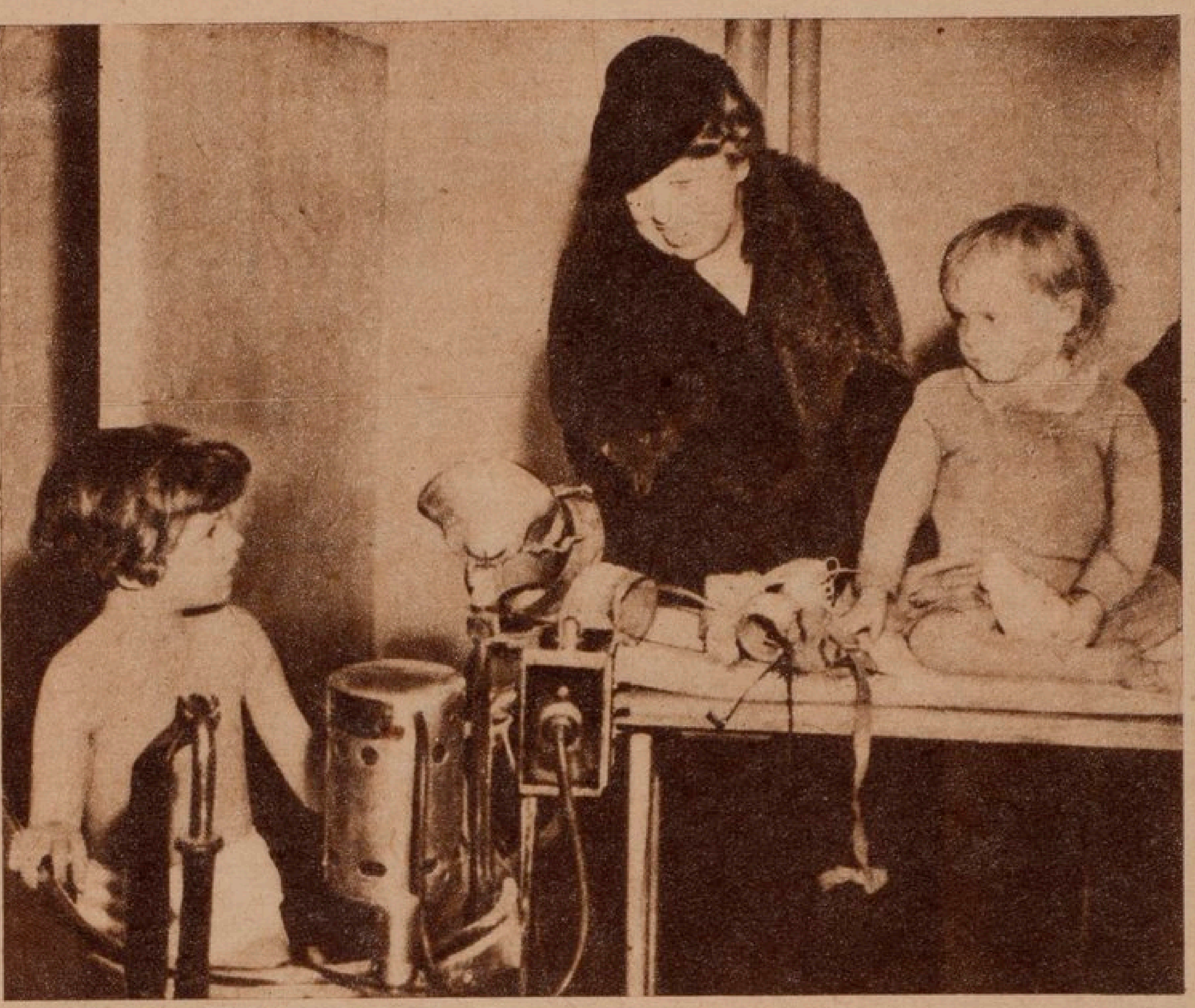
L'hôtesse tiendra compagnie à ses invités même dans l'eau. En quelques secondes elle réapparaît vêtue de son costume de bain, et s'avance sur le tremplin d'où elle plonge. Et chacun de s'ébattre dans l'eau fraîche. C'est une journée d'été, et les invités ont laissé derrière eux un New-York envahi par une chaleur épouvantable. Aussi, la baignade est particulièrement agréable.

Le déjeuner est servi sous les arbres : il est caractérisé par l'absence de tout serviteur.

— De la dinde ! s'écrient avec délices les invités au fur et à mesure que Mme Roosevelt remplit leurs assiettes de volaille rôtie à point et d'une sauce dont la couleur est un régal pour les yeux, et l'odeur dilate les narines.

— Est-ce vrai que vous avez servi au roi et à la reine de Grande-Bretagne des sandwiches aux saucisses ? demande l'un des assistants.

— A vrai dire, répond Mme Roosevelt en riant, nous leur avons servi plusieurs mets variés, mais il semble que ce sont les saucisses qui ont accaparé toute la publicité.



L'intérêt que porte Mme Roosevelt à tout ce qui se rapporte aux œuvres charitables est immense. Avec une simplicité touchante, elle se dépense sans compter pour apporter aux malheureux un peu de bien-être. La voici visitant une salle de jeunes enfants, atteints de paralysie infantile, dans un hôpital de Washington.

On ne peut pas s'empêcher d'apprécier la façon dont on sert le dessert chez les Roosevelt. On ne peut pas s'empêcher non plus d'apprécier le dessert lui-même : de la crème glacée, avec de la véritable crème de la campagne, et qui colle à la cuiller. Mme Roosevelt elle-même plonge une longue cuiller en bois dans un immense bidon et, sans arrêt, remplit les assiettes. Si l'on compte que les invités sont rarement moins d'une cinquantaine, on concevra combien cette manœuvre est fatigante.

— N'oubliez pas de vous servir de pets de nonne, ajoute-t-elle en indiquant un grand plat sur une table.

Madame Roosevelt mange son dessert assise sur l'herbe ; son chien favori est accroupi à ses pieds, attendant patiemment que sa maîtresse lui tende une bouchée.

— Je pense que vous aimeriez visiter mon cottage, ainsi que celui du Président, dans lequel vous pourrez voir une foule d'objets qu'il aime à conserver près de lui. Et puis aussi, la grande maison vous intéressera.

Le cottage de Mme Roosevelt porte son empreinte personnelle. C'est une maisonnette accueillante et pittoresque, telles qu'on en voit souvent sur les magazines américains. La table à thé est toujours apprêtée. Le mobilier en style primitif américain porte une note de confort. Des sièges dans lesquels on peut s'asseoir et se reposer. Absence totale de pièces de musée incommodes.

— Ces parois recouvertes en bois de pin ne sont que des vulgaires planches ajustées, dit Mme Roosevelt. Ce n'est qu'à force d'astiquage que le bois a acquis sa teinte chaude et son aspect poli.

Dans sa conversation, Mme Roosevelt emploie comme son mari des images suggérées par la nature et la campagne :

— Vous pouvez monter au premier. Mais les chambres vous paraîtront chaudes. Elles sont petites comme des habitations de lapins. Ensuite nous irons visiter le cottage de Franklin.

Contrastant avec la gaîté de la maisonnette de Mme Roosevelt, l'habitation du Président est dominée par une atmosphère d'étude. C'est un port tranquille où l'on peut se réfugier après un dur voyage à travers une journée chargée de travail et de soucis. Des instruments de marine, des cartes, des tableaux représentant des régates et des portraits de pur-sangs confèrent au cottage présidentiel une note personnelle.

La porte par laquelle M. Roosevelt entre dans son cottage, en venant du manoir proprement dit, s'ouvre sur une petite cuisine nette, dont les armoires peintes en laque blanche ont une forme tout à fait nautique. A côté de la porte, une chaise longue à roues, dans laquelle un gros chat noir ronronne paresseusement. Chaque fois que l'huis s'ouvre, la bête lève vivement le museau. Ensuite, voyant que ce n'est pas son maître qui vient de rentrer, elle miaule dédaigneusement et se replonge dans son sommeil.

Il est évident que l'enthousiasme que tous les journalistes ont témoigné à Mme Roosevelt est sincère. De son côté, la « First Lady » les trouve parfois amusants. Cette sympathie mutuelle est heureuse, et elle est prouvée par un petit incident qui se produit juste au moment où Mme Roosevelt, passant par une véranda, introduit ses visiteurs dans la chambre de travail du Président. Dans cette pièce, à côté de la cheminée, est placé un fauteuil dont le dossier est brodé aux initiales F.D.R. et que le Président affectionne particulièrement. Or, au moment où le groupe des invités pénètre dans l'étude, le fauteuil en question est occupé par un journaliste, spécialisé dans les articles humoristiques que publie un grand journal new-yorkais. Paresseusement adossé au dossier rembourré, fumant une cigarette avec des gestes étudiés, le journaliste est en train de poser devant l'objectif que braque sur lui un de ses camarades. Un silence gêné pèse sur toute l'assistance, mais bientôt retentit le rire clair et franc de Mme Roosevelt et tout le monde se sent à l'aise de nouveau.

La grande maison est imposante, avec sa façade ornée de colonnes et percée de larges fenêtres de style colonial, son grand escalier en bois qui mène dans le jardin. Mais l'agitation du monde a laissé des traces même à la porte de cette calme demeure ancestrale. Plusieurs sentinelles font les cent pas devant la maison. Des agents de la Sûreté veillent devant l'habitation de campagne que le père du Président a fait bâtir pour que la famille puisse « vivre tranquillement là-haut, dans les collines ».

Mais le réseau compliqué des communications, qui apportent jusque-là les échos des soubresauts du monde, semble impuissant à troubler sérieusement la tranquillité de cette ancienne maison de campagne typiquement américaine. Les grands chênes qui montent la garde tout autour de la bâtisse ont vu d'autres guerres et d'autres temps tourmentés.

L'après-midi s'achève trop vite au gré des invités. Mais l'invitation portait la mention « jusqu'à trois heures et demie ». Ce n'est un secret pour personne que Mme Roosevelt vit des journées extrêmement chargées. Et, pourtant, aucun mouvement de hâte ne se dessine parmi les invités et l'hôtesse ne manifeste aucune impatience. Le calme de la grande maison « là-haut dans les collines » a déteint sur tout le monde.

Et chacun, en partant, emporte l'impression que Mme Roosevelt n'est pas la figure légendaire qu'on est habitué à voir sur la première page des journaux ou dans les actualités cinématographiques, mais une voisine qu'on a connue et qu'on a aimée du premier coup.

LES AGENTS ENNEMIS QUE J'AI CONNUS:..

(Suite de la page 15)

Et il poursuivit, en mettant les points sur les *i* : tous les points sur tous les *i*. Je compris que j'étais en présence d'un agent de la propagande allemande, camouflé en diplomate étranger. J'appris plus tard qu'il joua un rôle important dans l'adhésion de son pays à l'ordre nouveau d'Hitler.

Autrichiens, Tchécoslovaques, Japonais, etc.

Herr Strauss, lui, était Autrichien, mais germanophile convaincu. Je l'ai connu au Caire où il était de passage et porteur d'une recommandation que m'adressait un ami de Bagdad. Strauss se rendait en Amérique où il devait prendre contact avec des journalistes de langue arabe. Il me demanda de lui fournir quelques adresses et de lui remettre des lettres d'introduction auprès des journaux d'Amérique que je représentais en Egypte. Je m'excusai poliment. Il insista. J'objectai alors que les journaux arabes d'Amérique n'attendaient pas leurs directives de chez moi et qu'il pouvait leur exposer son projet sans intermédiaire. Strauss me quitta d'un air dépité. C'était un Juif converti. Il m'adressa une carte de Sao-Paulo, Brésil. Je n'ai plus eu de ses nouvelles.

* * *

Parlerai-je encore de cette dame Steinhauer qui fit au Caire un séjour d'une semaine et que l'excellent ami qui me la recommandait ignorait être un agent de propagande, sinon une espionne ?

Parlerai-je de Herr Wagner, un Tchécoslovaque agent de l'Allemagne? De R. Schmidt, que j'ai connu chrétien antisémite en Egypte et que j'ai revu Juif anti-nazi en Palestine ? De ces trois Espagnols qui, sous prétexte de défendre la politique de Franco, venaient me faire des propositions dont il n'était pas difficile de deviner l'origine et la provenance ? Les nommerai-je, ces Espagnols, et ne seraient-ils pas encore dans ce pays ?

Parlerai-je de Hassan Yanamura ou Yamanura — je ne sais plus — ce Japonais musulman, qui n'était ni Japonais ni musulman et qui venait tout simplement de Shanghaï pour recruter des agents de propagande au gouvernement de Tokio ?

* * *

Parlerai-je enfin des nôtres, de ceux que les agents de l'Axe ont leurrés et soudoyés et qui sont devenus à leur tour des agents de propagande pour le compte de l'ennemi? Avant la guerre, avant les multiples agressions de l'Axe, lorsque le monde ignorait encore la portée et l'étendue des ambitions et des visées germano-italiennes, on pouvait alléguer quelque excuse en se laissant tenter et même en se laissant prendre. Mais aujourd'hui, aucune excuse n'est admissible. Quels qu'ils soient, à quelque nationalité qu'ils appartiennent, les agents de l'ennemi sont des ennemis.

HABIB JAMATI

Délassons-nous

JEUX DE SOCIÉTÉ

UN « TEST » D'INTELLIGENCE

Voici un petit jeu, très facile à construire, et avec lequel vous pourrez « chronométrer » la rapidité d'intelligence de vos amis.

Prenez un gros crayon, genre crayon bleu ou rouge, et enfilez-y deux anneaux pouvant glisser librement.

Aux deux extrémités du crayon, fixer deux rondelles de carton ou deux pièces de 10 millièmes, A et B, qui empêcheront les anneaux de tomber.

Au centre du crayon, en C, enfoncez un petit clou sans tête.

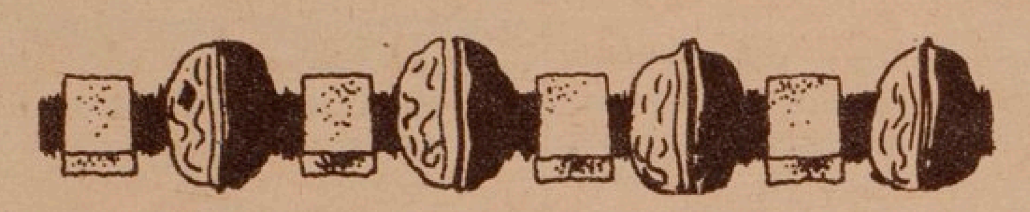
Le problème est le suivant : les deux anneaux étant placés à peu près aux deux tiers de la longueur du crayon, il faut, en tenant l'ensemble d'une seule main, réussir à faire glisser les deux anneaux de manière que l'un vienne toucher la rondelle A, et l'autre *simultanément* la rondelle B.

Celui qui en aura trouvé le moyen de plus vite sera le vainqueur du « test ». Il faut évidemment que les essais se fassent en présence du « chronométreur » seul, car les concurrents ne manqueraient pas de voir le « truc ».

SUCRE ET NOIX

Prenez quatre noix et quatre morceaux de sucre et placez-les alternativement comme ci-dessous.

Le problème consiste à les arranger de telle façon que les quatre sucres et les quatre noix soient ensemble, mais — et là réside la difficulté — vous ne pouvez déplacer à la fois que deux voisins (un sucre, une noix). Si vous êtes très calé, vous réussirez en quatre coups.



SAVIEZ-VOUS QUE...

- *Quand deux Thibétains se saluent, ils tirent la langue ?*
- *Un savant américain vient de calculer que l'homme absorbe en moyenne une tonne d'aliments par an ?*
- *Le philosophe grec Zenon, torturé par ses juges, se coupa la langue avec ses dents et la cracha à leur face pour ne pas dénoncer ses complices ?*
- *Il naît plus de jumeaux en Irlande que partout ailleurs ?*
- *La guerre de Trente ans dura trente ans, mais la guerre de 100 ans, qui commença il y a 600 ans, dura 116 ans ?*
- *La sigillographie est la science qui a pour objet l'étude des sceaux ?*

OU SE TROUVE...

1. *La plus grande ville où l'on parle l'espagnol ?*
2. *La plus ancienne locomotive ?*
3. *L'île dont Ajaccio est la capitale ?*
4. *Vladivostok ?*
5. *La myrrhe ?*
6. *Le seul pays de l'Amérique du Sud où l'espagnol n'est pas la langue officielle ?*
7. *La contrée dont Manuel Prada est le président ?*

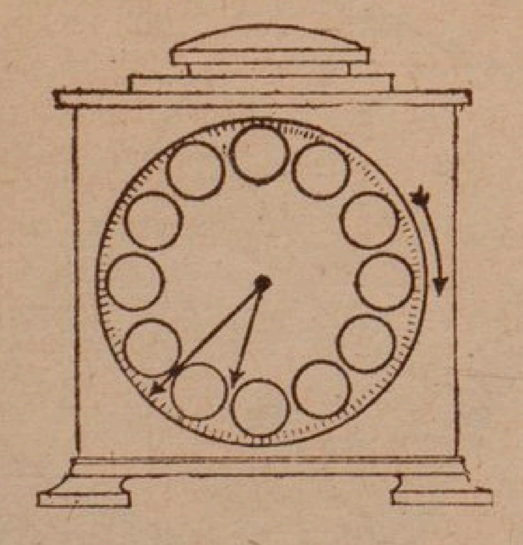
ORTHOGRAPHE

Pouvez-vous dire rapidement lesquels de ces mots sont écrits incorrectement ? Hypocrisie — Pleurisie — Prophétie — Hazard — Hérésie — Hydrolique — Génie — Sacharate — Sacramental — Trambidion — Appercevoir — Maléfice.

ÉNIGME HISTORIQUE

Deviner le nom, la date de la naissance et celle de la mort d'un homme d'Etat français qui, né au XVIIIe siècle, mort au XIXe, s'est distingué davantage par son habileté que par sa conscience. Considérons seulement les deux derniers chiffres de l'année de sa naissance et les deux derniers chiffres de l'année de sa mort ; si l'on enlève 8 au nombre de la naissance pour les ajouter à celui de la mort, on obtient des résultats identiques. D'autre part, le tiers du nombre formé par les deux derniers chiffres de l'année de la naissance est égal à la moitié moins 1 du nombre formé par les deux derniers chiffres de l'année de la mort.

LA PENDULE



Voici une pendule dont le cadran ne porte aucun chiffre.

Il s'agit d'inscrire douze lettres dans les douze cercles, de manière à former, dans le sens de la flèche, un mot qui laisse présager un refroidissement. De plus, les lettres enfermées entre les aiguilles, aux heures que voici, forment également des mots dont voici les définitions : 13 h : conjonction. — 15 h. 04 : adverbe numéral. — 15 h. 31: peu vêtue. — 18 h. 52 : n'est pas de bonne foi. — 22 h. : dangereuse doublée. — 23 h. : pronom.

SOLUTIONS

SUCRE ET NOIX

Mettez 2 et 3 à la droite de 8 ; puis mettez 5 et 6 à leur place ; mettez 8 et 2 aux places de 5 et 6 ; prenez les deux sucres de gauche et mettez-les aux places qui restent.

ENIGME HISTORIQUE

$x-8=y+8 \qquad x=54.$

$\frac{x}{3}=\frac{y}{2}-1 \qquad y=38.$

Cet homme d'Etat est donc né en 1754. Mort en 1838.

C'est Talleyrand.

LA PENDULE

En suivant la flèche, en partant de midi : ETERNUEMENTS.

OU SE TROUVE...

1. A Buenos-Ayres, Argentine.
2. A la gare de Darlington, en Angleterre.
3. La Corse.
4. C'est un port en Russie.
5. En Arabie et en Abyssinie.
6. C'est le Brésil où l'on parle le portugais.
7. Le Pérou.

ORTHOGRAPHE

Les mots incorrectement écrits sont : Pleurésie ; hasard ; saccharate ; trombidion ; apercevoir.



Colorez votre existence, Madame

Nous avons toutes tendance à négliger l'influence des couleurs. Très peu d'entre nous en tirent un profit maximum, parce que très peu d'entre nous se donnent la peine d'explorer à fond les possibilités des différentes teintes, pour pouvoir les employer à leur avantage.

Et pourtant l'influence des couleurs présente un grand intérêt, et nombreuses sont les femmes qui ont foi en une teinte déterminée comme d'autres croient aveuglément aux horoscopes.

Les artistes ont donné aux couleurs une signification émotionnelle, et y ont trouvé l'expression de nombreux états d'âme. Les spécialistes en publicité étudient les couleurs du point de vue de l'attraction sur l'œil.

Les experts affirment que chaque pensée possède une couleur et une forme particulières. Ils prétendent également que la personnalité de chacun a une couleur déterminée, qui change au fur et à mesure que les idées et les aspirations évoluent et qui est sensible également à l'état de santé.

Pour la plupart d'entre nous, la couleur est une sensation à laquelle nous ne pensons pas particulièrement d'une façon ou d'une autre. Et pourtant, inconsciemment, nous sommes attirées par une couleur particulière, repoussées par une autre, égayées par une troisième, attristées par une quatrième. Il est possible de prendre en aversion une personne ou une pièce qui sont complètement revêtues de notre couleur favorite. Pourquoi ? Parce qu'on a fait un usage exagéré de notre teinte. Nous subissons alors une indigestion de couleur.

Le jaune

La croyance populaire prétend, à tort, que le jaune est la couleur de l'envie. En vérité, le jaune est la couleur des rayons de soleil qui nous donnent la vie. Les anciens y voyaient l'expression de la tonalité représentant l'intelligence pure et le raisonnement ordonné.

Les médecins ont mis à l'étude tout un système de traitement de certaines maladies, en employant l'influence provoquée sur l'organisme par les différentes couleurs. Plusieurs hôpitaux ont introduit des couleurs réjouissantes dans la décoration de leurs salles. Ces transformations se sont avérées particulièrement efficaces dans les maternités. Il n'est pas besoin d'être un psychologue pour convenir que la blancheur austère des salles d'opération joue un grand rôle dans la terreur que tout malade ressent avant d'affronter le bistouri du chirurgien.

Usez abondamment du jaune lorsque vous avez autour de vous des jeunes. Les jaunes intenses, alliés avec des teintes orangées profondes, produisent un excellent effet sur les jeunes gens et les jeunes filles. Ils stimulent les fonctions organiques du corps, et celles immatérielles de l'esprit.

Le bleu

Les hommes ont généralement un penchant pour le bleu. C'est la couleur de la fidélité, d'après les experts. Mais il est sage d'y ajouter quelques touches de rose ou de rouge pour donner à cette fidélité un caractère terrestre.

Les jeunes et ceux qui désirent rester jeunes doivent toujours s'entourer de couleurs élémentaires. Les différentes gradations de violets et de pourpres ont un effet désastreux sur les enfants ainsi que sur les adultes qui sont de constitution délicate. Aussi faut-il conseiller aux gens qui vivent dans des ambiances mauves, grises ou neutres, de s'habiller même partiellement de couleurs gaies.

Le gris

Le gris est une couleur fondamentale, excellente pour les personnes à tempérament irritable. L'atmosphère reposante qu'il provoque les aide à retrouver le contrôle d'elles-mêmes, et constitue un premier pas vers l'élimination de l'égocentrisme dont plusieurs femmes sont atteintes. C'est pour cette même raison que le gris est une couleur à écarter par les personnes ayant une vie publique, à moins que leur personnalité ne soit tellement imprégnée de vitalité, qu'elles désirent en atténuer le brillant par un arrière-plan plus modeste. Un vase de roses rouges n'est jamais aussi éclatant que lorsqu'il est placé devant une tenture ou une tapisserie grise qui en font ressortir l'éclat. La seule valeur véritable d'une couleur est toujours en relation avec des objets d'extérieur avec lesquels elle doit faire contraste ou s'harmoniser.

Le marron

Et que faut-il penser du marron? demanderez-vous. Le marron est la couleur de la décadence, de la médiocrité, disent les uns, mais c'est également la couleur de la terre qui nous donne l'essence de la vie.

Le marron signifie le retour aux éléments naturels et non pas l'affirmation d'aspirations et d'achèvements personnels. Si vous avez le désir de vivre pour les autres, de vous dévouer à une grande œuvre humanitaire, le marron sera votre couleur. Mais si vous voulez vous affirmer, vous bâtir une personnalité dominante, exprimer vos talents personnels, vous créer une carrière, vous devez l'éviter.

Le rouge

Plusieurs hommes sont extrêmement irritables. Essayez d'examiner la décoration de leur salle à manger ou bien la couleur dont ils s'entourent le plus abondamment. Vous serez étonnées de constater que ces êtres bilieux vivent dans le rouge en tant que teinte principale.

Pour les personnes qui doivent être actives, gaies et énergiques, le rouge peut être employé à profusion. Mais les gens menant une vie calme et sédentaire sont portés à y puiser un aigrissement de caractère regrettable.

Le rouge est également une couleur excellente pour les personnes moroses et tristes. En général, elles éprouvent une aversion pour cette couleur, mais elles peuvent s'y habituer graduellement en s'entourant d'abord de roses foncés qu'elles échangeront peu à peu pour des teintes de plus en plus rouges. Elles acquerront bientôt la possibilité de tolérer le vermillon et un beau jour elles apprendront à l'aimer.

Chaque femme devrait posséder une robe rouge qu'elle mettra les jours où elle sentira le besoin d'être remontée. Dans la gamme des différents rouges, il existe des teintes qui seyent à tous les types de femmes. Mais beaucoup d'entre elles se défendent d'en pouvoir porter.

Un chapeau rouge, un foulard rouge, mettent miraculeusement fin à un jour de cafard. Il faut essayer ce système pour en être convaincue.

Le bleu est une couleur tranquille qui représente le bonheur et la beauté. Les rires seront plus hauts, la musique sera plus entraînante si le rouge est la teinte dominante de l'ambiance. Mais n'allez pas acheter à votre mari une chaise longue tapissée de rouge. Vous serez étonnée au bout d'un mois de le voir devenir tellement irritable et toujours pressé. S'il a déjà l'habitude d'essayer de trouver un repos insaisissable dans un fauteuil rouge, vous ferez bien de le recouvrir d'une housse couleur bleu pâle, mais ne vous attendez pas à des résultats immédiats.

On a dit souvent qu'une femme « sophistiquée » est celle qui sait employer le rouge à bon escient. Il existe également un art en ce qui concerne l'emploi du jaune. Si, malgré vos efforts, quelques-unes des chambres de votre maison manquent de caractère, introduisez-y quelques touches de jaune doré profond. Et si vous n'arrivez pas à vous décider à porter du rouge, portez des robes jaunes.

Vous serez étonnée de constater combien votre vie peut être dominée par l'influence des couleurs.

LES FLEURS

emblème de l'Empire britannique

J'ai reçu, ces temps-ci, un tas de lettres de mes lectrices qui me demandaient quelles étaient les fleurs nationales de l'Empire britannique et, aussi, comment on pourrait employer celles-ci d'une manière originale et inédite.

Voici quelques suggestions qui, je l'espère, vous seront utiles :

L'Angleterre a choisi la rose, cette reine des fleurs au parfum subtil et à la grâce majestueuse et imposante. L'Afrique du Sud a préféré le protéa, une plante du pays qui tient en même temps du chardon et de la fleur de pin. L'Australie se fait représenter par le mimosa, le Canada par la feuille d'érable, l'Ecosse par le chardon, les Indes par le lotus, l'Irlande par le trèfle et la Nouvelle-Zélande par la fougère.

Avec toutes ces données en main, comment allez-vous en tirer parti ? me demanderez-vous. Eh bien, je vais vous donner le moyen d'employer ces emblèmes selon vos goûts et, aussi, selon les attirances de votre cœur (car je présume que, pour s'intéresser tellement à la Grande-Bretagne et ses Dominions, mes lectrices doivent avoir des penchants pour quelques représentants du royaume de John Bull).



La rose d'Angleterre : Vous pourrez la broder sur un coussin qui garnira votre divan ou bien encore sur une nappe et des serviettes de thé. Pour les tiges de la fleur et des feuilles, employez du coton mouliné vert foncé. Brodez au point de tige. La fleur et les feuilles s'exécuteront au point long et court. Vous prendrez, pour la première, du fil rouge foncé, puis plus clair et, enfin, presque rosé, afin de donner vraiment l'illusion des pétales d'une rose. Mêmes indications pour les feuilles, commencez avec du vert très foncé et finissez par du vert presque pistache.



Le protéa d'Afrique du Sud : Employez-le sur un couvre-théière. Exécutez les pétales de la plante au point mouche, avec du fil marron foncé, puis rebrodez avec du rouge, du jaune, et du moutarde à l'intérieur. Le pistil se fera en jaune canari. La tige et les feuilles, exécutées au point long et court, seront d'un vert foncé qui ira en s'éclaircissant.



Point de boutonnière

Le mimosa australien : Aura sa place sur un service de table américain. Brodez-le au point de nœud. Employez pour les fleurs des fils jaune très clair, puis plus foncé et, enfin, presque mandarine. Les feuilles, d'un beau vert foncé, se feront au point long et court ou bien, si vous voulez faciliter votre travail, au point de tige. Faites une grosse branche de mimosa sur la nappe qui garnira le milieu de la table. Pour les serviettes, contentez-vous d'une grappe de fleurs que vous mettrez sur le côté gauche.

La feuille d'érable du Canada : La tige et le corps de la feuille se feront au point cordonnet, marron foncé. Les contours de la feuille seront un peu marron clair, un peu jaune, un peu vert et, pour finir, un peu roux. Veillez à bien harmoniser ces couleurs et, surtout, exécutez le travail comme je vous l'indique. Garnissez-en un sac à main de soie. Ce sera élégant et nouveau.

Le chardon d'Ecosse : La plante, brodée au point de tige, se fera en vert foncé et les pistils seront bruns. Les feuilles, au point long et court, seront d'un vert assez clair. Le chardon sera élégant sur des mouchoirs ou des petits coussins pour garnir les fauteuils. Je vous le recommande également comme dessous de plat.

Le lotus des Indes : Brodé au coin d'une grosse étoffe granulée, il produira beaucoup d'effet si on monte le tout ensuite en sous-main. Les pétales de la fleur s'exécuteront aux points de chaînette bleu foncé. Puis vous rebroderez l'intérieur au point de tige. Employez des fils rouges et bleu clair. Les tiges et la large feuille entourant la fleur se feront au point de tige avec du fil vert clair.

Le trèfle d'Irlande : Garnira également des mouchoirs. Exécutez tout le travail au point de tige en employant du fil d'un vert assez foncé, mais pas bouteille.

La fougère de la Nouvelle-Zélande : Sera également entièrement verte. Exécutez-la au point de boutonnière ou, si vous préférez faciliter votre travail, au point de tige ou de chaînette. Là aussi vous emploierez du fil d'un vert raisonnablement foncé. Cet emblème garnira les petites nappes que vous mettez sur des tables basses.

Pour finir, je vous recommanderai de bien étudier le schéma des points que je vous donne ici. Si vous suivez exactement mes instructions, vous serez en mesure de créer des petites merveilles, même si vous n'êtes pas très habiles de vos mains.

Je ne vous donne, ci-dessus, que quelques indications. Avec un peu de fantaisie, vous pourrez également employer ces fleurs et plantes pour garnir d'autres objets. Vous les broderez aussi sur les poches de vos robes et de vos jaquettes, ce sera nouveau et très élégant.

ANNE-MARIE



La vie commence à 40 ANS...

« C'est à quarante ans qu'une femme devient elle-même, qu'elle peut satisfaire ses propres ambitions et accomplir son destin. »

Ces mots du philosophe Keyserling s'adressaient à une amie, le jour où celle-ci atteignait sa quarantaine. Ils étaient destinés à montrer à cette personne que sa vie, loin de finir, ne faisait en réalité que commencer...

J'évoquais cette pensée, l'autre jour, en écoutant une femme parler de sa vie. Elle paraissait... mettons deux fois vingt ans. Elle confessait sans pudeur qu'elle venait seulement de découvrir le bonheur. Pour elle, la question d'âge, l'angoisse de vieillir disparaissaient devant cet éblouissement : un amour neuf, la réalisation de toutes les aspirations qu'elle avait refoulées pendant vingt années.

Le même jour, un journal local, parlant d'un drame de la jalousie, plaçait en vedette une femme de quarante-deux ans. L'homme qui l'aimait, ne pouvant supporter d'être abandonné, avait préféré mettre fin à ses jours.

Une femme de quarante ans... il n'y a pas bien longtemps encore que le roi d'un grand pays abandonnait sa couronne pour épouser une Américaine ayant dépassé la quarantaine et qui se trouvait être son aînée.

L'expression « entre deux âges » devra donc être bannie de tout livre traitant de psychologie amoureuse et nous sommes bien loin aujourd'hui de l'époque où un romancier aurait jugé trop osé de mettre en vedette une femme de trente ans, une vieille fille...

Un amour à quarante ans est le couronnement d'une vie, quelque chose de cérébral et de charnel à la fois qui doit ensoleiller tout l'automne et verser au cœur cette sérénité qui fait les visages détendus et voile les rides.

Je me hâte d'ajouter qu'aujourd'hui une femme de quarante ans en paraît trente à cause des soins qu'elle apporte à son corps, à sa beauté.

On multiplie les onguents et les crèmes, les massages et les régimes. La chirurgie et la médecine se mettent au service de la beauté. Personne n'a plus le droit d'être laide ni de faillir à cette nouvelle religion esthétique. La femme de quarante ans sait également qu'elle doit soigner son âme aussi bien que son corps afin d'offrir à l'heure fatidique des anniversaires un visage serein, dépouillé d'angoisse et d'inquiétude.

Une Américaine, Sarah Trent, donnait récemment des conseils aux femmes de quarante ans. Tout comme Claire Sheridan, cette femme sculpteur, écrivain et grande voyageuse qui s'écriait : « Ah ! comme je suis heureuse d'avoir enfin quarante ans ! », Sarah Trent parle des « îles fortunées de la quarantaine ».

Certes, mes jeunes nièces souriront avec scepticisme et diront : « C'est une manière élégante de consoler celles d'entre nous qui n'ont plus vingt ans. » Mais bien d'autres apprécieront cette aide fraternelle de Sarah Trent qui promet bien des joies à celles qui abordent sans révolte l'heure de la maturité, l'heure où l'on peut enfin recevoir les récompenses de l'expérience.

C'est à ce moment qu'une femme reprend possession de sa personnalité et doit donner à sa vie la plus grande plénitude, la plus grande harmonie possibles, soit qu'elle se dépense dans sa carrière, soit qu'elle s'occupe à soulager les misères des autres, soit qu'elle se consacre à un art ou à la culture de son esprit.

Si l'on étudie les destins hors série de celles qui ont laissé un nom dans l'histoire, dans l'art, dans la politique, ou simplement dans l'amour, on voit que c'est toujours après l'orage et les apprentissages de la jeunesse qu'elles ont accompli une œuvre durable.

Il faut plaindre celles qui sont remplies d'angoisse à l'idée qu'elles vont entrer dans l' « âge dangereux ». Et il faut leur dire aussi qu'elles forgent de leur propre main leur bonheur ou leur malheur. C'est en abordant l'obstacle avec optimisme, avec un profond amour de l'existence qu'elles comprendront que la vie réelle, la vie profonde d'un être humain, commence à quarante ans.

ANNE-MARIE

En quelques lignes

ET ENTRE NOUS...

DE JOLIS SOURCILS : Pour avoir un arc de sourcils idéal, il ne suffit pas d'épiler ceux-ci, encore faut-il que les poils soient souples et soyeux. Pour obtenir ce résultat, frottez-les chaque jour avec le mélange suivant : glycérine : 25 grammes ; alcool à 60° : 10 grammes ; eau de rose : 10 grammes.

LEUR EPILATION : Rien que par l'épilation de vos sourcils, vous pouvez rectifier certains petits défauts de votre visage :

Votre œil a-t-il besoin d'être dégagé ? Epilez vos sourcils par le bas.

Votre front est-il trop bas ? Epilez vos sourcils par le haut.

Vos yeux sont-ils trop rapprochés l'un de l'autre ? Epilez largement vos sourcils dans la partie comprise entre les yeux, afin d'élagir celle-ci.

Quand les proportions du visage sont très exactes et que seulement le sourcil est trop abondamment fourni, épilez-le également par le haut et par le bas, en suivant très exactement l'arcade sourcilière.

APRES LA CURE D'AMAIGRISSEMENT : Une cure d'amaigrissement, je l'ai déjà dit souvent, doit toujours être progressive et s'accompagner d'exercices de culture physique, afin que le muscle remplace peu à peu la graisse disparue, faute de quoi un relâchement des tissus est fatal. Si, pour avoir voulu aller trop vite, vous n'avez pas su éviter ce relâchement, lotionnez chaque jour votre corps avec de l'eau salée froide.

ONGLES FRIABLES : Ceux-ci sont toujours, ou presque, l'indice d'une santé défectueuse. Suivez un traitement interne, mais, en même temps, prenez chaque jour, pendant dix minutes, des « bains de doigts » dans de l'huile d'olive tiède.

NEZ ROUGE : La couperose du nez provient d'une mauvaise circulation sanguine. Soignez celle-ci, puis, localement, appliquez sur votre nez des compresses chaudes, gardez quelques bonnes minutes, essuyez et enduisez d'une lotion ainsi composée : eau de rose : 30 grammes ; eau de fleurs d'oranger : 30 grammes ; borax en poudre : 2 grammes ; alcool camphré : 3 grammes ; soufre précipité : 2 grammes.

Lettre à ma Cousine

Ma chère cousine,

Dès la timide apparition des premières chaleurs, un seul sujet alimentait avant-guerre toutes les conversations. On ne parlait que de départs vers des sites plus cléments. Foies congestionnés, reins déficients, intestins paresseux, estomacs fatigués, nerfs déprimés ou surexcités, allaient trouver leur remède dans les différentes stations thermales d'Europe, qui grouillaient alors d'une foule compacte et cosmopolite venue des quatre coins de l'univers. Cela, c'était jadis. Aujourd'hui, les diabétiques, les albumineux, les intoxiqués de toute sorte et les anémiques de toute espèce doivent se contenter des plages d'Egypte. Et je vous assure, ma cousine, que cela n'est déjà pas si mal et que les Cairotes seraient bien heureux, l'été prochain, d'aller se reposer sur les rives fleuries de la Méditerranée. Mais, car il y a un grand mais, les Alexandrins s'inquiètent, se tourmentent et s'agitent.

— Aurons-nous une bonne saison ? se demandent-ils avec perplexité ? Ou bien, comme l'année dernière, hélas, serons-nous obligés nous-mêmes d'aller trouver refuge dans la capitale ? Ceux qui, à chaque saison estivale, profitaient pour louer au prix fort appartements et villas se demandent s'ils pourront compter encore sur une source de revenus aussi facile. Déjà Ras-el-Bar s'apprête, comme l'an dernier, à recevoir nombre de villégiateurs. Mille projets sont à l'étude : constructions de bâtisses en ciment, eau courante, distractions diverses, et Ras-el-Bar regarde Alexandrie d'un air de défi comme pour lui dire :

— Jusqu'ici j'étais la parente pauvre. On me dédaignait, on me méprisait, tandis que toi, snob et recherchée, tu voyais tes plages peuplées par une multitude nombreuse. Tes cafés, tes cinémas étaient pleins à craquer et tes cabines de bain prises d'assaut, tandis que tes rues étaient encombrées de voitures venues du Caire ou d'ailleurs, qui provoquaient à chaque carrefour un bel embouteillage. Mon heure est aujourd'hui venue et tu aurais crevé d'envie, l'année dernière, de voir l'envahissement de ma plage par tout ce que l'Egypte compte de personnalités notoires. Il y avait là le ban et l'arrière-ban de la politique et les plus « grosses légumes » de la finance et du commerce voisinaient avec les célébrités les plus notoires du barreau, tandis que les jolies baigneuses qui défilaient sur ma plage auraient pu faire pâlir d'envie les stations d'Europe les plus en vogue.

Telle est la vie, ma cousine, qui relève les uns et rabaisse les autres...

* * *

J'eus la bonne fortune, l'autre soir, d'assister à un film qui n'était pas un « navet ». L'événement vaut d'être signalé. Au contraire, la bande qui se déroula devant nos yeux nous fit passer quelques moments très agréables. Mais pourquoi ne pas mettre des muselières à ces incorruptibles bavards qui ne peuvent se taire, tout le temps que dure un spectacle ? Tout à côté de nous, un groupe de plusieurs personnes entretenaient une conversation animée au sujet d'une « party » à laquelle elles avaient assisté la veille, donnant leurs impressions, critiquant les uns et les autres et se racontant je ne sais quelles anecdotes au milieu d'exclamations, de chuchotements et de rires. Chaque fois que mes pas me conduisent vers une salle obscure, la fatalité veut que mon fauteuil se trouve placé à côté de gens de cet acabit qui me font perdre tout le plaisir du spectacle. Essayez-vous de les faire taire ? Ils récriminent et se livrent à votre encontre à des sarcasmes déplaisants, et la chose peut tourner en bagarre pour peu que les propos échangés prennent un ton agressif. Que viennent donc faire ces gens au cinéma ? D'aucuns y dorment d'un profond sommeil. Tant qu'ils ne ronflent pas, ils ne gênent personne, et cela va très bien. Mais les bavards ? Si j'avais pleins pouvoirs, je les ferais pendre haut et court.

Que de propos en l'air, ma cousine, ne trouvez-vous pas ? Mais il me brûlait de me plaindre. Je l'ai fait. A Alexandrie comme au Caire, livrons campagne contre cette engeance insupportable. Peut-être arriverons-nous à un résultat relatif, et ce sera toujours cela de gagné.

Affectueusement vôtre

SERGE FORZANNES

NE VOUS LAMENTEZ JAMAIS...

Elle a vingt-cinq ans, elle est belle, intelligente, s'habille à ravir et reçoit admirablement dans son appartement de Zamalek, lequel est, d'ailleurs, du meilleur goût. Elle n'est, cependant, pas entourée de tous les amis que, normalement, elle devrait avoir. Pourquoi ?

C'est là la question que je me posais jusqu'au moment où j'eus l'occasion de connaître davantage cette jeune femme. Au bout d'un ou deux déjeuners, de quelques coups de téléphone et de quelques sorties, j'avais compris. Elle n'a pas d'amis parce qu'elle se plaint tout le temps.

De vive voix, la chose est encore supportable. Dans ce cas, d'ailleurs, l'interlocuteur a toujours la possibilité de couper la parole à celle qui se lamente et de l'orienter vers des sujets optimistes. Mais, quand la conversation a lieu par téléphone, il n'y a plus rien à faire. A la phrase traditionnelle : « Comment allez-vous ?», elle répond régulièrement : «Oh ! ça va très mal...» Et elle égrène aussitôt un long chapelet constitué par ses migraines, ses fatigues, ses insomnies, ses démêlés avec son mari, sa famille, ses domestiques.

Au bout de deux minutes, on se demande si cela durera longtemps. Après cinq minutes, on s'impatiente. Après dix minutes, on la verrait avec plaisir partir pour le Pôle Nord ou le Pôle Sud.

Il est à craindre qu'il se trouve personne pour avoir la franchise de lui dire à quel point ses jérémiades lui causent du tort. Et, pourtant, je suis convaincue que la vie de cette jeune femme se transformerait le jour où elle transposerait sur le plan positif tout ce qu'il y a en elle de négatif et de lassant.

Conclusion pratique : Vous demande-t-on comment vous allez ? Répondez sans hésiter : « Très bien », même si vous êtes malade, même si vous êtes à bout.

Dites-vous que la plupart des gens n'aiment pas s'attendrir plus de deux minutes sur les malheurs d'autrui. Vos interlocuteurs vous plaindront la première fois, par politesse. Mais ils vous fuiront après. Et ce n'est pas cela — n'est-ce pas ? — que vous visez.

Si donc vous voulez plaire, ne geignez jamais sur vous-même. Ou bien, si vous le faites, que ce soit avec beaucoup de discrétion.

Conseils à mes nièces...

N.B. — En ce qui concerne les questions d'ordre sentimental, je prie mes « neveux » et « nièces » de s'adresser à notre collaborateur « Horatius ».

Nièce « Malheureuse enragée »

Votre famille a raison et je ne comprends pas vraiment cette obstination de votre part à vouloir parler à des militaires. Vous adorez les officiers, me dites-vous ? Et après ? Où cela vous mènera-t-il ? Je regrette de ne pouvoir accéder à votre demande.

Nièce « Pleine lune »

Vous ne pouvez rien faire pour maigrir du visage; mais pour votre taille et vos hanches, des exercices de gymnastique vous aideront à perdre du poids. Vous trouverez des exercices de ce genre dans un très prochain numéro d' « Images ». Patientez d'ici là et ne perdez pas courage.

Nièce « Marguerite »

Vous pouvez vous débarrasser de ces poils indésirables en les épilant à la « halawa ». C'est un peu douloureux au début, mais les poils repoussent très lentement et finissent, dans certains cas, par disparaître totalement.

Neveu « Ramon Novarro »

Je comprends vos hésitations et c'est pour cela que je vous dirai de ne plus vous occuper de cette jeune personne. Si elle vous aimait vraiment, elle aurait trouvé moyen de se mettre en contact avec vous. D'autre part, votre famille n'a pas tort de vouloir empêcher ce mariage puisque la mère de cette demoiselle a une vie tellement désordonnée. Cependant il ne faut pas oublier que les enfants ne sont pas responsables des fautes des parents.

Neveu « E. V. »

Le fait de n'être pas beau et de mal prononcer la lettre « s » ne veut pas dire que vous devriez faire des complexes d'infériorité lorsque vous êtes en société. Mêlez-vous un peu plus à des groupes de jeunes gens et de jeunes filles. Essayez de vous confier davantage, ne soyez pas distant et renfrogné. Vous verrez combien vite vous vous ferez des amis. Ecrivez-moi de temps en temps et faites-moi part de vos progrès.

Nièce « J'ai confiance en vous »

Vous pourrez apprendre l'anglais toute seule et sans l'aide d'un professeur en achetant le livre « The Girl's Own Books » par M. et Mme Camerlynck.

Nièce « Old-name »

Je trouve le nom de Sabine très beau et je ne comprends pas pourquoi vous éprouvez un tel complexe d'infériorité. Je n'aime pas du tout les diminutifs et Nini ne fait pas beaucoup mieux que Sabine.

Nièce « Seule au monde »

Je comprends votre ennui au sujet de cette bonne qui vous a rempli la maison d'insectes. Vous pouvez débarrasser vos enfants de ces parasites en les peignant d'abord au peigne spécialement créé à cet effet et puis en leur mettant sur la tête une pommade à base de mercure que n'importe quel pharmacien vous préparera.

Neveu « Hector le Samaritain »

Vos amis sont des imbéciles et vous ne devez pas prêter oreille à leurs racontars. Je suis sûre que, depuis son mariage, votre femme est devenue très sérieuse. Sa vie passée n'intéresse plus personne. Lorsque vous l'avez connue, elle vous a tout raconté de ses aventures d'antan, ce qui démontre une grande franchise de sa part. Pourquoi voulez-vous qu'elle essaye de mener une vie désordonnée alors qu'elle a un mari qu'elle aime et deux enfants qu'elle soigne si bien ?

Nièce « Irène »

Pour votre maman, je puis lui indiquer un moyen efficace d'effacer ses rides, mais, pour cela, il me faut les nom, timbres et adresse. Pour vous, je ne vois pas d'inconvénient à ce que vous employiez de la lanoline, mais mélangez-la à de l'huile d'amande et non pas de l'huile d'olive. Pour vos cheveux, voyez ma réponse à la nièce « Impatiente pour la réponse ».

Nièce « Petit ange »

Pour votre taille, vous avez des mesures qui ne sont pas parfaites. Vous devez surtout maigrir des cuisses, des hanches et de la taille. Pour cela, faites des exercices de gymnastique. Lisez dans la rubrique « Féminités » un article que je ferai paraître avec les exercices qui vous intéressent. Pour vos mains, employez du lait d'amande. Le flacon vous coûtera une vingtaine de piastres. Mais comme vous n'en mettrez qu'une très petite quantité, il vous durera longtemps. Pour vos ongles, il n'y a rien à faire. C'est une question de volonté, et si vous voulez vraiment vous débarrasser de cet affreux défaut, vous pourrez le faire avec un peu de patience.

TANTE ANNE-MARIE

Cette histoire fut racontée par le général Yablonsky, ancien officier supérieur dans l'armée du Tsar, à un journaliste américain. Bien qu'elle soit incroyable, elle est, affirme Yablonsky, rigoureusement authentique. Parfois, lorsque la vodka coule à flots, le général se laisse attendrir par les souvenirs du passé, et consent à raconter une fois de plus l'histoire du capitaine Tanama.



« Un seul homme est responsable de la révolution russe et du changement de régime qui s'ensuivit : le capitaine Tanama. Il y aurait eu encore un tsar en Russie, sans lui. Voyez-vous, les Japonais nous ont battus en 1905, et cette défaite a provoqué le mouvement révolutionnaire dans mon pays. Et les Japonais n'auraient jamais gagné cette guerre sans la diabolique astuce de Tanama.

« Le capitaine Tanama vint pour la première fois à St.-Pétersbourg en 1901, pour remplir le poste d'attaché militaire auprès de l'ambassade japonaise. C'était un homme exceptionnellement constitué, car, à l'encontre de tous ses compatriotes, il était très grand de taille. Son visage de bronze avait une expression affreusement sauvage, tout comme un masque du Tibet. Il était très laid, mais, sanglé dans son uniforme, il avait une prestance qui lui attirait les faveurs de toutes les femmes.

« En ce temps-là, j'étais moi-même un capitaine, et j'occupais les fonctions d'assistant du chef du Service Secret russe. Naturellement, nous nous intéressions à Tanama. C'était un attaché militaire. Cette expression n'est qu'une déformation polie du mot « espion ». Il était issu d'une des familles les plus anciennes du Japon, et son père était l'un des conseillers intimes du Mikado. Son élégance, ajoutée à ce qu'il avait appris au cours de longs séjours à l'étranger, avaient conféré à Tanama une certaine patine de vernis qui le faisait paraître l'homme le plus courtois et le plus affable du monde.

« A vrai dire, nous étions plus qu'intéressés en la personnalité du capitaine nippon. Nous savions parfaitement que la guerre entre la Russie et le Japon était inévitable et que c'était désormais une question de temps. De plus, nous recevions constamment de nos agents à Tokio des communications nous informant que l'état-major japonais possédait une grande partie de nos secrets militaires. Sûrement, Tanama était à même de nous dire comment ces renseignements confidentiels parvenaient à son gouvernement.

« Il avait le don de se faire des amis partout : officiers, actrices, hommes politiques, cela ne faisait aucune différence. Tout le monde l'aimait, ce garçon-là. Entre se faire des amis et exploiter ces mêmes amis, le pas n'est pas long. Tanama disposait de beaucoup d'argent et était un joueur invétéré. Il perdait toujours, et toujours avec le sourire. Souvent, il payait des sommes qu'il est difficile en général de débourser. Deux de mes amis, officiers comme moi-même, achetaient des diamants à leurs petites amies, avec l'argent qu'ils gagnaient de Tanama.

« Pendant une année, nous exerçâmes une étroite surveillance sur tous les agissements du capitaine nippon, mais nous n'obtînmes aucun résultat. Nous veillâmes sur chaque officier qui se trouvait en relations avec lui, mais nous fûmes incapables de trouver quoi que ce soit de répréhensible. Tanama entretenait de nombreuses relations avec plusieurs femmes, mais ces liaisons n'étaient que normales et naturelles. Néanmoins, chaque rapport de nos agents de Tokio nous informait que les fuites continuaient et qu'elles étaient de plus en plus étendues.

« Il nous restait une seule chose à entreprendre : faire quitter le pays à Tanama, dans l'espoir que son successeur fût moins intelligent, moins enjôleur et moins efficient. C'est ainsi que nous projetâmes d'associer Tanama à un scandale, dans l'espoir qu'il déciderait soit de quitter le pays, soit de se suicider. Peu nous importait d'ailleurs la solution qu'il adopterait, notre seul but étant de nous débarrasser de lui.

« Ce n'était pas chose difficile que de lui tendre un piège. En ce moment, il entretenait des relations avec une actrice qui s'appelait Illynskaya. Nous nous rendîmes chez elle et lui expliquâmes ce que nous attendions d'elle. Nous fûmes obligés d'employer la menace pour obtenir son concours. Je pense qu'elle était réellement tombée amoureuse de cet individu. Finalement, elle accepta de nous seconder.

« Un soir, elle se présenta chez le capitaine Tanama et lui dit qu'il devait l'épouser au plus tôt. Il refusa poliment, comme un gentleman, en lui faisant remarquer que lorsqu'un officier japonais convole en justes noces avec une femme non japonaise, il ne peut plus continuer à servir dans l'armée. D'ailleurs, ajouta-t-il, il avait déjà une femme légitime au Japon. Il offrit à Illynskaya de l'argent, mais l'actrice refusa net. Elle posa l'ultimatum : le mariage ou le scandale. « Pensez-y tranquillement jusqu'à demain soir, lui dit-elle. Je viendrai chercher la réponse. »

« Le jour suivant, je fus appelé au téléphone. C'était le capitaine, qui me demanda de le voir immédiatement, pour une affaire urgente.

« Je me rendis à son appartement. Je dois convenir qu'il fut très franc, car il alla droit au but : « Avez-vous entendu cette histoire d'Illynskaya ? »

« Je n'étais évidemment pas en mesure de lui retourner sa franchise et j'affectai une ignorance absolue.

« Il m'exposa brièvement la situation et conclut :

— Vous rendez-vous compte de ce que cela signifie pour moi, si elle met sa menace à exécution ? Ne pensez pas que je sois un lâche. Je ne crains pas la disgrâce et encore moins le suicide. Mais ma famille est très fière et mon père, qui fait partie du Conseil Privé de l'Empereur, est un homme très vieux. Pour rien au monde, je ne voudrais lui avouer ma disgrâce, alors que ses jours sont comptés. Il penserait à coup sûr que son devoir est de me suivre dans une mort misérable. Il en est de même de mon oncle. Vous savez comme nous sommes, nous autres, Japonais.

« Puis, soudain, il me regarda en face et me demanda :

— Monsieur le Capitaine, vous devez m'aider. Quelles sont vos conditions ?

« Je me réjouissais en moi-même d'une victoire si facilement obtenue. Mais feignant l'indécision, je répondis : « Je ne sais pas si je peux vous tirer d'affaire. Dans tous les cas, vous devrez quitter la Russie. »

— Evidemment. Et que demandez-vous encore ?

« Cette question me troubla, car j'étais pris à l'improviste. Mais je parvins à lui répondre que je « devais en référer à mes supérieurs ».

« Je retournai à mon bureau et mis mes collègues au courant de la conversation que j'avais eue avec Tanama. Ils rirent aux éclats, à l'idée qu'un officier japonais de grande famille s'offrait à servir d'espion pour compte d'un pays ennemi, et ce pour échapper aux conséquences d'une intrigue amoureuse avec une actice ordinaire.

— Il estime vraiment peu notre intelligence, dit le major Oblomov, mon supérieur. Il est clair que le Japon brûle de nous alimenter de faux renseignements. Mais ce serait une honte de ne pas jouer le jeu. Nous pouvons lui demander de nous fournir copie des plans concernant les mouvements des troupes nippones autour de Port-Arthur et dans la Mandchourie du Sud. Il serait très intéressant de constater de quelle façon l'état-major japonais essayera de nous faire marcher. Nous pouvons être sûrs qu'en réalité les tactiques employées seront exactement le contraire de celles qui nous parviendront.

« La suggestion de mon supérieur plut à tout le monde, et après avoir longuement discuté, il fut décidé de faire semblant de tomber dans le piège que voulait nous tendre Tanama.

« Il quitta St.-Pétersbourg le lendemain même.

« Nous étions en plein été de l'année 1902, et nous achevions nos préparatifs en vue de la guerre qui était devenue inévitable. Nous oubliâmes Tanama jusqu'en décembre 1902, lorsqu'un jour nous reçûmes, par la valise diplomatique de notre attaché militaire à Tokio, un gros paquet. Il contenait des plans, dressés avec un soin extrême, concernant l'action envisagée par les Japonais autour de Port-Arthur ; ils indiquaient les points sur lesquels les Japonais comptaient débarquer, comment les effectifs devaient être distribués, et quels étaient les objectifs de chaque poussée.

« Nous procédâmes à un examen attentif des plans. Nous y trouvâmes des innovations tactiques dont nous fûmes surpris. Tout avait été tracé avec le plus grand soin. « Les Japonais sont fameux pour falsifier à la perfection n'importe quel document », dit le major Oblomov.

— Mais il est possible que ces plans soient authentiques, dit un officier.

— Il n'en est pas question. Il est d'ailleurs clair qu'ils n'essayeraient pas de nous mystifier sans prendre toutes leurs précautions.

« Cette dernière opinion prévalut. Les plans furent classés dans les archives et oubliés.

« Six mois plus tard, au cours de l'été 1903, une autre série de plans nous parvint par la même voie. Ces plans concernaient une action japonaise dans le sud de la Mandchourie, avec Moukden comme objectif principal. Le soin avec lequel les plans avaient été dressés augmenta le nombre de sceptiques parmi nous. Deux ou trois officiers prétendirent, ces plans pouvant être authentiques, que nous devions les étudier soigneusement et reviser toute notre stratégie de contre-attaque. Mais un tel travail aurait exigé la révision de la totalité de notre système de défense. Finalement, les nouveaux plans allèrent rejoindre les anciens dans les archives.

« En décembre de la même année, nous reçûmes un troisième paquet contenant les plans d'une action au long de la rivière Yalou. Cette fois-ci, il n'y eut même pas de discussion parmi nous. Un jour ou deux après l'arrivée du colis, une information de Tokio, sensationnelle, incroyable, nous apprenait que Tanama avait été surpris comme il tentait de voler des plans du ministère de la Guerre. Le capitaine, condamné à mort, avait été exécuté. Notre attaché militaire confirmait catégoriquement la nouvelle.

« Tout d'abord, nous considérâmes l'information comme un nouveau truc de la part du gouvernement japonais. Mais toutes les sources auxquelles nous allâmes puiser des précisions nous confirmèrent la véracité de l'événement. Les quelques doutes qui nous restaient furent dissipés par la nouvelle, qui parut dans tous les journaux du monde, disant que le prince Tanama, membre du Conseil Privé, père du capitaine exécuté, s'était suicidé en apprenant la mort infâme de son fils.

« Nous nous rappelâmes alors que nous détenions dans nos archives trois séries de plans de l'état-major japonais !

« Nous nous précipitâmes sur ces documents. Jour et nuit, nous travaillâmes à corriger nos propres plans, prenant avantage des ordres de mouvements qui nous étaient révélés à l'avance. Puis la guerre éclata en février 1904, cette guerre dont devait surgir la révolution de 1905 et plus tard celle de 1917.

« En avril, nos troupes avaient pris position à Chiouliencheng, sur la rivière Yalou. La bataille qui se déroula en cet endroit, le 30 avril 1904, fut une des plus importantes du monde. Pour la première fois dans l'histoire moderne, une armée d'hommes jaunes eut raison d'une armée d'hommes blancs.

« Nous avions entre nos mains les plans des Japonais. Mais partout où notre commandement avait placé un régiment pour attaquer les Japonais, l'ennemi avait placé deux régiments. Partout où était installée une batterie d'artillerie se trouvaient deux batteries ennemies. Et la bataille se termina par la fuite de notre armée. Notre arrière-garde fut presque entièrement détruite, parce que notre aile gauche avait effectué une retraite dans une fausse direction. Pourquoi dans une fausse direction ? Je le savais parfaitement, et l'âme du capitaine Tanama, s'il avait été réellement exécuté, le savait également.

« Mais c'était trop tard pour reviser notre stratégie. Elle avait été établie sur la base des plans de Tanama. Nous fûmes défaits à Nashan, à Moukden et à Port-Arthur. L'histoire prétend que nous perdîmes cette guerre parce que le Transsibérien ne pouvait pas transporter de gros effectifs sur les champs de bataille assez rapidement. Pourtant nous avions suffisamment d'hommes, plus encore que les Japonais. Mais chaque fois, nos troupes étaient placées dans la mauvaise position.

« J'étais moi-même au front en décembre 1904. Je pus connaître ainsi la fin de l'histoire, que j'appris de la bouche même d'un officier japonais capturé. Je lui demandai ce qu'il savait de Tanama.

— C'est un grand héros national, répondit le prisonnier. L'Empereur lui a conféré, ainsi qu'à sa famille, l'Ordre du Soleil-Levant.

— Alors il n'a pas été exécuté ?

— Oh ! oui, il fut exécuté comme espion et disgracié. Mais, il y a quelques mois, la vérité fut rendue publique. Tanama avait délibérément choisi le privilège d'être disgracié et exécuté, pour pouvoir mieux vous tromper, vous autres, Russes. Ce fut, pour lui, un grand honneur.

— Et son père ?

— Il se suicida, évidemment. Il eut ce grand honneur, lui aussi.

« C'est ainsi que nous avons perdu la guerre russo-japonaise. »

* * *

Il n'a pas été vérifié si l'histoire que raconte le général Yablonsky est véridique. Mais, dans tous les cas, un fait est à retenir : c'est que nous sommes en 1942 et non plus en 1904. Si les Japonais se hasardent à provoquer la Russie, ils trouveront en face d'eux des soldats aussi héroïques, aussi décidés que ceux qui se battent sur le front oriental. Ils devront réaliser l'exploit d'être plus prévoyants et plus rusés que Staline. Et ce n'est pas chose facile que de tromper l'homme d'acier aux yeux jaunes. Les événements nous l'ont bien démontré.